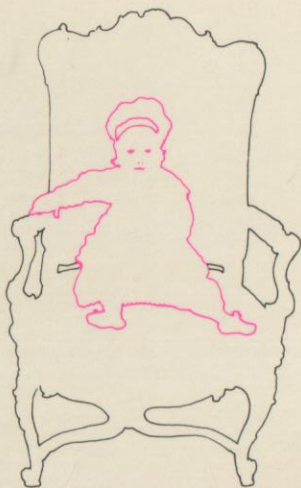


Les inédits & les introuvables  
de

# PATIO

PSYCHANALYSE



5

---

IMRE HERMANN

---

Psychologie de l'antisémitisme  
suivi de

---

La préférence pour les marges  
en tant que processus primaire

---

---

éditions de l'éclat

Ceci n'est pas tout à fait un livre sur le génocide juif. *Psychologie de l'antisémitisme* est plutôt, on le verra, un livre sur l'antisémitisme ordinaire, historiquement répétitif, conçu comme scène radicale ou exemplaire de toutes les folies raciales qui explosent, par crises, dans les sociétés occidentales.

A certains égards, on trouvera donc ici l'analyse d'un antisémitisme dans les limites de la simple raison : du moins dans les limites de la raison socio-économique d'un côté, psycho-analytique de l'autre. Par là ce texte, publié ici en français après plus de quarante ans, offre deux intérêts presque contraires. D'une part il montre les limites d'une pensée encore « raisonnable » de l'antisémitisme, une pensée qui, malgré l'inquiétude et le pessimisme qu'on sentira percer sous la froide analyse, n'a pas encore été frappée par les effets du vertige exterminatoire. Mais d'autre part, dans ces limites mêmes, il demeure, jusque dans ses impasses, d'une flagrante actualité.

*traduit par G. Kassâi, G. Gachnochi  
et G.J. Gachnochi-Tattay*

*préface de Claude Rabant et Jacques Hassoun*



lire HERMANN

PATIO nouvelle série  
n° 5

PSYCHOLOGIE  
DE L'ANTISEMITISME

essai de

LA PRÉFÉRENCE POUR LES MARGES  
EN TANT QUE PROCESSUS PRIMAIRE

Imre HERMANN

PSYCHOLOGIE  
DE L'ANTISÉMITISME

*suivi de*

LA PRÉFÉRENCE POUR LES MARGES  
EN TANT QUE PROCESSUS PRIMAIRE

Éditions de l'Éclat

Publié avec le concours du Centre National des Lettres  
et du Ministère de la Culture.

## Table

Préface .....	7
---------------	---

### PSYCHOLOGIE DE L'ANTISÉMITISME (1945)

#### Introduction

1. Le problème psychologique .....	23
2. Accusations contre les Juifs .....	29
3. Éloges .....	34
4. Contradictions et erreurs logiques dans les accusations .....	34
5. Les explications habituelles .....	37

#### Psychologie individuelle de l'antisémitisme

##### I. Facteurs émotionnels et pulsionnels

1. Recherche du bouc émissaire, projection .....	42
2. Arrivisme, envie, castration .....	49
3. La mort du Christ. Le complexe d'Œdipe .....	52

##### II. Défauts du processus de pensée

1. Critères formels des erreurs de pensée .....	55
a) Erreurs dans le processus d'induction. Identifi- cation paranoïde .....	56
b) Le tableau complémentaire .....	59
c) Nécessité. L'axiome du choix, le « bon exemple » .....	60
2. Examen du contenu des erreurs de pensée : la pensée raciale .....	63

## Psychologie collective de l'antisémitisme

### I. Le rôle de certains concepts fondamentaux de la psychologie collective dans l'antisémitisme

1. « Épouillage » ..... 66
2. Lutte entre frères. Intensification de l'agression ... 79
3. Coopération ..... 85

### II. L'antisémitisme en tant que mouvement populaire

1. Période de latence. Foyers d'épidémie cachés, attitudes. L'« apport » juif aux mouvements antisémites ..... 90
2. Passage de la période de latence à la période d'explosion. Formation de groupes et « leadership » ..... 97

Un moyen de défense des Juifs : l'identification à l'ennemi 107

## LA PRÉFÉRENCE POUR LES MARGES EN TANT QUE PROCESSUS PRIMAIRE (1923)

### I. La préférence pour les marges en tant que loi des processus psychiques primaires

- A. Sur la préférence pour les marges, en général .... 112
- B. La préférence pour les marges dans les mouvements expressifs (affects) ..... 120
- C. Préférence pour les marges dans les symptômes névrotiques ..... 126
- D. Préférence pour les marges et principe de plaisir . 130
- E. La préférence pour les marges en psychologie animale 132

### II. La loi biogénétique fondamentale en tant que principe de psychologie normale

- A. Contribution à l'explication des illusions géométrico-optiques ..... 135
- B. La vision stroboscopique des mouvements ..... 139
- C. Penser et mobilité ..... 140

## PRÉFACE

par Jacques Hassoun et Claude Rabant

Psychologie collective de l'antisémitisme

1. La rôle de certains concepts fondamentaux de la psychologie collective dans l'antisémitisme
  1. « Ingroup »
  2. L'acte sans frein, manifestation de l'agressivité
  3. Conspiration

2. L'antisémitisme en tant que manifestation primaire
  1. Période de l'antisémitisme primaire
  2. L'acte sans frein
  3. Travail de la pensée de l'antisémitisme à la période d'exploration : formation de groupes et « leadership »

La notion de défense des Juifs : identification à l'agresseur

LA PRÉFÉRENCE POUR LES MARGES EN TANT QUE PROCESSUS PRIMAIRE (1928)

- La préférence pour les marges en tant que processus primaire
- A. Sur la préférence pour les marges en général
  - B. La préférence pour les marges dans les mouvements sociaux
  - C. Préférence pour les marges dans les symboles
  - D. Préférence pour les marges et manque de plaisir
  - E. La préférence pour les marges en psychologie sociale

2. La préférence pour les marges en tant que processus secondaire
  1. L'acte sans frein
  2. L'acte sans frein

I

« ... Ce n'est rien d'autre que le *kakon* de son propre être, que l'aliéné cherche à atteindre dans l'objet qu'il frappe. »

J. Lacan, *Écrits*, 175.

Ceci n'est pas tout à fait un livre sur le génocide juif. *Psychologie de l'antisémitisme* est plutôt, on le verra, un livre sur l'antisémitisme ordinaire, historiquement répétitif, conçu comme scène radicale ou exemplaire de toutes les folies raciales qui explosent, par crises, dans les sociétés occidentales. Quand Imre Hermann, durant la seconde guerre mondiale, sans doute vers 1943, au plus tard au début de 1944, conçoit et rédige cette longue réflexion sur l'antisémitisme, qu'il publie seulement en 1945 après la libération, c'est non seulement à titre de psychanalyste, mais comme tenant du marxisme-léninisme. Au moment où, sur la lancée de *L'instinct filial* (1) il écrit ce livre, l'extrême de la convulsion antisémite, pour lui, comme il l'indique, ce sont les camps de travail obligatoire en Ukraine, où les Juifs hongrois sont astreints au service des armées hongroises (1941-1942). Des camps d'extermination, il ne sait rien. La déportation des Juifs hongrois, après l'invasion allemande, commence seulement en mai 1944.

(1) Publié à Budapest en 1943, *L'instinct filial* comporte un bref chapitre sur l'antisémitisme, qui préfigure les développements du texte de 1945. En français, *L'instinct filial*, Denoël, Paris, 1972, traduction de Georges Kassai, introduction à Hermann par Nicolas Abraham, p. 177-184 (« Manifestation en psychologie sociale : l'antisémitisme »). Les phénomènes de l'antisémitisme, écrit Hermann, s'éclairent « à partir d'une formation substitutive de l'instinct de cramponnement ».

A certains égards, on trouvera donc ici l'analyse d'un antisémitisme dans les limites de la simple raison : du moins dans les limites de la raison socio-économique d'un côté (dont Hermann prend soin de réserver la place), psycho-analytique de l'autre. Par là ce texte, publié ici en français après plus de quarante ans, offre deux intérêts presque contraires. D'une part il montre les limites d'une pensée encore « raisonnable » de l'antisémitisme, une pensée qui, malgré l'inquiétude et le pessimisme qu'on sentira percer sous la froide analyse, n'a pas encore été frappée par les effets du vertige exterminatoire. Mais d'autre part, dans ces limites mêmes, il demeure, jusque dans ses impasses, d'une flagrante actualité.

Scène radicale ou exemplaire de toutes les folies raciales qui marquent les sociétés occidentales : c'est bien ainsi que Hermann tente d'approcher ce carrefour atroce où les peuples se nient, et qu'il désigne comme « psychose épidémique des masses ». Or une telle psychose ne peut pas relever d'un concept unique ou d'une structure simple. Non seulement le pur concept de la haine se trouve d'emblée disqualifié, mais la structure paranoïaque, qui fournit le modèle du mécanisme de la projection, trouve son extrême et sa borne dans ce que Hermann appelle « l'axiome de choix », terme autour duquel, à la faveur de l'ambiguïté maintenue par la langue hongroise entre « paranoïaque » et « paranoïde », l'analyse de Hermann pivote jusqu'à conjoindre à la paranoïa son autre psychotique. De proche en proche en effet, la dimension paranoïaque que Hermann démontre d'abord dans la psychologie individuelle de l'antisémitisme déborde tellement son modèle psychiatrique en s'étendant à la psychologie collective, que la schizophrénie vient peu à peu la doubler dans un effrayant paradoxe, pour tenter de caractériser les détournements les plus radicaux des mécanismes originant pour l'être humain sa prise dans le *socius*, jusqu'à s'unir à elle dans ce miroir fou que présente à une foule raciste son *leader*.

Ainsi se trouve fondée comme spécifique, pour Hermann, l'investigation psycho-analytique de ces détournements. S'il y a, en effet, une nécessité pour lui à écrire et à publier *Psychologie de l'antisémitisme*, c'est au titre de l'*approfondissement* que peut apporter, à toutes les autres analyses ou descriptions possibles, la théorie psychanalytique. Cet approfondissement porte plus loin que les thèses freudiennes qu'il reprend en les dépassant. Il tient, selon nous, dans un mot qui émerge du texte de Hermann : celui de la *jouissance*. L'antisémitisme touche à la jouissance, non seulement ignorée, cachée, mais inaccomplie, de l'homme en tant qu'être social, et découle des modalités de l'horreur que, par désaveu et

retournement projectif, mais aussi déstructuration en abîme, elle suscite dans le réel. Les manifestations historiques de l'antisémitisme intriquent ainsi toujours une double dialectique de l'horreur et de la jouissance qui tient dans sa mâchoire à la fois les persécuteurs et les persécutés, les assassins et leurs victimes. Et l'on verra si, jusqu'à un certain point, Hermann n'est pas emporté lui-même par moments dans cette dialectique. Du moins soulignerons-nous ici combien de bout en bout insiste sous sa plume la question du réel : ce réel qui transmute dans l'abominable tous les traits de réalité, y compris économiques, où le racisme peut trouver son prétexte.

« Les crimes réels, écrit Imre Hermann, ne donnent pas lieu à des accusations aussi fournies, aussi continuellement alimentées par l'imaginaire et aussi porteuses de jouissance pour les accusateurs. Qu'il s'agisse de l'empoisonnement des puits, origine de l'épidémie de choléra, du meurtre ou de l'inceste, l'horreur est la caractéristique principale des accusations. » Renversons donc cette proposition pour en exposer nettement la conséquence : la jouissance désarrimée, pervertie, imaginativement projetée dans l'impossible, non seulement produit le crime réel des accusateurs à l'encontre de leurs victimes, mais l'engendre indéfiniment, par myriades, hors sens.

Au passage, soulignons les traits acérés dont Hermann dessine le rôle de la culpabilité chrétienne : autour de la dualité conflictuelle père-fils, la jouissance qui hante le christianisme et son retournement dialectique font voir dans les Juifs proprement des fantômes et des revenants de ce qui a été rejeté ou tué, en vertu d'un axiome que Hermann énonce ici, et dont les conséquences sont toujours vraies : « Les pères détrônés ne sont pas pour autant anéantis dans le psychisme. »

L'autre clé que nous aimerions retenir est que l'antisémitisme ne doit pas être considéré seulement dans les moments paroxystiques de ses explosions, mais aussi dans ses périodes de latence et de préparation. En ce sens, c'est bien comme une maladie collective qu'il faut l'analyser, non seulement épidémique, mais endémique. Si l'on admet en effet l'existence de mécanismes d'ordre paranoïaque dans la production du bouc émissaire, encore faut-il démonter le mécanisme d'attribution collective qui fonctionne au principe de l'épidémie, et c'est à quoi Hermann s'emploie en essayant de comprendre, au-delà d'une somme de processus singuliers, « comment le persécuteur individuel se fond dans la collectivité, comment la famille, l'Etat, l'association, la race deviennent des persécuteurs ». Plus loin encore que les mécanismes de projection, il faut admettre un « instinct qui réduit la vie, abolit les particularités

et rend les individus uniformes ». Cet effort pour rendre l'autre identique à un trait, à une marque unaire, n'est pas sans rappeler « l'effort pour rendre les sexes semblables » que l'on trouve aussi dans la paranoïa. Ainsi en va-t-il de la transposition de la classification zoologique aux groupes humains. Mais au-delà d'un vice de pensée, c'est la racine ambivalente du statut de l'animalité pour l'homme qui est en cause. Aussi n'est-ce pas un hasard si tout le texte de Hermann paraît comme hanté par la question de l'animalité. A la fois source de modèles et repoussoir, espace à conquérir et à détruire, lieu des prégnances instinctuelles et des attirances horribles, l'animalité témoigne de la profonde ambiguïté de l'homme à l'égard de son statut symbolique, qui se paie toujours avec de la jouissance.

L'article sur *La préférence pour les marges en tant que processus primaire* (1923), que nous publions ici à la suite, outre son intérêt propre, éclaire la nature et le style du saut que fait Imre Hermann, dans *Psychologie de l'antisémitisme*, de la psychologie individuelle à la psychologie collective. La principale traverse nous paraît être le problème dit de « l'unité de contenu ». Pour Hermann en effet, il n'y a pas de *Gestalt* originaire pour supporter l'organisation du sujet. Avant toute unité de complexe organisé, il y a le conglomérat éparé, les petites unités dispersées et distribuées selon les sensations d'organes, dont le seul point de rassemblement est le cramponnement au corps de la mère. Il y a donc une sorte de nomadisme originaire du sujet dans son corps (et dans l'Autre) que seul le cramponnement limite. La « préférence pour les marges », à la fois témoin de cette antériorité du conglomérat sur la *Gestalt*, et constitue la première forme d'organisation globale par le marquage des bords ou des extrêmes. Or, de même qu'aucune *Gestalt* originaire ne garantit *a priori* la continuité des processus psychiques ni leur appartenance à un « moi », de même aucune « unité de contenu » ne fonde *a priori* l'unité d'un peuple, non plus qu'aucun ensemble de traits ou de caractères ne lui assure la continuité d'une figure simple qui le distinguerait de tout autre. Tous les peuples sont donc moins des sangs mêlés que des formes entremêlées, que seule une topologie complexe permettrait de nommer historiquement. Et de même que les limites subjectives du corps ne sont pas stables mais peuvent subir une régression qui les mutile, de même les frontières symboliques et imaginaires d'un peuple sont si instables que parfois elles peuvent régresser, dans une tentative critique de marquage, jusqu'à l'automutilation qui sacrifie, moins les marginaux que les extrêmes, moins les étrangers que les quasi-étrangers. Or les extrêmes peuvent être aux deux bords du *socius*, comme rois ou comme manants, comme figures

capitales et rouages essentiels ou comme habitants limitrophes et rebuts abhorrés. D'où la contradiction apparente des discours antisémites, quant à la position de ce qu'ils prétendent désigner.

Ainsi pour Hermann, la maladie collective de l'antisémitisme plonge dans l'instabilité des formes qui préside d'abord à l'existence humaine et relève en droit d'une théorie des limites et des bords. « Le surgissement des extrêmes et du démesuré au stade primitif est la règle, aussi bien dans la foule que dans la vie affective des enfants et dans l'activité onirique. »

Il reste donc, comme unique et fragile remède, à établir une théorie générale des voisinages, des passages de frontières et des intrications parasitaires. Car il est clair que le marginal, au sens hermannien, touche à l'impensé, à l'impossible à remémorer. « L'essentiel des premiers vécus repose sur des processus périphériques moteurs et les réminiscences les plus anciennes y restent attachées. » Or précisément, jusqu'à quel point ne faut-il pas chercher dans cet impensé les racines de la communauté ? Si l'on distingue communauté et société, n'est-ce pas nécessairement dans le plus archaïque que se fonde la communauté ? Cette zone de constitution primaire, encore visible dans « le vécu intensif des marges, des débuts et des fins », encore visible dans ses abstractions sociales, est bien le lieu de naissance et de maintien de la communauté, dans la mesure même où celle-ci se définit par ses rapports de voisinage et ses liens avec l'étranger. « C'est dans ces régions frontalières qu'ont lieu les travaux d'approche avec l'étranger, les tentatives de fraternisation avec le voisin. » La communauté, c'est le lieu primaire défini par la possibilité de « symboliser la rupture de l'union duelle », de faire écart et marge au cramponnement, de dialectiser la séparation en engendrant la recherche. A partir de là, appuyée sur la communauté, la société tend normalement « à reculer les limites, à abattre les cloisons ». Mais ce lieu est aussi bien, on l'a vu, un lieu de démesure : il engendre les formes les plus instables. Et l'on peut dire que la société est à la merci d'une rupture dans la communauté, que la « psychose épidémique des masses » est liée à une catastrophe dans la communauté. Ce que montrent les explosions antisémites, c'est qu'à proportion de la gravité et de la profondeur d'une telle catastrophe (qui, dans les termes hermanniens, restaure la nécessité du cramponnement), ce qui reste pour nouer la communauté, c'est le partage du délire. « Cramponné à la foule géante qui remplace là mère géante, l'individu se laisse porter par elle sans demander où il va. »

Reste à penser la question du parasitisme, de l'intrication parasitaire

comme constituant, possiblement, le lieu des passages et des échanges entre communauté et société. Si l'on admet avec Michel Serres (2) que le parasitisme fait chaîne dans tout l'ordre social, en-deçà même des systèmes de l'échange, alors il faut en déduire que la tentative d'éradiquer le parasitisme d'une société équivaut à détruire la communauté qui la soutient, puisque c'est viser une société où l'hostilité aurait entièrement pris la place de l'hospitalité. Si l'on admet que « l'homme est un hôte pour l'homme », de la négation de cette proposition se déduit immédiatement le pire : à chasser le parasite en elle, une société inéluctablement s'auto-détruit.

(2) *Le parasite*, Grasset, Paris, 1980.

## II

« — D'où vous vient par ailleurs l'assurance de prophétiser la montée du racisme ?...

— Parce que ce ne me paraît pas drôle et que pourtant, c'est vrai.

Dans l'égarément de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe, mais c'est en tant que nous en sommes séparés...

Laisser cet Autre à son mode de jouissance, c'est ce qui ne se pourrait qu'à ne pas lui imposer le nôtre, à ne pas le tenir pour un sous-développé. »

Jacques Lacan, *Télévision*,  
Éd. du Seuil, 1973.

Au lecteur de l'ère post-nazie, il pourrait sembler paradoxal d'imaginer que cet essai écrit en pleine guerre (sûrement avant mars 1944) puisse ne pas mettre en évidence la nouveauté, l'invention bref, la trouvaille que représenta la *Solution finale*, terme qui apparaît pour la première fois en 1941 dans une lettre de Goering à Heydrich (1).

Or, si nul n'ignorait qu'il se tramait des atrocités dans les camps de concentration, l'*extermination de masse* fut quant à elle peu connue. Il semblerait même que, pensée par les nazis, elle mit du temps à se mettre en place, à s'inventer et à s'organiser.

Il nous faut rappeler ces éléments sans lesquels la lecture de Imre

(1) Le terme est de l'historien Raul Hilberg (Burlington-USA), in Claude Lanzmann, *Shoah*, Éd. Fayard, Paris, 1985.

Hermann serait parasitée par des faits dont nous avons aujourd'hui connaissance et qu'il ignorait.

Il nous faut aussi signaler que Imre Hermann faisait partie d'une communauté juive profondément divisée.

Sur le plan religieux d'abord, nous rencontrons d'une part un groupe peu important d'orthodoxes, de talmudistes (vingt-neuf pour cent des Juifs), d'autre part les Néologues, forme originale du Judaïsme Réformé, fruit de compromis passés avec la société hongroise et le christianisme lui-même. Ce mouvement né au début du XIX<sup>e</sup> siècle, représentait dans les années trente, soixante-cinq pour cent des Juifs (2).

Sur le plan socio-politique : la révolution de 1918-1920 de Bela Kun (un Juif de Budapest) eut un immense impact sur l'intelligentsia juive. Il est notable que Ferenczi et Hermann signèrent avec d'autres intellectuels des pétitions en faveur de dirigeants communistes arrêtés en février 1919 et que la nomination la même année de Ferenczi à la chaire de psychanalyse à l'Université de Budapest a été signée par le gouvernement de l'éphémère République hongroise des Soviets (3).

Rappelons aussi que la Hongrie était partie prenante culturellement et politiquement de l'Empire autrichien, et que l'*Aufklärung* y avait laissé des traces importantes.

Le marxisme aussi.

Il est remarquable d'ailleurs que Imre Hermann use très largement de termes marxiste-léninistes (tels que matérialisme dialectique, matérialisme historique...), ce qui laisse supposer une inscription, du moins idéologique, dans le mouvement communiste. Il est donc probable que Imre Hermann fut profondément engagé à cette époque dans le mouvement révolutionnaire hongrois. Ne va-t-il pas, par ailleurs, jusqu'à rattacher « les expositions d'enfants » à des phénomènes socio-économiques ? Friedrich Engels dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* n'avait pas poussé l'économisme jusqu'à cette extrémité.

Notons enfin que certaines de ses affirmations — en pleine guerre ! — pourraient surprendre : il admet, « reconnaît », les défauts de certains Juifs ; tout en rappelant les interdits étatiques et

(2) Les Néologues avaient tendance à abandonner la langue hébraïque au cours de leurs cérémonies religieuses, au profit du hongrois. Toute référence à « Sion détruite, à la terre des ancêtres, à la restauration du Temple et de la royauté en Israël » était soigneusement éliminée de leurs rituels. Certaines lois de « diététique religieuse » (la *cacherouth*) singulièrement allégées... Ils étaient résolument des Hongrois de confession mosaïque.

(3) Cf. *Freud en Hongrie*, entretien avec Imre Hermann, in « Le Coq-Héron » n° 85, 1982, p. 32 sq., où le présentateur souligne que « la République des Conseils était socialiste et précédait le régime communiste de Béla Kun. »

ecclésiastiques d'accéder à certaines professions telles que l'agriculture, l'armée, la fonction publique à des grades élevés, Imre Hermann déplore l'activité tertiaire de la majorité des Juifs hongrois (et plus particulièrement la prédilection qu'ils semblent éprouver pour la confection, les peaux et la fourrure...).

Or, dans la période historique qui débute en Allemagne par Mendelssohn (XVIII<sup>e</sup> siècle) et se termine en 1940, les intellectuels juifs d'Europe Centrale s'autorisaient volontiers ce type de critique contre ceux des Juifs qu'ils considéraient comme « parasitaires » ou qui pouvaient se comporter en exploités.

Nous ne pouvons pas, à la lecture de *Psychologie de l'antisémitisme*, ne pas nous référer à Karl Marx, et à son essai *La question juive* (4). Texte d'une rare sévérité à l'égard des Juifs dont Marx use comme d'une métaphore du capitalisme excrété par l'État en pleine mutation.

Marx, à la limite de l'injure, rêve l'utopie. La destruction de l'État édifié sur « les balayures humaines » est — dit-il — à l'ordre du jour. L'État qui « fait parler l'Évangile dans les lettres de la politique... ne sait plus lui-même s'il est une illusion ou une réalité... Dans l'État dit chrétien, ce n'est pas l'homme qui vaut, c'est l'aliénation... ». Cet État, ajoute Marx, ne saurait émanciper ses Juifs, et les Juifs n'ont pas à exiger leur émancipation, puisque l'État dans sa forme capitaliste est leur émanation. Ils ne peuvent donc prétendre à s'émanciper seuls. D'autant qu'à « s'émanciper » ils ne font que rejoindre ceux qui, industriels, intellectuels, marchands, font consister l'État. Cet État n'est plus chrétien que de nom, car devenu « juif ».

Karl Marx dans la conclusion de ce pamphlet insiste : « Dès que la société parvient à supprimer l'essence empirique du judaïsme, le trafic de ses conditions, le Juif est devenu impossible, parce que sa conscience n'a plus d'objet, parce que la base subjective du judaïsme, le besoin pratique, s'est humanisée, parce que le conflit a été supprimé entre l'existence individuelle et sensible de l'homme et son essence générique. L'émancipation sociale du Juif, c'est l'émancipation de la société du judaïsme. »

Il est fort probable qu'à l'instar de nombreux intellectuels de sa génération, Imre Hermann fut nourri de lectures marxistes. Confrontée à l'Empire tzariste vermoulu, à l'Empire Austro-Hongrois en pleine déliquescence, à une absence quasi-généralisée de la notion d'État de Droit, toute une génération — de Zinoviev à Isaac

(4) Karl Marx : *La question juive*, Union Générale d'Édition, 1968 (rappelons que cet essai est une réponse au protestant Otto Bauer).

Deutscher et de Trotsky à Rosa Luxembourg ou Isaac Babel — devait mettre tous ses espoirs dans l'idéal révolutionnaire et internationaliste qui devait en émancipant le prolétariat abolir toutes les tensions raciales ou ethniques.

Sans cette référence au marxisme (et à Karl Marx dont *La question juive* fut d'ailleurs mise longtemps sous le boisseau sinon déniée), nous ne saurions comprendre Imre Hermann qui prêche aux Juifs, dans les dernières pages de son essai : « Ni nation séparée, ni assimilation (aux valeurs dominantes). »

Il est indéniable aussi que, de la même manière que Freud dans la présentation de son *Moïse* (1938) déclare : « Déposséder un peuple de l'homme qu'il célèbre comme le plus grand de ses fils, est une tâche sans agrément et qu'on n'accomplit pas d'un cœur léger. Toutefois aucune considération ne saurait m'induire à négliger la vérité au nom d'un prétendu intérêt national », de même Imre Hermann n'hésite pas à asséner quelques vérités qui peuvent aujourd'hui être jugées malsonnantes.

« Je dois à la vérité », dit Freud... « je dois à la vérité », répond Imre Hermann.

Seules les réactions au trauma causé par le génocide, que vient relancer l'infâme révisionnisme des vieilles taupes faurissoniennes, peuvent empêcher de penser, au point de ne pouvoir lire sereinement certaines pages de cet essai.

Replaçons maintenant l'élaboration de *Psychologie de l'antisémitisme* dans son contexte historique.

Après la Terreur Blanche qui suivit la révolution de Bela Kun, durant laquelle trois mille Juifs périrent, le nouvel État hongrois édicte un *numerus clausus* (pas plus de trois pour cent de Juifs dans les Universités...) qu'il abandonne d'ailleurs en 1928. Pendant dix ans, les Juifs sont alors pleinement représentés dans les instances étatiques, leurs activités religieuses et culturelles sont autorisées... jusqu'en 1938, où la « Première Loi Juive » votée par le Parlement tend à restreindre leur rôle économique dans le pays. La « Deuxième Loi Juive » (1939) précise le terme racial de « Juif » qu'il étend à cent mille chrétiens d'origine juive.

La réaction de la communauté juive fut double :

— Déclarations solennelles d'attachement patriotique à l'État hongrois ;

— Développement d'institutions prenant en charge les besoins de la communauté que l'État se refusait à assumer. D'où un revivalisme juif... puisque même la voie de la conversion était barrée. D'où aussi un processus de fermeture de la communauté juive sur elle-même.

En 1941, après l'annexion par la Hongrie de territoires transsylvaniens, yougoslaves et slovaques, après la « Troisième Loi Juive » qui étend encore les critères raciaux d'appartenance au peuple juif, huit cent cinquante mille Juifs sont dénombrés en Hongrie.

En mai 1940, des troupes de travailleurs juifs (bataillons de labeur) sont levées : cinquante mille Juifs chargés de tâches de déminage, de génie militaire... vont participer à la guerre contre l'URSS. Quarante à quarante-trois mille d'entre eux périrent en janvier 1943 au moment de l'avance de l'Armée Rouge sur le Don.

En avril 1943, Adolf Hitler se plaint à l'amiral Horthy de la mollesse hongroise à l'égard de ses Juifs. Le Premier ministre Kallay interdit définitivement toutes les fonctions étatiques, toute activité agricole aux Juifs, mais dans le même temps (décembre 1943) une Cour martiale condamne les pogromistes de Bácska (massacre de Juifs et de Serbes).

C'est donc dans les conditions d'un antisémitisme féroce mais « ordinaire », que nous pourrions assimiler à un régime d'apartheid renforcé, que Imre Hermann élabore et pense son livre.

Hermann lui-même, malgré les persécutions antisémites organisées par les Croix Fléchées, avait pu rester en Hongrie et continuer son activité professionnelle. « Pendant les années du fascisme, un nombre assez important d'analystes hongrois émigrèrent et acquièrent une renommée internationale. Imre Hermann resta en Hongrie ; en 1944, il fut à deux doigts d'être pris par les nazis », écrit Livia Nemes dans *L'activité de Imre Hermann* (5). *L'Appendice de 1971*, rédigé par Hermann à l'occasion de l'édition française de *L'instinct filial*, suggère assez bien ce que pouvait être sa position durant ces années : « Satellite de Hitler, la Hongrie poursuivait alors une politique raciste, c'est-à-dire antisémite. Citoyen de "seconde zone", je travaillais encore comme psychanalyste à Budapest. Néanmoins, le moment me semblait venu de devoir présenter une synthèse de mes travaux antérieurs et en particulier de mes recherches non publiées, et d'apporter ainsi ma contribution à la doctrine psychanalytique. » Et un peu plus loin : « Malgré son faible tirage, et l'absence de tout commentaire et de publicité, la parution de l'ouvrage fut pour plus d'un de mes contemporains une raison d'espérer, le seul fait

(5) In *Hommage à Imre Hermann*, « Perspectives psychiatriques ». 1981, IV, n° 83. Cet article présente un panorama historique du travail de Hermann. On complètera par la bibliographie des œuvres, jusqu'en 1971, qui figure à la fin de *L'instinct filial*.

apportant consolation jusque dans les ghettos et les camps de concentration » (6).

Ce n'est qu'en mars 1944, après l'occupation de la Hongrie par les Nazis, que nous assistons aux premiers grands pogroms. Soixante-trois mille Juifs seront massacrés au cours de ce printemps. En avril 1944, la totalité des Juifs de province est parquée dans des ghettos (quarante ghettos regroupent quatre cent onze mille Juifs). Les premières déportations débuteront le 14 mai 1944.

En juin 1944, les Juifs de Budapest sont à leur tour assignés à résidence dans des maisons marquées d'une étoile jaune. De juillet 1944 à janvier 1945, quatre-vingt dix-huit mille Juifs de Budapest sont déportés directement à Auschwitz. De mai 1944 à la fin de la guerre, quatre cent trente-sept mille Juifs hongrois furent déportés. Des huit cent cinquante mille Juifs vivant en 1941 sur le territoire hongrois, cinq cent soixante-cinq mille périrent, deux cent soixante mille ont pu survivre au génocide.

Si nous nous référons aux propos de Raul Hilberg, nous pouvons imaginer que pour Imre Hermann, ces faits, quand ils furent connus, ne pouvaient en aucun cas être classables dans une quelconque « psychologie de l'antisémitisme ».

Le silence pesant qui entourait la Solution Finale, malgré les quelques rares fuites qui donnaient à entendre l'horreur concentrationnaire et celle des camps de la mort, ne laissait filtrer que fort peu d'informations. Le mensonge nazi sur la déportation des Juifs « pour un service de travail dans les pays de l'Est » (qui fut une réalité pour les Juifs hongrois jusqu'en 1944), l'indifférence des puissances alliées enfin, contribuèrent à cette conspiration du silence.

Quand les camps s'ouvrirent, l'Horreur était là, nue, insoutenable. Aucune postface ne pouvait, quelques mois après la Libération, rendre compte de ces événements. Du réel inouï. De l'inimaginable.

(6) *L'instinct filial*, p. 387-388. Ajoutons que Imre Hermann, membre de l'IPA depuis 1919, nommé vice-président de la Société hongroise en 1936, en assura la présidence de 1945 à 1949, date de dissolution de cette Société, et qu'il forma certainement, ainsi que l'indique Livia Nemes dans l'article cité, des espoirs en 1945 en étant nommé privat-docent et en voyant ainsi, à travers lui, la psychanalyse de nouveau admise à l'Université. C'est en 1945 également qu'il publie *Janos Bolyai. Naissance d'une pensée* (traduction française dans *Parallélismes*, Denoël, 1980). « Hermann fait, entre 1946 et 1948, de nombreuses conférences, publie des livres et des articles dans les revues hongroises et étrangères » (Livia Nemes, *ibid.*, p. 276).

Les différents renseignements concernant la vie et le sort des Juifs hongrois entre 1918 et 1945 sont extraits de l'*Encyclopedia Judaica*. Article : Hongrie.

Imre HERMANN

## PSYCHOLOGIE DE L'ANTISÉMITISME

Éditions Bibliotheca — Budapest 1945

Traduit du hongrois par Georges Gachnochi, Georges Kassai  
et Gyöngyver J. Gachnochi-Tattay

## INTRODUCTION

### 1. *Le problème psychologique*

La vie de Janos Kepler, l'un des plus remarquables savants de son époque, fut empoisonnée durant plusieurs années (1615-1621) par la persécution dont était l'objet sa mère, veuve et habitant loin de lui, en Allemagne. La vieille dame, par ailleurs un peu grincheuse, était accusée de sorcellerie, d'avoir asséché le lait de la vache de sa voisine et d'autres méfaits du même genre. Au prix de grandes difficultés, son fils, qui était mondialement célèbre, put la soustraire aux griffes de l'inquisition, voire au bûcher qui la guettait.

Pourtant beaucoup affirmaient à l'époque que les sorciers n'existaient pas, comme déjà l'avait dit et proclamé le roi Koloman au début de « l'ère des lumières » du Moyen Age hongrois. Il est possible que la cupidité des hommes de loi du village ait contribué à faire alimenter l'acte d'accusation, puisqu'ils avaient part aux biens confisqués à l'accusée, ou bénéficiaient des frais judiciaires payés en cas de cessation des poursuites. D'autre part, l'« opinion publique » de l'époque, hostile à un savant aux idées subversives, indépendant et s'opposant aux autorités de l'Église, dut jouer dans le déclenchement du procès. Il est vrai aussi qu'une telle accusation pouvait à l'époque atteindre n'importe qui, puisque dans tout l'Occident cultivé le peuple était enclin à croire en la sorcellerie. L'idée s'en propageait en épidémies, et ne faisait que s'atténuer sans disparaître entre deux accès foudroyants. Les gens morts pour avoir été accusés de pactiser avec les sorciers se comptaient par centaines de milliers.

A l'origine des procès de sorcellerie se trouvait donc une maladie collective, une épidémie psychique, dont les propagateurs avaient la tâche facile, car ils se référaient aux idées présentes au berceau de toutes les civilisations, et tous, même les moins portés aux superstitions, se trouvaient peu ou prou touchés par ces croyances.

Dans l'enfance de Pascal, né quelques années après Kepler, nous retrouvons la trace d'un sorcier-chat, mais on ne lui intenta pas de procès.

En 1938, au Tribunal départemental de Budapest, lors d'un procès de sorcellerie un témoignage affirma que le sorcier Sch. A. était apparu au-dessus d'une armoire, dans le cadre d'un tableau, sous la forme d'un chat qui jetait des regards enflammés tout en clignant des yeux (journal « Az Est », 10 juillet 1938).

La question de l'existence ou de l'inexistence de sorciers dans *les faits*, est tout à fait différente de celle qui concerne le *contenu idéologique*. Qu'est-ce que la sorcellerie ? Quel est le destin de cette « idée magique » dans l'histoire de la culture ? Quelles forces font éclore cette idée chez l'homme et l'y rendent réceptif ? D'où se nourrissent les explosions sanglantes qui à l'origine visaient justement à lutter contre l'existence de l'esprit du mal ? Ces interrogations vont de soi, bien qu'impliquant la référence à des notions de psychologie individuelle et en partie de psychologie collective.

S'il est vrai qu'en hongrois l'étymologie du mot sorcier — *boszorkány* vient du mot *bos - jor* signifiant celui qui devine, qui sait beaucoup, il faut demander si, pour bien des hommes, la connaissance n'est pas, de par son essence, suspecte ? D'où viennent l'hostilité et la méfiance envers la compétence et le savoir ?

En dehors des sorciers il y a d'autres êtres démoniaques qui viennent déranger les bonnes gens : ce sont *les diables*. Nous savons deux ou trois choses sur eux, nous connaissons leur perversité sexuelle, leurs desseins malveillants, nocifs, nous savons aussi grâce aux enseignements du *Malleus maleficarum*, livre écrit au Moyen Age, comment découvrir leurs méfaits, comment leur intenter un procès. Le fait de savoir si les diables existent ou non nous mène tout droit à une autre question de psychologie sociale : celle de la psychologie des Juifs et, face à eux, à celle des antisémites. Comme l'affirme un des personnages de l'écrivain juif allemand Wassermann : la destruction, la séduction, le Satan, habiteraient les Juifs.

Istoczy (1) décrit comment « la classe des petits et moyens propriétaires a passivement succombé sous la griffe démoniaque des Juifs ». Le roi Koloman, qui niait l'existence des sorciers et qui a chassé les troupes des Croisés du pays, savait aussi qu'il existait en Hongrie des propriétaires juifs et a promulgué la première loi concernant les Juifs. A la même époque les Juifs étaient l'objet d'une persécution ouverte dans les pays environnants. Il n'est pas certain

(1) Chef des antisémites hongrois dans les années 1890.

que les ordonnances prises par le roi Koloman aient été essentiellement antijuives comme l'ont voulu prouver récemment certains écrivains réactionnaires — il est possible de leur attribuer l'intention de protéger les Juifs, de défendre leurs acquis. Mais même sous le règne du roi Koloman, c'est-à-dire à une époque éclairée, personne ne pouvait se soustraire à l'idée que pour un Chrétien il n'était pas recommandé de « se frotter » à un Juif. L'Église n'avait-elle pas proclamé le caractère ténébreux et impur des Juifs ? La question des *faits* est donc beaucoup plus complexe dans le cas des Juifs que dans celui des sorciers. On peut douter de l'existence des sorciers, mais les Juifs existent bel et bien. Mais à quoi ressemblent-ils ? Est-ce vraiment à ce qui est sorti du pinceau des auteurs des fresques populaires ? Sur quoi repose la croyance au pacte Juif-diable ?

La question de savoir si le diable n'honore pas de sa visite les non-Juifs aussi reste toujours actuelle. S'il n'y a pas d'alliance du Juif avec le diable, si la même méchanceté existe tout autant chez le non-Juif, il nous reste à répondre à la même question que dans le cas de la psychologie de la sorcellerie, c'est-à-dire à expliquer ce qui se cache derrière cette idée du Juif-diable.

Même si les faits plaident en faveur de l'existence du Juif-diable, et même si les non-Juifs étaient des anges, il nous resterait à comprendre, tant du point de vue de la psychologie individuelle que collective, le caractère épidémique et explosif des phénomènes anti-Juifs. Il faudrait ainsi expliquer les humiliations atroces, les pogroms, les phénomènes de banditisme et d'autre part le fait que ces méchants aient été parfois tolérés.

Nous ne pouvons jamais assez souligner qu'il s'agit de faits dont l'arrière-plan économique est indiscutable. Les persécutions contre les Juifs correspondent à l'époque à des difficultés financières ; leur expulsion et leur conversion à la fin du Moyen Age étaient motivées par des intérêts économiques (Gombó). Qu'est-ce que l'antisémitisme ? — demande le même auteur pour répondre aussitôt : « C'est la tendance à désigner d'emblée le Juif comme source de toutes les misères, de tous les maux politiques et économiques, de toutes les catastrophes. » En ce qui concerne l'histoire récente, l'auteur constate que : « Le mouvement anti-révolutionnaire et rétrograde a utilisé des slogans propres à réveiller les passions des masses déjà trompées auparavant lors de la précédente guerre et à falsifier les aspirations sociales justes à l'origine. Force est de constater », poursuit l'auteur, « que l'antisémitisme prend une forme plus intense lors des bouleversements politiques et économiques. Nous considérons comme faisant partie des

bouleversements politiques ces moments de l'évolution sociale où, sous l'effet de l'évolution économique, surgissent de nouvelles classes luttant pour le pouvoir politique. A ce moment, les couches et les classes dirigeantes réagissent sans regarder aux dépenses, et utilisent tous les moyens en leur pouvoir pour intensifier la propagande antisémite afin de détourner l'attention de leurs erreurs et de leur rôle dans la survenue de la situation catastrophique ; détournant ainsi de leurs objectifs originaires et justes les aspirations des masses ».

Il est éclairant de connaître la description historico-économique de Erik Molnar (2) selon laquelle « dans l'Europe du Moyen Age, l'antisémitisme s'est manifesté pour la première fois en Italie, pays qui se trouvait en tête de l'évolution bourgeoise. C'est dans ce pays que s'est très tôt développée, avec la bourgeoisie, une couche sociale apte à remplir les fonctions capitalistes, rendant ainsi les Juifs "superflus" dans la société et tendant à les éliminer de la vie économique. La persécution des Juifs, souvent financée par leurs concurrents, les usuriers chrétiens, apparaît dans tous les pays d'Europe à ce stade de l'évolution économique, d'abord en Italie puis en France, en Allemagne et en dernier lieu en Espagne ».

Ces descriptions sont certainement exactes mais je crois qu'elles sont incomplètes et nécessitent l'apport d'autres éléments.

Selon le matérialisme historique les facteurs économiques déterminent les grandes lignes des processus sociaux sans toutefois expliquer et préciser les phénomènes plus petits et individuels qui restent indéterminés. L'approche psychanalytique qui est la mienne considère par contre comme strictement déterminé, selon les principes du matérialisme biologique, le fonctionnement de ces petites unités. Autrement dit, les thèses économiques de Marx ne concernent pas les phénomènes individuels mais les phénomènes de masse ; elles « ne s'occupent pas d'un fragment quelconque de l'économie sociale mais étudient toute l'économie dans sa globalité » (Lénine). Ainsi ces thèses sont comparables dans leur construction à la physique statistique qui s'occupe des phénomènes de masse, tandis que la mécanique classique étudie les phénomènes individuels. Selon la conception de la physique statistique les événements individuels sont beaucoup moins déterminés et laissent une plus large place aux différentes possibilités. Ce sont ces dernières que se proposent d'étudier la psychologie individuelle et en partie la psychologie

(2) Sociologue et historien hongrois, un des représentants les plus éminents du point de vue marxiste en histoire, auteur de nombreuses analyses pertinentes de l'antisémitisme (N.d.T.).

sociale. Ces disciplines introduisent un déterminisme strict dans l'examen des phénomènes au même titre que la mécanique classique dans nos connaissances en physique.

L'antisémitisme se situe quasiment à la frontière de ces deux catégories de possibilités : lors des périodes de latence il ne se fait entendre que par des porte-parole individuels, lors des paroxysmes il mobilise par contre de grandes masses. Le point de vue scientifique ne peut par ailleurs se contenter de se développer sur un seul plan. L'analyse psychologique des phénomènes individuels, leur regroupement et leur compréhension sont aussi nécessaires que le dégagement des bases économiques. Les concepts tels qu'« étrangeté », « sado-masochisme », « détachement », « projection », ainsi que les phénomènes d'errance de la pensée, les manifestations de foi et de culpabilité ont droit à l'existence, et nous n'avons pas de raison de les éliminer de notre analyse. De même que les phénomènes optiques de la physique se différencient de ceux de la physiologie et de la psychologie, le point de vue économique se différencie de ceux de la psychologie sociale et de la psychologie individuelle. Comme la physique décrit les chromatismes et la psychophysiologie les couleurs, il est nécessaire de distinguer les phénomènes historico-économiques de leur influence sur l'homme. La psychophysiologie connaît le phénomène du « noir », concept ignoré en physique ; la psychologie sociale utilise le concept de maladie mentale, ignoré dans le domaine des processus économiques. Lorsqu'on méconnaît la non-perception des couleurs, ou la maladie mentale, l'intérêt commun peut être gravement menacé.

Il est évident, et il ne pourrait en être autrement, que l'explication économique-politique de l'antisémitisme utilise des concepts psychologiques. Gombó aboutit aussi à une explication générale de caractère psycho-social : « De même qu'actuellement les minorités nationales de différents pays — de même auparavant les membres de minorités religieuses se trouvaient exclus de l'accès aux professions liées à l'exercice du pouvoir. On peut trouver des motivations psychologiques à la haine de l'étranger chez l'homme primitif et dans les sociétés archaïques. Cette haine a toujours existé sous des aspects divers ; un des facteurs déterminants en étant, même aux époques reculées, ce que la société moderne désigne sous le vocable d'intérêt individuel et d'intérêt de classe. » La difficulté consiste à reconnaître ici que la signification de ce terme, pris dans sa relation avec l'instinct, s'avère plus compliquée qu'il ne semble à première vue. Devons-nous entendre l'intérêt de l'homme normal ou également celui du malade mental ? Ce dernier pourrait avoir des intérêts très particuliers, en

raison notamment de l'état de son cerveau. Le malade mental doit d'autant plus avoir une place dans notre réflexion qu'on constate, à l'analyse des manifestations pathologiques populaires, en particulier des procès de sorcellerie, que les meneurs et les hérauts de cette « âme populaire » étaient très souvent des malades mentaux. Comme le névrosé, l'individu noyé dans la masse agit fréquemment à l'encontre de ses intérêts. C'est ainsi que sous l'effet d'une panique les gens périssent en nombre, alors qu'une fuite rationnellement organisée aurait probablement pu sauver la vie de tous. Au-delà de la reconnaissance de l'intérêt rationnel, il en existe un autre, contraire au premier, qui dans notre exemple se manifeste par la fuite éperdue. Les classes dominantes, en effrayant le peuple par des dogmes religieux et en l'abrutissant par l'alcool, afin de le détourner de ses aspirations, ont toujours eu recours à cet intérêt irrationnel en relation avec les instincts et les souvenirs inconscients.

De fait, aussi bien l'individu que la société disposent d'un univers mental rationnel ; derrière cet univers s'en trouve un autre, très enchevêtré et souvent déformé dans ses manifestations. Cet univers-là se constitue lui aussi à partir du vécu individuel ; mais restant préconscient et inconscient il est régi par les instincts et les pulsions qui font parfois agir le sujet à contresens de ses intérêts rationnels et conscients.

Nous nous résumons donc : nous tentons de trouver la clef de cette prodigieuse épidémie psychique qu'est l'antisémitisme non pas en mettant à l'écart les points de vue économique, politique et social, mais en les complétant par l'approche psychologique individuelle et collective. Pour expliquer ce phénomène, il ne nous suffit cependant pas de dire que la haine, noyau archaïque invariablement présent dans l'antisémitisme de tous les temps, en est la racine même. Une explication se limitant à la haine tournerait en rond et relèverait quasiment du pléonasmisme.

Mais nous ne savons pas encore quelles sont les accusations habituelles contre le Juif-diable. Ou bien cela ne serait d'aucune importance et seuls compteraiient la haine et le châtiement ? Cette conception s'opposerait à notre point de vue scientifique et déterministe. Nous pouvons cependant examiner les accusations sous deux aspects : soit nous les écoutons en chambre d'accusation, afin de parvenir à la vérité en les prouvant ou en les réfutant — soit nous tirons, quant à l'accusateur, des conclusions psychologiques de la nature manifestement exagérée et illogique de l'acte d'accusation et nous examinons en même temps ce qui chez l'accusé pouvait susciter de telles imputations. Dans notre étude nous adoptons ce dernier

point de vue, celui de la psychologie de l'antisémitisme. Nous ne visons donc pas à élaborer une psychologie spécifiquement juive, entreprise qui en l'absence d'une analyse comparative approfondie risquerait d'être vouée à l'échec, puisqu'il s'agirait d'étudier les caractéristiques d'un groupe ethnique.

## 2. Accusations contre les Juifs

Les accusations envers les Juifs portent sur leur caractère, leur race, leurs actes, leurs idéaux, leur religion, leur but dans la vie. Qu'il nous soit permis de rassembler toutes ces fleurs en un seul bouquet, sans espérer pouvoir en distinguer des espèces très différentes !

*Le caractère juif* : c'est une âme désertique, matérialiste, mercantile, son esprit critique est stérile. Il se moque de tout, traîne dans la boue les idéaux, sa mentalité de talmudiste l'amène à « couper les cheveux en quatre ». Le compositeur Ferenc Liszt, ami d'ailleurs de Wagner, affirme (en 1881) que les Juifs sont dangereux comme la peste pour les fils de bonne famille, qu'ils sont des espions de l'ennemi, des vampires pour le peuple, l'adversaire naturel de tout ce qui constitue la base du bien-être, de l'épanouissement, du développement de la société ; ils sont à l'origine de toutes les épidémies morales. Le Juif est un ennemi qui ne regarde pas aux moyens, qui n'hésite pas à recourir aux armes les plus éhontées (Z. Bosnyak). Le Juif khazar (3) n'étudie pas, ne s'instruit pas, ne se lave pas. Il ne fait que du commerce et des enfants. Il prête de faux serments, il est volontiers incendiaire, mutile le bétail de son ennemi. Il accuse sans preuve, corrompt quand et où il le peut. Le vendredi soir il allume des bougies et il se baigne dans un liquide rituel. Il prie à haute voix et trompe en silence. Il dépouille la terre de son humus et spolie le peuple. Il est prolifique comme l'insecte, malin comme le moineau, pillard comme le rat (M. Bartha). Un des traits dominants de son psychisme est l'agitation intérieure, le désir irréprensible de l'errance qui le pousse à la migration (Sombart). Les Juifs se serrent beaucoup les coudes entre eux, comme Cicéron le leur reprochait déjà (« quanta concordia »), mais ils se ferment aux non-Juifs et leur sont hostiles. Leur tromperie en affaires est largement

(3) Appartenant à la famille turque, les Khazars, convertis, probablement en 740, au Judaïsme, établirent au IX<sup>e</sup> siècle un vaste empire qui s'étendait de la Mer Caspienne à Kiev. Après la chute de cet empire au X<sup>e</sup> siècle, la présence de Khazars est signalée dans plusieurs pays d'Europe centrale, en particulier en Hongrie où un premier groupe était déjà apparu auparavant, et où le duc Taksony les accueillit sur ses terres. Une décision de 1309 du clergé hongrois, réuni à Presbourg (Bratislava) interdit aux Catholiques le mariage avec les « Khazars » (N. d. T.).

commentée aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : « *Die Juden haben ein Gesetz und Freiheit, welches heisset Lügen und Trügen, wenn es ihnen nur einträge* », « *Sie nähren sich vom Raube und Betrüge, die nach ihrem Begriffe keine Verbrechen sind* » (4) (1784).

Dans leur aspiration à monter toujours plus haut, ils ne prennent jamais de repos ; ils « veulent être les maîtres dans leurs ateliers ». Ils serrent les dents sans se plaindre, tendant de toutes leurs forces vers l'échelon supérieur (Ford). Leur élément est le chaos et la décomposition. Ce sont les Sémites hébreux assoiffés de sang, impitoyables, rusés, matérialistes (Bosnyak). Ils sont trompeurs, corrompus, dissolus, sarcastiques, ils se moquent des autres avec hauteur. Le Talmud leur a permis de développer une certaine aptitude intellectuelle mais au prix de l'étouffement de toute sensibilité. Il a donc rendu les Juifs égoïstes, méfiants, haineux et vaniteux. Si on leur laisse un peu plus de liberté, ils l'utilisent pour s'organiser et se développer en tant que groupe privilégié (Reed). Ils sont de nature infidèle, tout en montrant seulement quelque attachement à leur famille. D'après Disraeli, aucune autre race n'est pourvue de tant d'entêtement et de sens de l'organisation. Son excellente capacité d'adaptation n'est qu'apparence (Bosnyak). Sa soif de vengeance est inassouissable. La force des Juifs dans la presse consiste en leur admirable aptitude à s'emparer des idées des autres et à les intégrer. Si quelqu'un dévoile leurs artifices, ils se perdent en jérémiades et se plaignent d'être persécutés (Ford). Un journal imprégné d'esprit juif est tapageur, pourchasse les nouvelles à sensation, recherche partout le scandale, est indiscret, rançonneur, haineux, brutal, dépourvu de goût, superficiel, irresponsable, mensonger et diffamateur. Malgré toute leur intelligence, les Juifs manquent de force inventive, de veine créatrice. Ils sont matérialistes. De temps à autre, ils sont pris de fureur et de haine proche du délire envers les Chrétiens. Selon B. Halmi, les Juifs se distinguent par un érotisme bouillonnant et multiforme, par leur vanité affichée, par leur respect du rang, des distinctions et du brillant.

Dès l'antiquité, leur caractère n'était guère apprécié. Le rhéteur romain Molon les accuse de misanthropie. Cicéron leur reproche leur sens de la solidarité, l'hostilité qu'ils manifestent à l'égard du monde extérieur. Nous pouvons lire dans Tacite que tout ce qui est sacré pour un Romain leur apparaît dépourvu de présence divine ; ce que les

(4) « La loi et les libertés que les Juifs se donnent, on peut les nommer mensonge et tromperie, car ce n'est qu'à eux-mêmes qu'elles profitent. » « Ils vivent de vol et de tricherie, lesquels, d'après leur conception, n'ont rien de criminel. »

Romains détestent, eux se le permettent. Il règne entre eux une honnêteté stricte et une grande générosité, par contre envers les étrangers ils affichent une malveillance haineuse. Ils ne partagent pas leur repas avec un étranger, ne couchent pas avec une femme étrangère, ils vivent entre eux à leur guise. Leur morale est naïve et détestable.

Ils se sont installés en Hongrie vers le X<sup>e</sup> siècle (mis à part ceux qui étaient venus avec les Romains). A cette époque l'Église a interdit la conversion des Juifs mais elle n'a pas interdit celle des Ismaélites. Ce fait, plutôt qu'une attitude raciste, explique certainement en partie les mesures prises sous le règne d'Arpad à l'encontre des Juifs. Les Juifs étaient considérés comme sales et source de contamination, et les Chrétiens ne devaient pas avoir de contact avec eux. Pour ces raisons on leur enleva leurs femmes et leurs domestiques d'origine chrétienne ; ces domestiques n'étaient pas uniquement des servantes, comme l'ont prétendu quelques écrivains réactionnaires dans un passé encore récent.

Dans un discours de jeunesse, Lajos Kossuth, le même qui devint plus tard le porte-parole du libéralisme, affirmait qu'il n'existe pas de loi que le Juif rusé n'arrive à détourner de son but originel et que toute tricherie, tout vol, tout recel, trouvent parmi eux des complices et des défenseurs fervents. Lors de l'assemblée du Parlement de 1843, l'un des intervenants constatait que l'opinion publique était anti-juive dans tout le pays, tandis qu'en 1844 un autre affirme que les Juifs sont tous fanatiquement et haineusement hostiles aux dogmes et aux rites chrétiens. Ils sont esclaves de leurs préjugés. Ils se tiennent à distance de tous les autres peuples, plient sous le joug d'un talmudisme bigot ; leurs nourritures, leurs boissons, leurs habitudes, leurs joies, leurs amusements sont différents, ils détestent le travail et la plupart d'entre eux vivent d'abattage rituel et de brocante.

La race juive est ainsi porteuse d'une « monstruosité de caractère » dont il n'y a pas à s'étonner car c'est le résultat d'un déplorable métissage. Leur disgrâce corporelle, leur apparence suscitent l'hostilité et trahissent l'infériorité de leur nature. Dans son livre « La marque d'infamie de la noblesse espagnole », écrit en 1560, le cardinal Mendoza s'indigne de l'« enjuivement » de la noblesse espagnole. Mais selon le professeur Gans, lui-même juif, « nous les Juifs à la centième génération resterons les mêmes que nous étions il y a trois mille ans. Nous ne perdons pas l'odeur de notre race même dix fois diluée ». Le « Juif puant » menace la race. Lajos Méhely attire l'attention de l'opinion publique sur les agissements

« incestueux » (5), dégradant la race, que les Juifs développent, de façon de plus en plus importante, dans des villages entièrement peuplés de Hongrois « purs » : « Il s'agit d'une véritable souillure du sang, qui est totalement contre les lois de la nature ». Selon Napoléon, les Juifs sont des sauterelles et des chenilles qui dévorent la France. Renan trouve que la race juive est une combinaison inférieure de l'espèce humaine. Les hostilités raciales entre les Juifs et les non-Juifs ne sont pas déclenchées par les races aryennes mais par les Juifs. « La maturation biologique de l'enfant juif est plus rapide, sa maturité sexuelle est atteinte un ou deux ans plus précocement ; par conséquent les problèmes inhérents à la puberté le préoccupent plus tôt que ses camarades de classe non-juifs qui ne s'intéressent pas à ces questions ; mais si leur attention est attirée avec force, leurs instincts latents s'éveillent trop tôt, et ils deviennent souvent esclaves de leurs passions » (Bosnyak).

L'idéal du Juif est la propagation de sa race et de son caractère. Ceci se manifeste dans l'exaltation extrême de l'idée de « peuple élu » d'une part, et d'autre part, dans la négation de tout idéal élevé. Il ne faut chercher ni justice, ni idéal, ni morale, ni noblesse chez les Juifs. L'esprit qui les imprègne est celui de la conquête du monde, a affirmé Verhovay. Son idéal est l'usure, la banqueroute, la tromperie et la faillite frauduleuse, ainsi que bien d'autres agissements immoraux du grand capitalisme. Son influence sur les non-Juifs se manifeste en ce que ceux-ci sont contaminés par ses idéaux matérialistes. Selon l'échelle de valeurs des Juifs, le but n'est pas de produire des biens, mais d'accaparer l'argent (Ford).

*Leurs actes et leurs desseins sont ténébreux.* Ils se nourrissent des autres et aux frais des autres (Ford). Il existe une organisation politique internationale, secrète, et l'activité de ses nombreuses succursales est incessante, tandis que l'Humanité, au lieu de veiller, continue à rêvasser (Christian Science Monitor). L'appareil gouvernemental de l'Internationale juive se tient prêt à commencer ses activités (Ford). Le but des Juifs est de renier l'origine divine de l'homme, de l'abaisser au niveau d'une bête besogneuse et stupide, bref, de le démocratiser, et de libérer, non pas le dieu-homme mais la bête avec ses instincts et sa brutalité. Les Juifs veulent dissoudre les nations, et, sur leurs ruines, ériger leur « liberté » ; ils veulent ainsi

que les peuples errent par le monde comme les Juifs le font aujourd'hui (préface du traducteur hongrois de Chamberlain).

En 1843, le hobereau Abraham affirme qu'ils ont toujours ruiné les pays où ils se sont répandus. Ils ne se sont jamais efforcés de produire des marchandises utiles, se contentant de faire commerce de produits finis (Ford). Le Juif arrive en ville en mendiant, son fils a déjà une maison et un commerce florissant, la troisième génération s'érige en puissance économique. Dans la seconde moitié du Moyen Age, ils ont pratiqué l'usure jusqu'à des taux de 40, 50 ou 80 %. L'usure à ces taux exorbitants provoquait l'appauvrissement et une misère effroyable, en même temps qu'une haine illimitée contre les Juifs. Rois, seigneurs et ducs qui avaient besoin de beaucoup d'argent pour poursuivre leurs guerres, leur train de vie luxueux, ont tenté de les protéger, mais sous la pression du désespoir populaire il leur arrivait d'être contraints d'annuler des créances, ce qu'on appelait « la destruction des lettres ». Le Juif avait le monopole de l'argent et en cas de danger il pouvait ruiner un pays simplement en refusant d'ouvrir sa bourse. Il a abandonné les domaines de l'artisanat, du petit commerce, pour devenir commerçant en gros et banquier, domaines dont avec une redoutable rapidité il est devenu le maître absolu. Il est tout aussi clair que « le fait que les Juifs concentrent toutes leurs forces pour envahir les établissements d'enseignement supérieur constitue une preuve éclatante de plus de leur attaque préméditée contre les intérêts vitaux des Hongrois ». Les Juifs ont méthodiquement et systématiquement préparé l'écroulement allemand de 1918 ; ainsi en novembre 1918, c'est l'étoile de Juda qui brillait sur la Germanie. Comme l'affirmait Ottokár Prohászka : « Pendant les années qui ont précédé et suivi la révolution, les Juifs se montraient prêts à tout quand il s'agissait de désintégrer les forces vives de la nation, de détruire les traditions ancestrales. La Hongrie était mise à genoux par des monstres étrangers, le pays était envahi de hordes déchaînées, d'hommes qui parlaient tous le hongrois mais étaient en fait juifs. » « Les Juifs — écrit József Palatinus — qui depuis cinq mille ans restent identiques à eux-mêmes, ont désintégré des nations, ruiné des pays dans leur lutte pour le pouvoir, l'argent et la dictature spirituelle de leur race. »

En Hongrie le Juif a « attisé les contradictions de la législation civile pour détourner l'attention de l'arrivée des Juifs galiciens dans le pays et de l'émigration massive vers l'Amérique, de l'usure pratiquée partout dans le pays et des abus financiers du capitalisme. Lors de la première guerre mondiale, il a désintégré l'armée, a ruiné à l'arrière le moral de la population. Il a intenté une campagne de propagande

(5) En hongrois (comme en allemand, ainsi que Hermann le note dans la seconde partie de cet ouvrage), le mot qui désigne l'inceste : « *vérfertözés* », signifie littéralement : « souillure du sang » (voir aussi *L'Instinct filial*, p. 179) (N. d. T.).

contre l'Allemagne national-socialiste et l'Italie fasciste » (Bosnyak). Au Moyen Age, il était évident que c'étaient les Juifs qui empoisonnaient les puits, propageaient les épidémies de la peste ; de nos jours, c'est encore eux qui ont cherché à déclencher la guerre !

Et Chamberlain estime que la religion juive est trop rationnelle, qu'elle n'est pas imprégnée de vraie foi ; le Talmud insulte Jésus que les Juifs ont injustement exécuté ; la religion juive est à l'origine du meurtre rituel qui n'a jamais fini de réapparître.

### 3. Éloges

Après la longue liste d'accusations je pense nécessaire de faire état des quelques mérites attribués aux Juifs. L'énumération n'en est pas aussi longue et abondante que la multitude des reproches, mais peut-être de façon générale le bien est-il plus rare en ce monde que le mal...

Les Juifs ont répandu le monothéisme qui a permis de vaincre le paganisme ; ce sont eux qui ont donné au monde la religion d'amour et Jésus. Ils ont de fortes qualités intellectuelles (ce qui est contesté par Chamberlain) ; ils sont, selon Sombart, spirituels, intelligents, réalistes et laborieux. On les trouve à l'origine de plusieurs découvertes scientifiques, industrielles, techniques et financières. Ils ont joué un rôle considérable dans la création des conditions qui ont rendu possible la découverte de l'Amérique et ont eu une part importante dans la colonisation. C'est d'eux que viennent les progrès décisifs du développement social, conséquence nécessaire de l'évolution capitaliste. « Israël a traversé tel un soleil le ciel d'Europe ; là où il rayonnait une vie nouvelle jaillissait ; les pays jusqu'alors prospères qu'il devait quitter devenaient désertiques » écrit Sombart dans un texte concernant la fin du xv<sup>e</sup> siècle.

Le peuple juif est le seul à suivre l'enseignement de Jésus qui recommande de tendre la joue gauche lorsqu'on lui frappe la joue droite, il est aussi le seul à prier pour la vie du tyran qui l'opprime. La religion des Juifs appelle à aimer l'étranger, puisqu'ils ont été eux-mêmes étrangers sur la terre d'Égypte (Hunterbery).

### 4. Contradictions et erreurs logiques dans les accusations

Les accusations sont souvent contradictoires : il arrive fréquemment qu'à la même époque des accusations se contredisent, mais ce peut être parfois le cas d'un même accusateur. Ainsi, à les entendre, tantôt les Juifs s'adaptent trop bien, tantôt ils refusent avec roideur tout apport extérieur, tout nouvel usage. Le Juif est accusé aussi bien quand il n'étudie pas que quand il étudie ; il usurpe alors la place

des autres dans les établissements d'enseignement supérieur. Ici il se ferme aux autres peuples, là, par son effort acharné pour s'assimiler, il menace leur intégrité raciale. Ou bien ils sont très laids, ou bien ils séduisent par leur beauté leurs victimes, hommes et femmes des autres races. Tantôt on trouve qu'ils sont trop nombreux en Hongrie — beaucoup plus nombreux qu'en Angleterre par exemple — tantôt on se plaint que le pays entier suffoque sous le joug économique d'une petite minorité (Bosnyak). Selon une affiche datant de 1885 du parti antisémite, c'est non pas à cause des conditions économiques dramatiques mais à cause des Juifs qui leur ont enlevé le pain de la bouche que les Hongrois devaient émigrer en grand nombre. Ce sont des Juifs pleins d'astuce qui ont pris la relève et qui ont relancé le commerce dans la ville de Pozsony, ruinée par une crise boursière au début des années 1880. Les Ruthènes sont ruinés par l'eau de vie des aubergistes juifs khazars bien que E. Egan affirme qu'il est impossible de faire abandonner à ces mêmes Ruthènes l'habitude de boire de l'alcool. Pour cinquante sous, on peut trouver parmi les Juifs khazars des faux témoins par centaines pour soutenir les causes les plus invraisemblables, mais le témoin principal du procès de Tiszaeszlár (6) mérite tout crédit même si tous les faits plaident contre lui (Egan).

Il ne s'agit pas de contradiction mais d'argumentation boîteuse dans le cas du faux antisémite des « Protocoles des Sages de Sion ». On pense en prouver l'authenticité par le fait qu'ils auraient prévu les événements des décennies à l'avance, alors qu'il est évidemment facile de « prévoir » dans un document antidaté.

Bosnyak, qui constate l'écrasante majorité de Juifs dans les professions intellectuelles et commerciales, souligne aussitôt après que tricheries, faux témoignages, chantages, faillites frauduleuses et crapuleuses — qui concernent des domaines du ressort des activités commerciales — ont beaucoup plus souvent comme auteurs des Juifs que des Chrétiens.

Les mariages mixtes devraient être interdits dans l'intérêt des descendants ; d'un autre côté les statistiques antisémites soutiennent qu'une très grande proportion de ces mariages se terminent par un

(6) En 1882, à la suite de la disparition, dans la bourgade de Tiszaeszlár, d'une jeune fille de quinze ans, une accusation de meurtre rituel fut portée contre une quinzaine de Juifs. Un garçon du même âge, fils de l'un des inculpés, soumis par la police à toutes sortes de pressions physiques et morales, était le témoin principal de l'accusation. Le procès se termina en août 1883 par un acquittement général, mais, comme l'indique Hermann, une violente campagne antisémite se poursuivit, jusqu'à la fin de l'année (voir A. Haynal, M. Molnar, G. de Puymèze : *Le fanatisme, histoire et psychanalyse*, Stock, Paris, 1980, p. 199-237) (N.d.T.).

divorce, que le couple reste sans enfant dans la plupart des cas, ou a tout au plus un ou deux enfants.

Dans la responsabilité qu'il attribue aux populations minoritaires de Pologne dans le problème de l'émigration, Ford oublie les Ukrainiens et n'incrimine que la minorité juive. En Hongrie par contre l'émigration est aussi un problème juif, mais là c'est à cause des multitudes de Juifs qui envahissent le pays que les Hongrois doivent le quitter.

Une des erreurs logiques consiste à attribuer aux Juifs seuls les caractéristiques d'une communauté incluant également des non-Juifs. C'est la mentalité du capitalisme entier et non pas la mentalité des Juifs, comme l'affirme Sombart, qui se désintéresse de l'homme, pour ne tenir compte que de l'argent et de la marchandise. Dans la description qu'ils font de la vanité, de l'arrivisme, du goût pour le luxe chez les Juifs, les critiques antisémites ne cherchent pas à savoir s'il ne s'agit pas d'une façon générale des caractéristiques des parvenus, Juifs ou non, et notamment de ceux qui se sont enrichis par l'industrie de guerre.

Il est reproché aux Juifs du Moyen Age d'avoir pratiqué l'usure à des taux allant jusqu'à 40 ou 80 %, sans signaler la signification de ce taux à l'époque (*usus* veut dire usage, d'où *usura*, intérêt fixé par l'usage), ni les taux pratiqués par les non-Juifs. De plus, l'argent servait à l'époque non pas à financer des entreprises industrielles et commerciales, mais à conduire des guerres, souvent motivées par l'appât du gain et la soif de pillage.

Dire que la première guerre mondiale a été perdue à cause des Juifs relève également de l'erreur logique. Si vraiment les Juifs ont voulu hâter l'armistice, c'était à juste titre car — ayant du flair — ils prévoyaient la débâcle militaire rendue inévitable par les facteurs économiques. Dommage qu'ils n'aient pas été écoutés ! (Voir la Deuxième Guerre mondiale.)

Ce ne sont pas les Juifs qui ont exécuté le Christ, mais le haut clergé rétrograde, qui sympathisait avec les Romains, et se dressait contre les prolétaires juifs. L'isolement des Juifs ne peut non plus en lui-même constituer une accusation, car il faut le replacer dans le contexte de la politique de ségrégation des Chrétiens. Il ne s'agit pas seulement ici de la ségrégation des Juifs facteurs de contamination, mais des différentes formes d'isolement établies par l'organisation sociale médiévale. Échanges et marchés se trouvaient strictement limités et protégés. Le Moyen Age se caractérise par l'établissement vis-à-vis de l'extérieur des murailles à l'intérieur desquelles les populations s'entassaient. Les Juifs ont été par la suite obligés de

conserver cette organisation obsolète. En dehors des contradictions dans les accusations et des erreurs logiques, on remarque le ton très passionné qui présente comme autant de tares les traits neutres ou positifs en eux-mêmes. Ainsi la piété des Juifs, l'allumage des bougies le vendredi soir, sont des faits aussi peu blâmables que l'amour de la famille ou la solidarité de la communauté.

##### 5. Les explications habituelles

Dans les chapitres précédents nous avons souligné certains aspects contradictoires des accusations antisémites et nous pouvons ajouter que les mérites de ce peuple sont généralement passés sous silence, de même que les incommensurables souffrances infligées aux Juifs à travers le temps, les pogroms et les persécutions. Et, si nous nous proposons maintenant d'analyser les motifs psychologiques de ces accusations, motifs qui viennent s'ajouter aux conditions économiques, nous ne nous sentons pas toujours en terrain ferme. On pourrait facilement qualifier notre entreprise d'absurde, non pas en se référant à des arguments économiques, politiques et sociaux, mais en affirmant qu'il s'agit ici d'*accusations réelles*, d'autodéfense légitime.

Nous pouvons rétorquer ce qui suit. Les crimes réels ne donnent pas lieu à des accusations aussi fournies, aussi continuellement alimentées par l'imaginaire et aussi porteuses de jouissance pour les accusateurs. Qu'il s'agisse de l'empoisonnement des puits, origine de l'épidémie de choléra, du meurtre ou de l'inceste, l'horreur est la caractéristique principale des accusations. Le ton nous permet d'affirmer — sans avoir à examiner au préalable l'authenticité des faits — que les imputations sont empreintes d'exagération. La recherche d'une base psychologique est donc entièrement justifiée. Il est légitime de poser également la question de savoir pourquoi ces accusations ne sont pas portées devant la justice, pourquoi les explosions terribles de colère populaire ?

Le caractère véridique des accusations ne suffirait pas à expliquer que l'antisémitisme revête le caractère de mouvement populaire. Nous ne voyons pas quelles forces habitent les masses populaires qui déclenchent en 36 après Jésus-Christ les pogromes épouvantables d'Alexandrie, au cours desquels les Juifs sont pourchassés, refoulés dans leur « quartier juif », leurs maisons pillées et brûlées. Nous ne comprenons pas le motif des assassinats et des pillages au temps des empereurs romains, ni ceux commis sous le règne de Théodoric, ni les atrocités commises par les Lombards au VII<sup>e</sup> siècle ; nous ne saisissons pas le pourquoi des graves persécutions subies par les Juifs

sous le règne des rois babyloniens adorateurs du feu, au VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, nous ne voyons pas pourquoi les Musulmans ont versé tant de sang juif dans le royaume hautement civilisé de la Grenade du XI<sup>e</sup> siècle, ni pourquoi, des siècles plus tard, tant de communautés juives ont été anéanties lors des sanglantes révoltes paysannes de 1648-1649 ? Nous ne comprenons pas non plus les ressorts des affabulations de meurtres, de l'idée d'empoisonnement des puits se répandant par contamination psychologique, ni l'impuissance des tribunaux, l'absence de sens critique de l'opinion publique, les motifs des manifestations anti-juives lors du procès de Tiszaeszlár dans le Pozsony (7) de l'année 1882, ni ceux des déclarations de Ferenc Liszt, à la même époque.

Il nous est par contre permis de voir que les Juifs devaient presque constamment vivre dans la terreur pour leur propre vie, pour leur famille, pour leurs proches ; ils devaient être perpétuellement prêts à rassembler à tout moment ce qu'ils possédaient et à se remettre en route vers des destinations lointaines et inconnues.

Selon Ford, les leaders juifs malhonnêtes dénoncent les accusations antisémites quand ils se rendent compte que leurs agissements sont dévoilés et qu'il ne leur est plus possible de camoufler plus longtemps la vérité. Nous devrions donc adopter la thèse selon laquelle « ce n'est pas l'assassin qui est coupable mais la victime ». Il est difficile et compliqué de le soutenir même dans le cas de crimes de droit commun ordinaires, mais comment prétendre devant tant de tortures et tant de souffrances que les coupables sont les persécutés, les victimes assassinées ? Pourquoi Ford et ses semblables ne soufflent-ils pas mot de cette vie passée dans la peur permanente ? Pourquoi est-ce le coupable qui doit s'écrier « assez de souffrances, de tortures, assez de servitude — vive l'espoir de la liberté ! » (lettres de Trumpeldor) (8) ?

Malgré tout ce qui précède nous devons nous occuper d'un problème relatif à la « culpabilité » des accusés. Comme on le constate à propos des reproches dans l'éducation des enfants, c'est la fréquente répétition des accusations qui crée leur réalité. La mère craint pour la moralité de sa fille, et veut la contrôler excessivement ; la fille,

(7) Nom hongrois de Presbourg, aujourd'hui Bratislava.

(8) Joseph Trumpeldor (1880-1920), militant et combattant sioniste, d'origine russe, devenu légendaire. Quoique juif, il fut grâce à son héroïsme lors de la guerre russo-japonaise nommé officier de l'armée russe. Il eut ensuite une existence fort mouvementée, et tint notamment un rôle très important dans l'organisation de l'auto-défense juive, tant en Russie que dans la Palestine d'avant le mandat britannique et du début de celui-ci. Il fut assassiné lors d'une attaque arabe contre le village de Tel-Haï (*N.d.T.*).

comme pour obéir à une tendance inconsciente de sa mère, cède au premier homme. « A force de t'entendre le répéter, cela devait forcément arriver » répliquent les jeunes, en ajoutant « pour que tu aies raison ». Ainsi les accusations perpétuelles, les traitements inhumains, la famine et les privations, les atrocités finissent par faire naître chez certains Juifs les traits que leurs accusateurs leur prêtent. Ainsi, l'effet des atrocités peut être que les accusations deviennent réalités.

Témoignage parmi tant d'autres, voici la description d'un camp de travail ukrainien (9) : la vie des loques humaines malades, décharnées, affamées, exténuées était constamment menacée. Heure par heure ils pouvaient voir leurs camarades mourir d'épuisement. Ils pouvaient voir aussi comment, en plus de la faim, du froid, de la maladie, l'organisation de diverses formes de terreur dans l'institution inhumaine du camp a pu contribuer à cette mort par épuisement. Tout ceci, ainsi que les effets démoralisants des privations, permet de comprendre comment quelques prisonniers voulaient à tout prix, sans regarder aux moyens, améliorer leur situation. Plusieurs ont volé, voire tué. Ils voulaient accaparer tout ce qui à leur idée pouvait les aider même s'ils n'en avaient pas réellement besoin. Ils achetaient et volaient victuailles, vêtements, médicaments, argent et or. Les souffrances et les maladies les ayant rendu insensibles, ils rejetaient d'emblée toute discipline, même celle qui aurait pu servir leur intérêt. Ils négligeaient toute hygiène, se soulageant dans les récipients servant à conserver l'eau potable.

Ce qu'on a pu observer dans le cas extrême de ce camp, comme dans des situations plus banales et dans une moindre mesure en tout lieu et à toute époque, permet d'affirmer que les accusations antisémites ont pu parfois, le temps aidant, devenir réalité. Mais à l'origine de ce processus d'identification se trouve un traitement inhumain et immoral. L'accusation retombe donc sur l'accusateur.

Si nous voulions maintenant résumer les explications habituelles de l'antisémitisme en allant des phénomènes généraux de l'hostilité entre groupes et peuples à l'attitude spécifiquement anti-juive, nous pourrions dégager les idées de base suivantes :

(9) Il s'agit ici de Juifs hongrois astreints, pendant la Seconde Guerre mondiale, au service du travail obligatoire auprès des armées hongroises ayant pénétré en Ukraine en 1941-1942 (*N.d.T.*).

1. Les mouvements politiques, économiques, sociaux se manifestent surtout comme issue (10) plus ou moins organisée des crises.

2. L'instinct vital des peuples se déchaîne quand les forces révolutionnaires « veulent anéantir les parasites étrangers qui gangrènent les forces populaires ».

3. Recherche de bouc émissaire en présence de divers fléaux.

4. Généralisation erronée et exagérée de faits exacts à l'origine.

5. Le succès obtenu par le labeur et l'obstination du Juif suscite la jalousie du non-Juif.

6. Par leur existence même les Juifs offensent la chrétienté, tant à cause de leur refus de devenir chrétiens que du grand crime de leurs ancêtres contre Jésus.

Si nous examinons ces énoncés de plus près, deux points évidents nous sautent immédiatement aux yeux. L'un est le caractère trop rationnel et trop superficiel de ces formulations. L'apport de la psychologie contemporaine ne nous permet plus de nous contenter de mettre en cause les seuls facteurs conscients et nous devons chercher des explications plus approfondies. C'est cette tâche qui nous attend maintenant : nous devons donc *approfondir* pour autant qu'elles soient pertinentes, les causes de l'antisémitisme précédemment énumérées.

L'autre point tient au caractère très hétérogène des explications. Quelques-unes contiennent d'emblée une prise de position antisémite, par exemple en prenant pour prémisse la qualité de « parasite » du Juif, son carriérisme, son « crime originaire » : le meurtre du Christ.

D'autres explications ont par contre des bases plus objectives : mais cela ne va pas empêcher notre travail d'approfondissement. D'après ce qui précède, il n'y a pas lieu d'établir de distinction entre les deux modes d'explication. Même s'il existait chez les Juifs certains traits qui déclenchent ces réactions, leur démesure prouve que nous avons affaire à autre chose qu'à des facteurs rationnels. L'objet de notre analyse est de découvrir ce qui se cache derrière des arguments conscients tels que le parasitisme ou le carriérisme. Il nous restera ensuite à nous occuper d'analyser ce qui chez les Juifs peut entrer en résonance avec certaines réactions.

Par contre, nous devons d'un autre point de vue introduire dans nos analyses certaines distinctions. Bien que l'antisémitisme en tant

(10) Le terme hongrois « *levezetés* » calque de l'allemand « *Abführung* », suggère à la fois l'idée d'abréviation et de résolution (N.d.T.).

que mouvement populaire soit un phénomène social nous devons en approfondir l'analyse grâce à la psychologie individuelle (points 3, 4, 5, 6). D'autres phénomènes exigent par contre l'approche de la psychologie collective (point 2). De même, en ce qui concerne le premier point, existe-t-il un noyau psychologique collectif en rapport avec « la résolution » (11) des crises sociales. Les analyses qui peuvent être menées sous l'angle de la psychologie individuelle seront ensuite distinguées selon qu'elles s'intéressent aux facteurs émotionnel, pulsionnel ou aux processus de pensée. Nous pouvons classer dans cette dernière rubrique l'explication relative au point 4.

Le cours de notre travail de recherche prendra donc la forme suivante :

I, 1. Approfondissement sous l'angle de la psychologie individuelle à partir des émotions et des pulsions.

Ceci concerne la recherche du bouc émissaire, l'envie, l'accusation de meurtre du Christ.

2. Approfondissement sous l'angle de la psychologie individuelle à partir de la logique et des processus de pensée. Il s'agit ici des explications basées sur des généralisations erronées, abusives, exagérées.

II. Approfondissement sous l'angle de la psychologie collective. Examen de l'anéantissement des « collectivités parasitaires » et de l'évacuation consécutive aux crises collectives.

Il nous faudra également étudier en profondeur, selon les points de vue de la psychologie collective, le phénomène de la « haine du Juif », base de toute explication de la haine des Juifs, des manifestations d'agression envers eux et de leur recrudescence.

(11) Voir note précédente.

## PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE DE L'ANTISÉMITISME

### I. FACTEURS ÉMOTIONNELS ET PULSIONNELS

#### 1. Recherche du bouc émissaire, projection

Que signifie la recherche du bouc émissaire ? Ce phénomène ne peut être que partiellement représenté par le stratagème tout simple qu'utilise le voleur pris en flagrant délit lorsqu'il désigne du doigt un passant innocent : « Attrapez-le, c'est le voleur. » S'il réussit à détourner l'attention de lui-même, il peut gagner du temps pour s'enfuir ou poursuivre ses agissements. Dans la plupart des cas cependant les processus correspondant à ce phénomène sont plus compliqués.

« Ce n'est pas moi mais l'autre qui a commencé » est une défense très souvent utilisée par la psyché humaine. Je ne veux pas être le fautif, car cela entraîne la culpabilité et peut avoir de fâcheuses conséquences, mais je désigne l'autre comme coupable. Nous appelons projection le processus de rejet de la responsabilité sur l'autre, processus qui me décharge en tant qu'auteur du mal. Nous ne nous rendons pas souvent compte de nos projections. La mère de l'enfant espiègle, désobéissant, « polisson », aurait envie de lui donner une bonne correction ou de le jeter dehors. Mais au lieu de tout cela elle lui dit : « Ne sois pas méchant, sinon le gendarme, le Gitan, le Juif t'emmèneront. » Elle ne se rend pas compte que l'intention hostile vient d'elle : sa pensée crée automatiquement un épouvantail en la déchargeant ainsi elle-même du rôle de l'instance répressive. Elle ne se soucie aucunement — au contraire, il se peut qu'elle en soit satisfaite — d'avoir éveillé chez son enfant des sentiments hostiles, non pas à son propre égard mais à celui du gendarme, du

Gitan, du Juif. « Du point de vue de son éducation », pense la mère « il est bon que mon enfant ait peur de ces gens-là ».

La projection peut concerner des événements déjà passés (si c'est moi qui ai commencé, affirmer que « ce n'est pas moi mais l'autre ») ou seulement envisagés et en attribuer l'intention à autrui (exemple : donner un coup de pied à l'autre quand celui-ci a levé un peu le pied mais sans intention agressive ; c'est moi qui en avais l'intention mais je me le suis interdit ou je n'ai pas réussi à passer à l'acte).

La projection peut aussi concerner une pensée ou un souhait malveillants quand nous ne nous avouons même pas que nous en serions capables : par exemple nourrir des vœux malveillants à l'égard d'un ami cher. Dans ce cas nous nous sentons soulagés en lui attribuant ces vœux. Il est parfois possible d'observer chez l'enfant comment, détaché de son moi, son propre désir lui est devenu étranger pour se manifester sous forme de « mauvaise voix » l'appelant à se livrer à la gourmandise ou le convaincant d'aller jouer au football au lieu de faire ses devoirs. Cette voix intérieure, qui paraît cependant extérieure à son moi, pourrait donc parvenir à être fantasmée ou imaginée comme appartenant à un autre. Ainsi André construit tout un monde fantasmatique autour de Laci qui triche, cambriole, organise une bande de malfaiteurs, et s'attribue à lui-même le rôle du gendarme qui découvre les méfaits de Laci et lui applique la punition bien méritée. « La mauvaise voix » intérieure de l'enfant est une transition entre pensée et désir destinés à être refoulés mais encore reconnus comme nôtres et pensée et désir ressentis comme venant de l'extérieur et attribués à autrui. Nous pouvons ainsi éprouver de la peur, bien qu'ait été nôtre à l'origine l'intention attribuée à présent à autrui ; intention que nous avons combattue ou que nous redoutions à cause de la punition escomptée. Le psychisme a effectué en tout cas un échange avantageux : au lieu de nous garder de nous-mêmes nous redoutons, après projection, l'autre. Nous avons peur de la punition alors que maintenant nous craignons tout au plus le malheur que l'autre, ce coupable, peut nous causer. Par la projection nous désignons quelqu'un comme mauvais — ce quelqu'un pouvait avoir déjà été choisi comme bouc émissaire par d'autres et cela est un aspect du phénomène qui concerne la psychologie des masses. Plus nous sommes nombreux, plus il nous est facile de nous soulager ainsi. La cible préférée de ce genre de projection est l'étranger. Nous ne le connaissons pas bien, nous ne pouvons pas le contrôler, ses coutumes prêtent facilement à malentendu. Il ne sait pas suffisamment se défendre. L'étranger est

le groupe ou l'individu qui s'introduit dans une collectivité, tel le Juif parmi les non-Juifs.

L'attitude de beaucoup d'écrivains antisémites tient du prodige, du fait qu'ils ne se rendent pas compte que les traits reprochés aux Juifs sont également ceux qui, propres à leur peuple même, lui sont reprochés par d'autres nations.

Il se peut aussi que les ressemblances en cause éveillent de la sympathie chez l'une des parties ou chez les deux. Selon Sombart, le caractère des Japonais rappelle beaucoup celui des Juifs et il n'y avait pas chez eux d'antisémitisme prononcé. Ce sont pourtant eux qui ont entrepris l'élimination des Juifs de la façon la plus brutale. Il arrive que les traits ressemblants ne soient perçus que par l'observateur extérieur — l'antisémite. Ainsi, l'Angleterre, d'où les Juifs avaient été chassés, a, avec le puritanisme, fondé ses idéaux sur l'Ancien Testament. Les Anglais puritains et les Juifs avec leur esprit propre ont créé le capitalisme. Selon Bosnyak, « les deux impérialismes mondiaux », « l'alliance sacrée de l'Angleterre et d'Israël » qui « a déversé tant de malheurs sur l'Humanité », doivent disparaître en même temps de la surface de la terre. Les auteurs de telles affirmations passent sous silence l'impérialisme allemand.

Sombart peut également nous guider quant à la ressemblance entre accusateur et accusé, quand il évoque « l'attitude des représentants de certaines races qui qualifient leur peuple de race "élue", seule porteuse de valeurs supérieures, et le portent aux nues (comme le fiancé chante la louange de la fiancée). Actuellement deux races (ou groupes de peuples) prennent leur élan vers le sommet : je pourrais presque dire qu'on ne parle que d'eux : les Germains et précisément les Juifs ». Nous pouvons aller encore plus loin dans l'examen des traits communs. Les Allemands sont eux aussi considérés comme étrangers par les peuples voisins, ils ont un penchant pour la transcendance et le mysticisme (comme les Juifs orientaux), on trouve la même contradiction nord-sud chez les Allemands qu'entre Israël et Juda, les Allemands ne s'assimilent pas, tout comme une partie des Juifs gardent leurs yeux tournés vers leur pays. L'idée hitlérienne selon laquelle nous ne devons avoir qu'un seul but, ne connaître qu'un seul ennemi — d'où la réduction au même dénominateur des différents ennemis, selon le principe de « *umso schlimmer für die Tatsachen* » (1), cette idée fait penser au monothéisme des Juifs : ils ne connaissent qu'un seul Dieu, ne s'enthousiasment que pour un seul but. Dieu, qui n'est pas représentable, n'est désigné que d'une

(1) « Tant pis pour les faits. » En allemand dans le texte (N.d.T.).

seule façon à chaque fois par la Bible et, selon le Talmud, il ne confie qu'un seul message à son messenger (Alfr. Jeremias). Les Allemands non plus ne sont pas aimés dans le monde entier, ce qui a déjà beaucoup fait réfléchir leurs penseurs. Wundt, l'éminent psychologue a posé le problème lors de la Première Guerre mondiale : selon lui, dans l'âme allemande, le sentiment d'appartenance à un « tout » — donc l'idée de race selon l'expression de Fichte — est devenu plus vif que jamais. Les côtés faibles du caractère allemand sont selon lui la fausse modestie, l'imitation servile de tout ce qui vient de l'étranger et le dénigrement de ses propres caractéristiques. L'Allemand émigré à l'étranger perd plus vite sa nationalité que les émigrés des autres pays de haute culture. Le lecteur se demande si Wundt parle des Allemands, ou des Juifs d'une manière philosémite. Nous avons eu l'occasion de remarquer par ailleurs combien vite les Allemands perdent leurs particularités en pays étranger.

De même, le Juif ressemble en plusieurs points au Hongrois. Le Juif est accusé d'impérialisme : mais le Hongrois l'était également à l'égard de ses minorités nationales ; le Hongrois est ressenti comme absolument étranger et est peu aimé des peuples voisins ; tous deux ont connu les chemins de l'exode. Les Hongrois avaient peu d'estime pour les autres nationaux : le « Slovaque abruti », « qui n'appartient pas à la race humaine », le « Serbe sauvage », le « Valaque puant ». De même, chamanisme et prophétisme sont des phénomènes comparables. Nous reviendrons plus loin sur l'aptitude des Juifs à accepter la domination étrangère, à se soumettre au tyran qui les maltraite. A propos des Hongrois, Dezsö Szabó écrit les lignes suivantes : « L'origine de la blessure encore douloureuse de mon enfance est cette propriété des Hongrois — qui par ailleurs a dû avoir des conséquences utiles dans la vie privée et publique des individus, mais qui a fait de la nation hongroise le peuple le plus suicidaire et il faut dire crûment la vérité pour que guérison puisse advenir — qui a souvent rabaissé ce peuple au niveau de bête humaine vile et ignoble et l'a réduit à une catégorie absurde et incompréhensible de l'histoire naturelle. Cette propriété est la tendance instinctive — bien malheureusement — d'être "bon enfant" à tout prix devant le regard du maître, d'obtenir un certificat de bonne conduite, de confiance, d'impartialité, de désintéressement... Ce trait de caractère, qui fait les bons gendarmes hongrois, a transformé ce peuple en un mouton le plus docile du monde, l'a rendu la proie facile de tout conquérant étranger, l'a amené maintes fois à devenir mercenaire contre lui-même. »

Le parallélisme entre l'histoire hongroise et l'histoire juive est

particulièrement saisissant — ce parallélisme a été plus d'une fois souligné par les écrivains hongrois de la Réforme.

Les éléments nationaux et raciaux des Juifs se retrouvent dans les tribus bédouines nomades et pillardes des déserts qui par leurs attaques répétées n'ont pas cessé de harceler les civilisations voisines ; ces tribus violentes, impitoyables et rusées faisaient preuve d'une intolérance fanatique. L'Ancien Testament décrit un peuple éleveur de bétail qui a cherché à Canaan la terre de ses ancêtres ; c'est la reconquête de cette terre qui a uni les différentes tribus hébreues. Le pays des Juifs a dû constamment subir tout au long de son existence la pression des États voisins infiniment plus grands et plus puissants. Il fut la scène de toutes les grandes tempêtes de l'histoire. Ce pays-tampon était convoité par les puissances voisines. En situation d'extrême péril, il chercha à éliminer tout élément étranger de son sang et de son esprit. C'est dans ces moments que les mariages mixtes furent dissous, les femmes étrangères et leurs enfants chassés. Qui ne reconnaîtrait dans ces événements les éléments de l'histoire des Hongrois éleveurs, conquérants, aventuriers, à la recherche du pays de leurs ancêtres, puis faisant face aux ambitions conquérantes d'abord grecques et allemandes, puis allemandes et turques, depuis le début jusqu'à nos jours ?

Ferdinandy raconte ainsi la conquête de la Hongrie par les Hongrois : « L'appel du fondateur mystique, de l'ancêtre réel ou imaginé devint si puissant chez Álmos (2) qu'il se mit en route avec son peuple, quittant la terre de ses pères et, habité par les démons de la migration, se tourna vers l'ouest et chemina jusqu'à la terre de l'ancêtre fort et puissant sur son territoire. Le retour dans le pays des ancêtres est un des plus puissants moteurs de l'histoire antique de l'Humanité ; ce n'est pas par hasard que les anciens chroniqueurs appellent le chef Álmos le Moïse des Hongrois. »

Nous pouvons faire un pas de plus encore. Il existe entre l'Allemand et le Hongrois, des traits communs, que tous deux s'accordent à reprocher aux Juifs.

Ce n'est que chez les Allemands que les Hongrois conquérants ont pu retrouver des caractéristiques en apparence étrangères à leur essence mais en réalité profondément familières. Les Allemands ont réagi très vite au défi des Hongrois et ont répondu avec la même force brutale et obstinée.

Selon Lajos Prohászka les traits communs se reflètent dans la destinée historique. Il est hors de doute que l'histoire allemande et

(2) Un des sept chefs de tribu ayant conquis la Hongrie.

l'histoire hongroise présentent, tout au long des siècles, des liens particuliers parfois surprenants. Il est certain que les peuples allemand et hongrois sont les deux grands solitaires de l'Europe ; leurs luttes et leurs tensions s'enracinent dans cette grande solitude et leurs forces les meilleures et les plus créatrices se déploient pour cette Europe qui ne les a jamais vraiment acceptés. Certes ces deux peuples n'ont aucune parenté ethnique, mais ils ont une très forte parenté dans la destinée historique. Tous deux ont migré jusqu'à leur pays actuel. Dès leur apparition sur la scène de l'histoire tous deux aussi ont mené une existence troublée, ont semé le désordre et, comme l'écrit Ferdinandy, ont brisé autour d'eux des civilisations déjà évoluées par la recherche tumultueuse de leur propre accomplissement.

Les descriptions des types nationaux que propose Lajos Prohászka parlent d'elles-mêmes : l'Allemand est caractérisé par la brutalité de son appétit de puissance, le négativisme, la contestation coulent dans son sang. Il mène une existence mouvementée, vagabonde et sa quête est perpétuelle. Son existence s'écoule dans l'incertitude, il a une forte inclination à l'irréel, à l'idéologie, au mysticisme et aux abstractions. Le caractère des Allemands devient bien compréhensible si nous remarquons que ce sont d'éternels vagabonds. « Le thème de l'errance n'est pas le propre du romantisme : il est présent tout au long de l'histoire allemande : le voyage est pour ainsi dire un devoir reconnu et l'Allemand l'entreprend d'abord par nostalgie pour les contrées lointaines (*"Fernweh"*) puis le poursuit par détachement des choses. C'est cet instinct de migration qui était la raison de l'errance perpétuelle des anciennes tribus germaniques au temps de l'Empire romain, c'est le même instinct qui guida les rois francs puis les Hohenstaufen vers le Sud jusqu'en Sicile et entraîna les aventuriers de la Croisade vers l'Orient lointain... Les étudiants vagabonds, les mercenaires au service des puissances étrangères, les artisans accomplissant le tour du monde ne sont que des variantes de l'"éternel vagabond". Poussé par son instinct migrant, l'Allemand a exploré tous les domaines de l'Esprit et de la Science ; il est partout à l'aise et pourtant se sent toujours étranger car il connaît et comprend tout mais son regard reste fixé sur les lointains. »

Du point de vue de notre conception, développée plus loin, qui considère l'instinct chercheur et de migration comme le symétrique de l'instinct de cramponnement, il est intéressant que Prohászka oppose le migrant allemand à son adversaire de toujours, le Hongrois. « Au foyer commun des peuples européens l'un et l'autre restent solitaires. Orphelin, esseulé, étranger mal toléré qui des siècles durant, s'efforçait en se tournant vers l'Occident avec un dévouement

poignant, de devenir l'enfant bien-aimé de l'Europe, ce Magyar a toujours été considéré, avec méfiance, comme un semi-barbare. » Le Hongrois a tendance à fuir en se cachant, ce qui selon mes observations, est une défense contre l'instinct de migration. Le Hongrois — continue Prohászka — est devenu à cause des vicissitudes de l'histoire « un exilé de l'esprit » dans son propre pays et il est condamné à être un fugitif parmi les peuples de l'Europe. C'est un opposant toujours à la poursuite de chimères ; il est résigné et croit au destin. Il affecte des allures de grand seigneur. Ce peuple dépossédé, humilié, réduit à la mendicité, aime faire étalage de noblesse. Le Magyar est un homme dénué de principes et de jugement personnel, qui s'abandonne avec enthousiasme au nationalisme et à la religion (voir l'accusation portée contre les Juifs de ne pas distinguer la nation de la religion). Et à l'habitude de la fuite se mêle l'amour du vagabondage.

Il nous faut, bien sûr, garder notre sens critique en lisant les descriptions de Prohászka concernant les Allemands, les Hongrois, de même que les Juifs. Il nous fait parfois penser aux comptes rendus des graphologues, qui donnent l'impression que ce qu'ils disent peut être vrai mais que le contraire pourrait l'être également. Il nous semble que les études de Prohászka décrivent des traits réels mais regroupés de façon tendancieuse et qu'elles ne touchent pas à l'essentiel du caractère profond des peuples, qui d'après nous est de toute manière variable avec le temps. Cela dit, il est étonnant de voir à quel point les caractéristiques supposées des Juifs se retrouvent chez les peuples les plus antisémites.

Mieux que toute étude typologique ou toute étude de caractère, une remarque simple éclairera nos idées à propos de cette projection : les Souabes et les Saxons de Hongrie qui eux-mêmes ne se sont jamais assimilés accusent les Juifs de vivre à part — eux qui ont toujours gardé les liens avec la mère-patrie accusaient les Juifs d'établir en secret des relations internationales.

Nous avons donc suffisamment de données pour comprendre que les Allemands et les Hongrois parlent de « *tyukombukom-zsidó jaj be rut* » (3) quand ils se défendent des mêmes accusations venant d'autrui ou quand ils veulent rejeter ces traits de caractère devenus oppressants pour eux ; ce faisant ils veulent ignorer les parentés de caractère et de destinée. Selon les conceptions de la psychologie, la projection ne peut concerner n'importe qui ; elle ne s'effectue pas

(3) Locution populaire intraduisible chantonnée aux enfants, signifiant à peu près : « Oh la la, tra la la, qu'il est moche le Juif » (N.d.T.).

dans le vide, mais sur la base d'une perception par rapport à autrui — ainsi que le décrit Freud. Cette perception opère souvent — comme c'est le cas quand il s'agit des idées délirantes de jalousie — selon le mécanisme de la paranoïa ; l'accusation se fonde sur des traits, réellement existants chez l'autre et restés inconscients, mais extraordinairement amplifiés.

Mais les ressemblances mentales peuvent permettre un soulagement psychologique aux dépens d'autrui, tout en attisant la discorde, par d'autres mécanismes que la projection. Nous connaissons bien le phénomène de l'inhibition réciproque ; les éléments homogènes tendent à fusionner de sorte que la conscience n'en retient qu'un seul. De même, deux meneurs, deux hommes, deux peuples, de caractères semblables peuvent difficilement coexister dans une communauté. Un dernier point : les semblables ne sont pas identiques et l'on sait à quel point nous pouvons être fiers de nos petites particularités (le narcissisme des petites différences de Freud). L'Allemand peut bien savoir que le Juif lui ressemble ; mais grâce aux petites différences, tout un monde l'en sépare, naturellement à son avantage. C'est ainsi que le capitaliste non-Juif ou le seigneur féodal qualifient l'exploiteur juif de « sale capitaliste ».

## 2. Arrivisme, envie, castration

Nous avons pu approfondir le phénomène du bouc émissaire, l'accusation envers une race étrangère, par l'étude du mécanisme psychologique de la projection. L'analyse de ce que nous appelons l'arrivisme et l'envie peut également nous amener à une meilleure compréhension. D'après celui qui l'envie, le Juif possède plus que lui mais ce qu'il possède il l'a acquis sans droit.

Nous devons ici, à partir d'un fait réel, la circoncision, envisager deux phénomènes, l'un concernant le Juif, l'autre le non-Juif (voir l'application de la pensée de Freud dans l'étude de Béla Székely sur cette question). La circoncision est un résidu de rites d'initiation des peuples primitifs : c'est un rite très répandu, qui selon les études d'Andrée intéresse à peu près 200 millions d'hommes, donc le septième des habitants du globe. Sous l'angle psychologique, on peut l'envisager de deux façons. Sa signification la plus archaïque touche à la castration : il s'agit de la punition impitoyable par le père du désir du fils envers la mère, et de sa révolte contre lui. Dans la « castration symbolique » des rites d'initiation le souvenir de cette signification est encore présent bien qu'il soit modifié. Le rituel qui comporte circoncision et incisions rappelle au garçon l'interdit de

l'inceste tout en le désignant en même temps comme membre à part entière de la tribu, homme adulte à l'égal des pères. Chez certains peuples la circoncision ne concerne que les membres des classes supérieures et reste le privilège du clergé et des guerriers. C'est ainsi qu'il en allait dans l'Égypte ancienne, à laquelle les Juifs l'ont empruntée. En raison de cette circonstance historique, ce rite dont la signification originelle rappelle de graves péchés a pris une coloration de distinction et de supériorité aristocratique. D'après la Bible la circoncision est ordonnée par Dieu qui distingue ainsi son peuple des autres peuples.

Il existe donc un aspect de la circoncision lié à un sentiment de distinction, d'élection. Et ceci pas uniquement chez les Juifs ; les Musulmans traitaient avec un profond mépris de « chiens incirconcis » les *giaours* (chrétiens sans foi). Dieu, par la circoncision, élève vers lui son peuple comme le garçon est admis dans la société des pères.

Dans une couche profonde, mais peut-être moins qu'on ne le pense, de l'inconscient, l'organe ainsi circoncis éveille le sentiment qu'il serait de moindre valeur ; l'homme est féminisé par la circoncision et se trouve donc en situation de honte et d'infériorité vis-à-vis des non-circoncis.

Tandis que d'une part le Juif voit dans la circoncision le gage de son élection, il éprouve d'autre part des sentiments plus négatifs ; aux fragments de souvenirs de menaces et de punitions peuvent s'ajouter des sentiments de réelle mutilation. A l'orgueil que donne la conscience d'être élu peut s'ajouter un autre processus : l'effort de compensation du sentiment de moindre valeur. C'est ce qui peut pousser l'homme juif à la recherche d'un mode de vie plus raffiné, l'amener à acquérir toujours plus de bien, à vouloir à tout prix monter dans la hiérarchie sociale. Plusieurs traits de caractère attribués aux Juifs, de même que le sentiment d'infériorité et les tentatives de le compenser par l'insolence, l'habitude de prendre de grands airs, le goût du commandement et l'âpreté au gain tirent leur énergie de cette source.

L'attitude émotionnelle du non-Juif en face du circoncis présente également plusieurs strates. A un niveau superficiel de conscience, il est choqué non seulement par son « orgueil de se croire élu » mais aussi par son caractère ostentatoire et arriviste, par tout son comportement régi par le sentiment d'infériorité. Il l'envie en même temps quand il voit qu'effectivement il a acquis plus de richesses, que ses biens le mettent mieux à même de dissimuler sa faiblesse. A un niveau plus profond de l'inconscient, le non-Juif peut s'enorgueillir de posséder plus puisque rien n'a été retranché de son

organe chéri. Il s'agit dans ce cas de ce processus dialectique du psychisme, qu'on nomme le retournement en son contraire, qui intéresse l'état des organes sexuels, préoccupation généralement inavouable. Le non-circoncis a envie de se moquer, de couvrir de quolibets le circoncis et cherche à donner des formes convenables à cette attitude qui lui paraît toute naturelle. Il n'est pas de bon ton d'évoquer à haute voix cette mutilation corporelle mais on peut donner libre cours à ses sentiments en les transposant dans le domaine de l'esprit : « La racaille révolutionnaire se composait en grande partie de Juifs, c'est à peine si on pouvait trouver parmi eux quelques pauvres Hongrois isolés au cœur déchu et à l'esprit circoncis » écrit Bosnyák.

A cet arrière-plan inconscient du mépris des Juifs peut s'ajouter un autre motif plus puissant dans ses effets. Le non-Juif n'éprouve pas seulement un sentiment de triomphe envers le Juif circoncis, mutilé, mais l'idée de cette mutilation lui cause de bizarres frissons d'horreur. Ce sentiment ne tire pas son origine seulement du passé préhistorique mais a sa source bien établie dans l'histoire de l'enfance de chaque homme. Chaque garçon éprouve dans sa petite enfance la peur de la castration : l'enfant qui joue avec son organe génital et l'exhibe s'entend signifier la menace — sur un ton parfois plaisant, parfois sérieux : « Je vais couper ton fait-pipi. » Cette menace peut assombrir toute son enfance, cristalliser tous ses sentiments de culpabilité et toutes ses craintes de punition. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que le fait d'apprendre qu'il existe vraiment dans son entourage des hommes à l'organe génital mutilé alimente les peurs infantiles et lui fasse éprouver de la répugnance et de la haine envers celui qui le lui rappelle.

Freud voyait précisément dans ces caractéristiques anatomiques le noyau archaïque de l'antisémitisme. Nous ne partageons pas entièrement son point de vue. Nous savons qu'il existe des conflits entre Musulmans et Juifs, entre deux peuples non circoncis, voire entre une majorité musulmane et une minorité chrétienne, tout autant qu'entre les Chrétiens et les Juifs. Ainsi le fait de la circoncision ne peut être une base d'explication généralisée à la haine entre deux peuples, par conséquent il ne peut expliquer l'antisémitisme que dans certains cas particuliers, notamment celui qui se manifeste contre les Juifs vivant parmi les Chrétiens. Il est cependant incontestable que les vues de Freud nous éclairent sur le rôle de l'inconscient, du non-dit dans la genèse de l'antisémitisme.

### 3. La mort du Christ. Le complexe d'Œdipe

La peur de la castration est partie intégrante du conflit des générations, de l'opposition père-fils. Sur ce point également, Freud a élargi nos connaissances concernant les causes de l'antisémitisme. Selon lui le reproche : « les Juifs ont tué le Messie » cache de violents courants inconscients qui touchent à la lutte entre père et fils.

Le Christ s'est révolté contre les chefs officiels du peuple juif — ce qui traduisait une hostilité à l'égard des pères. Les Romains l'ont exécuté avec le concours des dirigeants juifs ; il s'agit donc de la victoire des pères sur le fils. Dieu, Dieu le Père a laissé ce destin s'accomplir, le père a donc abandonné son fils. L'histoire du Christ contient des indices très clairs ayant trait au conflit père-fils, au complexe d'Œdipe. Par ailleurs, dans l'interprétation de Freud, l'histoire de Moïse est la projection dans le temps historique du combat œdipien que menaient les hordes sauvages des sociétés archaïques : là aussi il s'agit de la lutte des fils rejetés en révolte contre la tyrannie du père. Les hordes des fils finirent par l'emporter, mais dans l'histoire du Christ, la victoire des pères n'est qu'apparente. Le Christ fut crucifié, mais les idées du Christ vont vaincre et le dieu-fils prendra la place du dieu-père.

Le complexe d'Œdipe est présent et douloureux aussi bien dans le vécu personnel de chaque être humain que dans les traces d'origine phylogénétique léguées par les hordes sauvages. Comme la castration, il renvoie à des crimes et à des châtements ; il est chargé de conscience de culpabilité. Chez l'adulte cette culpabilité est d'ordinaire inconsciente et refoulée ; mais la conscience refuse de la reconnaître. Elle réapparaît sous une forme esthétique et élaborée dans les œuvres littéraires, notamment par l'intermédiaire des héros tragiques — Œdipe, Don Carlos, Hamlet. Là elle est volontiers tolérée à cause de l'effet cathartique, qui permet la résolution des tensions.

L'accusation portée contre les Juifs d'avoir tué le Fils de Dieu s'alimente de toute la somme de culpabilité liée au conflit œdipien. Les révoltes contre Dieu, comme l'histoire du peuple juif nous l'apprend, avaient lieu déjà bien avant le Christ. Les Juifs ont plus d'une fois regimbé contre le Dieu — père cruel, qui punissait avec une tyrannique sévérité son peuple élu. Le Christ a franchi le seuil fatal, il a renversé le Dieu-père de son trône. Mais comme nous le montrent tant l'évolution du conflit œdipien chez l'individu que l'histoire de l'Humanité, les pères détrônés ne sont pas pour autant anéantis dans le psychisme. Dans les hordes sauvages s'éveille la

culpabilité liée au meurtre du père. Ressuscité, il est élevé au rang des dieux et devient un objet d'idolâtrie et de crainte.

Plusieurs indices permettent d'affirmer que la conscience chrétienne recèle également la culpabilité liée à l'assassinat du Dieu-père. Reik démontre dans son étude que la légende relativement tardive de Judas est apparue sous la pression de cette mauvaise conscience. Judas concentre dans son personnage tout ce qui, chez le Christ, est repoussant et chargé de culpabilité. C'est Judas qui trahit Dieu et c'est lui qui doit payer pour son crime. Mais Judas représente en même temps le peuple juif. Comme la culpabilité chrétienne a pour ainsi dire clivé Judas du personnage du Christ pour le sauvegarder immaculé et digne d'adoration, elle procède de la même façon en secrétant contre les Juifs l'accusation de tuer le Christ — ce qui permet aux chrétiens d'en être eux-mêmes lavés. Dans les deux cas nous avons affaire au mécanisme psychologique de la projection. Notre défense inconsciente nous amène à dire que ce n'est pas nous qui nous révoltons contre le dieu-père — ce sont les Juifs qui tuent Dieu. C'est également Reik qui attire notre attention sur le fait que les phases les plus intenses de l'antisémitisme coïncident avec un début latent d'abandon de la religion. Quand se font jour le doute et la révolte contre Dieu et le Christ, le peuple réagit en accusant : ce n'est pas nous qui sommes des tueurs mécréants mais eux.

Mais — autre retournement dialectique — le Juif ne se prête pas seulement à la projection de l'accusation du meurtre de Dieu, il peut être également le support de la projection contraire. Le Christianisme s'est détourné de Dieu, auquel le Juif est resté fidèle. C'est ainsi que le Juif peut devenir le représentant du dieu-père vivant malgré toutes ses révoltes contre lui. Nous connaissons la croyance des sociétés primitives selon laquelle l'âme des morts et des tués revient et porte malheur aux vivants. Il s'agit encore une fois d'une projection : l'homme primitif croit que tous ses sentiments et mouvements hostiles par lesquels il souhaitait ou évoquait la fin du disparu lui sont renvoyés par l'esprit de celui-ci. Les Juifs sont pour les Chrétiens comme ces revenants ; ils représentent l'esprit vengeur du Jahvé cruel, du Dieu-père abandonné.

Il existe, selon Freud, un autre noyau autour duquel s'articulent les accusations contre les Juifs : elles permettent de décharger la tension due aux multiples renoncements de satisfaction instinctuelle qu'impose la morale chrétienne — morale qui est, après tout, d'origine juive. Par la persécution des Juifs se manifeste ainsi la révolte des « païens mal baptisés ». L'accusation « c'est vous qui avez tué le Christ » en cache une autre : « C'est vous qui nous avez donné le

Christ, c'est vous qui avez imposé à l'humanité les exigences de la morale chrétienne. »

L'accusation sans cesse renouvelée qui témoigne de l'origine redoutablement archaïque de cet engrenage est celle de meurtre rituel : les Juifs ont tué un enfant chrétien, ont recueilli son sang pour le mêler à leur pain pascal. Les racines inconscientes de ce conte peuvent être en partie éclaircies par ce qui précède : l'accusation de meurtre d'enfant répète celle de meurtre du Christ. Nous sommes d'autant plus fondés à soutenir cette affirmation qu'au Moyen Age, les Juifs étaient quotidiennement accusés, en outre, de transpercer la sainte hostie — donc le corps du Christ. Ceci nous aide à saisir que l'accusation de meurtre rituel est alimentée et facilitée par le fait que la liturgie chrétienne renouvelle constamment le sacrifice symbolique du Christ : par la consommation de l'hostie et du vin, le croyant fait siens le corps et le sang du Christ.

Mais il existe une racine encore plus archaïque et plus générale à la fable du meurtre rituel. Pour le comprendre, il suffit de nous rappeler que parallèlement à l'amour parental il existe des mesures de protection contre la venue des enfants. Les peuples primitifs éliminent souvent leurs enfants ; par exemple, chez quelques tribus australiennes les parents tuent et mangent un enfant sur deux. Les Romains livraient aux loups de nombreux enfants, et du Moyen Age aux temps modernes, l'exposition des enfants était de pratique courante. Citons l'exemple bien connu de J.-J. Rousseau, le célèbre réformateur de l'éducation, qui prêchait le retour à la nature, et qui abandonna quelque cinq enfants. De l'histoire d'Abraham et Isaac, nous pouvons supposer que les Juifs n'étaient pas de ce point de vue différents des autres peuples, bien que dans la Bible ce ne sont pas les Juifs mais les Égyptiens qui tuent les premiers-nés.

Il y a des peuples qui s'énorgueillissent de ne jamais tuer un embryon, un enfant. « Ce n'est pas nous — disent-ils — qui portons au fond de nous l'hostilité ancestrale envers notre progéniture, mais c'est le méchant Juif, à la bouche écumante de sang, qui tue avec son couteau rituel les enfants chrétiens. » Ainsi demeure-t-on dans la méconnaissance des facteurs économiques qui motivent l'exposition et le meurtre des enfants — afin que soit respecté l'ordre établi.

## II. DÉFAUTS DU PROCESSUS DE DÉFENSE

Les phénomènes examinés dans les pages précédentes étaient d'ordre émotionnel, volitionnel et instinctuel, tandis que ceux que

nous allons à présent envisager appartient à la sphère intellectuelle. Cela ne signifie bien entendu en aucun cas qu'ils soient indépendants de la vie émotionnelle, volitionnelle et instinctuelle. Nous allons au contraire démontrer leur influence énorme sur les processus de pensée qui aboutissent à la persécution d'un peuple. Ce n'est que par leurs manifestations que nous pouvons regrouper certaines catégories de causes dans le domaine des processus de pensée.

### 1. Critères formels des erreurs de pensée

Quand il est question du Juif, ou du Slave, voire des Juifs ou des non-Juifs compris en tant que l'ensemble d'un groupe communautaire, nous avons affaire à une conceptualisation d'une nature bien déterminée. Dans la vie quelqu'un ne peut rencontrer concrètement que des Juifs, des Slaves bien individualisés. L'expression « les Juifs » correspond encore à un concept d'ordre collectif. Sa relation au « Juif » individuel est du point de vue de la structure de la pensée ce que la notion de masse est à l'individu. Si nous pouvions regrouper tous les Juifs, nous pourrions les désigner en tant que « le peuple juif ». La situation est différente avec l'expression « le Juif ». Sa relation à chaque individu juif est la même que la relation de la notion de « l'Homme » à chaque individu. On ne peut jamais désigner « le Juif ». Comme l'expression « la table », ce n'est pas un concept collectif mais la mise en relief des caractéristiques communes de l'ensemble des Juifs ou de l'ensemble des tables. Le terme « le Juif » veut souligner qu'il existe des traits communs à tous les Juifs, qui sont désignés en un seul mot par la création de ce concept.

Ce processus de création de concept et de généralisation obéit à trois exigences logiques :

a) Par le procédé de l'induction nous devons aboutir à partir de l'expérience concernant un, deux, beaucoup de Juifs à la conclusion que puisque beaucoup d'entre eux possèdent une caractéristique — tous la possèdent. Autrement dit il s'agit d'une caractéristique *nécessaire*.

b) Une telle induction n'a pourtant aucune valeur si elle ne s'accompagne pas, selon les mots de Bacon, d'un « tableau complémentaire » concernant les non-Juifs par rapport aux mêmes caractéristiques. Car par exemple tous les Juifs ont des cheveux mais tous les non-Juifs en ont aussi. Ainsi si quelqu'un veut démontrer l'origine simienne du Juif à partir de sa qualité d'être chevelu, il

s'engage sur une fausse piste, puisque le non-Juif étant également un être chevelu il ne pourra affirmer rien de particulier concernant les Juifs, sinon dire que le Juif comme le non-Juif ont pour ancêtre le singe. Et puisque le Juif est aussi un être humain il est naturel qu'il possède des qualités humaines. Mais si nous voulons mettre en relief ce qui est spécifique au concept ; il nous faut donc désigner au-delà des traits génériques ses qualités propres.

c) Ces deux opérations logiques ne nous mènent cependant pas loin si les qualités en cause sont contingentes et non pas nécessaires. Si par exemple « la table » a généralement quatre pieds dans notre environnement, nous ne pouvons toutefois pas classer sa qualité « à quatre pieds » comme *trait pertinent* du concept « table » car il est possible de trouver aussi, ailleurs, des tables à trois pieds. Les qualités désignées ne doivent donc pas être contingentes mais nécessaires. Nous nous aventurons de toute évidence ici en terrain marécageux. Car quand peut-on considérer l'une des qualités comme nécessaire ? Si elle est toujours présente ? Et alors, depuis quand l'est-elle ? Une qualité contingente du Juif peut être la connaissance du Talmud, car non seulement nous pouvons imaginer un tel Juif mais en connaître effectivement. Mais nous pouvons également en connaître d'autres qui n'aient pas cette qualité. Pour que nous la considérions comme nécessaire, il faut que non seulement nous ne connaissions aucun individu privé de la qualité en question mais encore qu'il nous soit impossible d'en imaginer un. Mais le fait est que ce critère n'est pas décisif puisqu'il est possible que nous ne puissions imaginer quelque chose que nous n'avons pas expérimenté et que notre imagination ne soit pas suffisamment libre pour reconnaître le caractère contingent d'une qualité. La démarche la plus précise serait de pouvoir démontrer théoriquement l'impossibilité d'un tel individu.

D'après ce qui précède, nous pouvons commettre trois sortes d'erreurs dans le processus de formation des concepts :

- a) erreur dans le processus d'induction ;
- b) erreur due à l'absence de tableau complémentaire ;
- c) erreur dans l'appréciation du caractère nécessaire.

Nous devons donc examiner le problème de la persécution d'un peuple à la lumière de ces processus et de ces erreurs de pensée.

a) *Erreur dans le processus d'induction. Identification paranoïde*

Le résultat d'une induction incomplète peut être considéré comme une erreur purement logique ; tirer une conclusion sur l'ensemble de la collectivité à partir, par exemple, de deux cas particuliers. Nous pouvons toutefois aller au-delà de la pure logique formelle en nous

demandant quel ressort ces inductions erronées, partielles, trouvent dans le psychisme. En d'autres termes : quelles sont les particularités des hommes qui ont recours dans leur pensée à ces formes erronées d'induction ?

« La table » est un mot qui peut concerner aussi bien le concret — la table en tant qu'objet — que l'abstrait : le concept de table. L'homme schizoïde, qui cumule les deux formes de pensée opposées et pousse à l'extrême d'une part la pensée concrète et d'autre part la recherche des abstractions, comprendra un terme tel que « la table » des deux manières à la fois. Mais nous pouvons aller plus loin encore dans le diagnostic différentiel. Le tableau clinique du paranoïde comporte fréquemment l'usage de termes qui désignent le persécuteur par de tels mots concrets-collectifs. A l'origine, le persécuteur est un individu bien identifié, mais bientôt il se démultiplie, englobant les gens de sa famille, de sa maison, de son village, de sa communauté, les tiers spectateurs, tout un chacun enfin. Il arrive souvent aux paranoïaques de dire que les Juifs, les franc-maçons, les enseignants, les prêtres, les persécutent. Nous pouvons trouver le même phénomène de passage subit du concret à l'abstrait dans leurs autres formules langagières, comme par exemple chez l'antisémite paranoïaque Dühring — qui fait du nom de son ennemi un concept abstrait : *Helmholtz* — « *Helmholtzerei* ». Le paranoïaque voit partout, derrière les vies individuelles, des associations et des organisations (Dühring parle de la caste des professeurs — *Professorenkast*).

Freud et Ferenczi lient la crainte qu'a le paranoïaque d'être persécuté à la résurgence et au refus des courants homosexuels refoulés. Le surmoi tend à se défendre contre la pulsion homosexuelle intense de l'inconscient en la convertissant en haine ; il projette ensuite cette haine sur l'objet d'amour homosexuel (je n'aime pas X mais je le hais — ce n'est pas moi qui le hais mais c'est lui qui me hait et me persécute). Dans l'esprit du persécuté se cache donc le refus d'un amour non assumé retourné en son contraire puis projeté. Mais cette explication ne nous permet de comprendre que l'apparition d'un premier, voire d'un deuxième persécuteur bien individualisé. Comment le persécuteur individuel se fond-il dans la collectivité ? Comment la famille, l'État, l'association, la race deviennent-ils des persécuteurs ? Avant d'apporter une réponse, nous devons faire un détour.

Conclure pour l'ensemble à partir d'un seul cas individuel ne constitue pas forcément une induction erronée. Selon le neuro-psychiatre Ziehen, qui s'intéressait à la logique, il est par exemple

possible d'établir les caractéristiques anatomiques et biologiques d'une espèce animale disparue grâce à un seul os d'époque paléolithique. Dans ce cas nous pouvons fonder notre connaissance sur un seul échantillon sans devoir recourir à aucune nouvelle induction quant aux autres membres de l'espèce et affirmer que le spécimen en question est identique aux autres éléments de l'ensemble. L'exemple proposé par Ziehen n'est pas choisi au hasard. Dans le domaine de la zoologie ou de la botanique une telle démarche peut se justifier pour qui possède des connaissances approfondies en paléontologie. Du point de vue logique une telle démarche est possible dans le domaine de la zoologie car cette science n'a pas pour objet l'étude des caractères individuels d'un animal mais elle examine les propriétés communes de la façon dont ces propriétés s'assemblent entre elles ; elle considère comme *identiques* les caractéristiques des membres d'une espèce ou d'une race et laisse seulement une très petite marge aux variations individuelles. Par une série d'abstractions successives elle classe les différentes races dans la même espèce et aboutit ainsi à l'établissement du système logique de la zoologie systématique. Dans ce système de classement un simple os suffit à déterminer la place d'un individu. La mise entre parenthèses des particularités (la nuit tous les chats sont gris) est la première démarche dans l'établissement de ce système. Le contre-pied de cette conception qui néglige les particularités individuelles est la tendance à les mettre en relief. Cette tendance a été représentée par Darwin, plus récemment en Hongrie par Kolozsváry (curieusement, selon les accusations antisémites, la mise en valeur des différences individuelles serait une spécialité juive en tant qu'expression d'un « individualisme pervers »).

Puisque l'anti-individualisme appauvrit la vie, la psychanalyse nous permet de le considérer comme l'œuvre de l'instinct d'agression. Cet instinct réduit la vie, abolit les particularités, qui en sont inséparables, rend les individus uniformes, identiques comme s'ils étaient les produits fabriqués en série par une machine ou façonnés de la même manière et par la même main.

L'homosexualité qui sous-tend la projection paranoïde est un mouvement instinctuel qui aime à souligner les ressemblances. Hume (à l'origine « Home ») a sublimé son homosexualité en soulignant dans ses recherches l'importance psycho-logique fondamentale de la ressemblance. Cet instinct sexuel dévoyé est à notre époque désigné par un terme qui exprime la ressemblance (*homoios* : semblable). L'homosexualité est la passion des personnes de sexe semblable. Aristote, qui attribue une grande importance à l'analogie dans le

processus de la pensée et qui est le premier grand classificateur en zoologie, a décrit la femme comme originellement analogue à l'homme, sauf qu'elle est castrée. Si l'homme homosexuel passe par l'intermédiaire de la bisexualité à l'hétérosexualité il retrouve encore chez la femme du semblable à lui-même. On peut penser que l'effort pour faire disparaître le dimorphisme et rendre les sexes semblables constitue au moins l'un des motifs pour lesquels l'esprit paranoïaque veut faire disparaître l'individualité et utilise la méthode d'induction caractéristique de la zoologie et de la biologie. Par l'emploi du concept collectif il efface les différences individuelles notamment sexuelles.

L'une des propriétés de la mentalité paranoïaque est de vouloir établir des analogies entre l'homme et la femme, entre l'homme et l'animal ; pour y parvenir il s'agit d'effacer toute différence individuelle en la minimisant à outrance (« bonnet blanc et blanc bonnet »). Autrement dit : ce Juif-là ou n'importe quel autre Juif — cela revient au même. Cette manière qu'a l'antisémitisme de niveler, de supprimer les nuances est bien illustrée par la chanson de Erger-Berger qui, après avoir énoncé que tout Juif est scélérat et que son pain quotidien est l'escroquerie, continue ainsi :

Le Juif a acheté deux oies  
L'une blanche, l'autre bigarrée.  
Par le diable, ce Youpin  
Pourquoi lui faut-il deux oies ?  
Et si déjà il en a acheté une paire,  
Que n'en a-t-il pris deux pareilles ?

#### b) Le tableau complémentaire

Le défaut de tableau complémentaire est frappant quand on accuse le Juif de se livrer à l'usure. Le conseil municipal de Vérone a constaté à la fin du Moyen Age que les Chrétiens s'y livraient avec davantage de succès que les Juifs (Gombó). Le nombre absolu ou relatif d'usuriers juifs était peut-être supérieur, puisqu'ils étaient plus nombreux à s'occuper de questions financières — mais ceci ne nous dispense pas de la nécessité de dresser le tableau complémentaire.

Cette erreur de pensée (absence de tableau complémentaire) se manifeste également dans d'autres domaines et peut s'expliquer par des motifs affectifs. Si par exemple une personne raconte avoir eu le mystérieux pressentiment de rencontrer quelqu'un, et que cela soit effectivement arrivé, il n'en découle aucun mystère. La validité de ce « pressentiment » ne peut être démontrée que par l'établissement d'un tableau complémentaire ; à savoir établir combien de fois ce

« pressentiment » s'était avéré faux et aussi combien de fois la rencontre a eu lieu « par hasard », sans pressentiment. Une argumentation développée sans ce tableau complémentaire suit le *principe du chef totalitaire* ; celui-ci aussi interdit toute manifestation d'opposition, la liberté de parole et de vote, les luttes politiques entre partis opposés.

Cette absence de tableau complémentaire se manifeste dans les arguments des antisémites contemporains qui se réfèrent aux mesures prises autrefois contre les Juifs « nuisibles » sans se rendre compte que de telles mesures ont été également prises à l'encontre d'autres groupes parmi les citoyens ou les commerçants. Ainsi en même temps que les dispositions contre les Juifs, le roi Lajos le Grand a pris des mesures contre les serfs des bourgades qui disposaient jusqu'alors de plus de libertés ; comme les conditions de vie de ces serfs se sont détériorées peu à peu après ces mesures, ces bourgades ont fini par disparaître ou par redevenir de simples villages de serfs (Gyula Mérei). Les mesures édictées en 1514, qui notamment attachaient les serfs à la glèbe, sont antérieures au décret d'expulsion des Juifs pris en 1526.

c) *Nécessité. L'axiome du choix, le « bon exemple »*

L'erreur quant au caractère nécessaire nous amène à des constatations notables. Prenons encore une fois pour point de départ l'aspect logique du processus de pensée. Il y a peu de temps, c'est-à-dire quelques décennies, que les mathématiciens ont découvert un nouvel axiome logique non réductible qu'ils ont appelé l'axiome du choix. Selon cet axiome et dans certaines conditions, un seul cas peut être suffisant pour décider de l'existence d'un groupe ou d'une classe ; ainsi « le bon exemple » peut valider ou infirmer une proposition. Par exemple, existe-t-il un homme de caractère irréprochable, existe-t-il une classe ne comprenant que des individus au caractère irréprochable, une autre à laquelle n'appartiennent que des hommes au caractère douteux et indigne ? La réponse est que, si d'Aristide, connu comme l'homme au caractère le plus juste, il est impossible de prouver qu'il était irréprochable, il ne peut exister une classe d'individus irréprochables. C'est le raisonnement du célèbre mathématicien et logicien Hilbert. L'exemple bien choisi peut être décisif quant à la question posée — il peut montrer la voie par laquelle une question peut être tranchée à partir d'un exemple unique.

Si le raisonnement selon l'axiome du choix pouvait être généralisé on pourrait en principe, à partir d'un seul « bon exemple » de Juif,

tirer des conclusions sur tous les Juifs. La question est bien sûr de savoir qui peut être considéré comme un « bon exemple ». Si on découvrirait que le Juif le plus honnête était en fait un escroc, on pourrait en conclure qu'il n'y a pas de Juif honnête et que donc la malhonnêteté est un trait nécessaire chez le Juif. Si l'exemple par contre était considéré comme un « non bon exemple » il ne serait pas possible de conclure. Restons fidèle à la méthode que nous avons utilisée jusqu'ici et examinons quels sont ceux qui ont recours d'une façon privilégiée à cet axiome du choix.

A y regarder de plus près, le raisonnement selon cet axiome n'est pas si neuf ni si inconnu qu'on pourrait le croire. Prenons l'exemple du raisonnement du dépressif, de celui qui a subi une déception sentimentale : si la personne qui me connaît le mieux ne me considère pas comme digne d'être aimé, je n'ai rien en moi qui puisse être aimé, ma vie ne vaut donc pas la peine d'être vécue. Ou un autre exemple : si cet homme continue à me considérer comme digne d'amour même quand je suis repoussante, indigne d'amour, il m'aimera en toute circonstance, et son amour est authentique et fort.

La démarche qui consiste à représenter un ensemble à partir d'un seul cas est bien connue. On la retrouve dans le domaine de la psychologie sociale, lorsque se manifestent des idées telles que « des millions à cause d'un seul » et « un seul pour tous » (le Christ). L'origine doit en être le phénomène social qui se manifeste au moment où un élément d'une communauté en émerge pour devenir le chef.

Un aspect de ce processus serait l'élection « d'un seul », trait caractéristique de la religion juive. Un seul Dieu en alliance éternelle avec « un seul » peuple élu. C'est l'héritage du peuple juif. Mais l'accent mis sur l'unicité va déjà dans le sens de l'axiome du choix. En effet le Juif religieux pense toujours que si le Dieu unique et le peuple unique l'excluent, il n'aura pas de place sur cette terre. Si Dieu aussi m'abandonne, tout est perdu. Ainsi, le raisonnement par l'axiome du choix de ceux qui persécutent les Juifs n'est pas un hasard — ils vont plus loin que les Juifs mais dans la même direction.

Bien qu'il soit exact que l'axiome du choix ait été découvert récemment, nous pouvons trouver des exemples historiques où se manifeste le même raisonnement. Un exemple aussi concis qu'éloquent est celui de César qui après avoir prononcé « *Et tu mi fili Brute* » ne se défend plus. Si Brutus lui-même est contre moi, le monde s'écroule ; il n'y a plus d'amis, la vie de Jules César n'a plus de sens.

Je ne peux pas savoir si César a vraiment prononcé ces mots avant

sa mort, je ne peux donc examiner comment cette façon de penser s'articule avec la psychopathologie du chef alcoolique (César). Mais les mêmes processus se retrouvent dans les écrits de deux autres caractères psychopathes : Rousseau et Dühring, déjà mentionnés.

Rousseau écrit ainsi dans le second tome de ses Confessions : « Le premier pas fait, tout le reste fut facile ; quand une fois on fait à quelqu'un qu'on aime un secret de quelque chose, on ne se fait bientôt plus guère de scrupule de lui en faire sur tout. »

Le même cheminement d'idée, basée sur l'axiome du choix, se retrouve très fréquemment chez Rousseau. Plus révélatrice encore est sa décision de choisir le Conseil de Genève, son « ennemi le plus acharné » — pour régler son conflit avec Vernes, qu'il accuse d'avoir publié un pamphlet contre lui. Si son *pire ennemi* lui donne raison, personne ne pourra plus contester sa cause.

Rousseau manifestait certainement des traits paranoïaques au moment où il a écrit les lignes ci-dessus. Le scientifique Dühring, expert en antisémitisme et dont les idées seront exposées plus avant dans notre travail, était aussi un paranoïaque procédurier. Engels lui a consacré toute une étude. Voyons maintenant comment raisonne ce philosophe logicien, économiste et mathématicien : si même Gauss, prince des mathématiciens est un esprit vaniteux et chimérique, se parant des plumes du paon, tous les professeurs d'université s'intéressant aux mathématiques (y compris Helmholtz) sont comme lui ; le pédagogue Wagner, paranoïaque et massacreur, utilise le même raisonnement. Se considérant comme un être tout à la fois éminent et piètre, il en conclut que si même l'homme le plus distingué est aussi lamentable, tous les hommes sont des monstres.

Ces quelques exemples nous montrent que le paranoïaque ou le psychopathe paranoïde utilisent amplement l'axiome du choix. Le système logico-mathématique de Hilbert reflète d'une façon démonstrative le mode de pensée schizoïde de l'auteur lui-même : thèse que j'ai approfondie dans une de mes publications (4). On peut assez bien caractériser le mécanisme d'apparition du processus paranoïaque par une forte utilisation de l'axiome du choix. Si les contenus des couches consciente et inconsciente se mélangent, l'affirmation que c'est justement celui que j'aime le plus qui me déteste le plus peut être facilement établie ; donc « l'homme élu » est le « bon exemple ». Cela peut justifier la haine des autres, tout

(4) Voir « Considérations psychologiques sur la théorie mathématique des ensembles » in *Parallélismes*, Denoël, 1980 (N.d.T.).

au moins la haine de tous ceux qui appartiennent à la même catégorie. Nous venons par cette constatation d'établir un lien de plus entre la structure paranoïaque et l'attitude hostile envers un groupe ethnique. Le Juif persécuteur devient dans le cerveau paranoïde de l'antisémite le peuple juif, « tous les Juifs » qui le persécutent — non seulement lui, mais tous les non-Juifs.

L'antisémite commet ici la même erreur que Dühring dans son raisonnement contre Gauss en ne faisant pas la différence entre le nécessaire (génie mathématique) et le contingent (les particularités de caractère de chaque individu). Il n'est pas nécessaire que le *princeps mathematicorum* soit vaniteux comme il ne l'est pas non plus que les traits prédominants de quelques Juifs puissent être généralisés à tous les Juifs.

## 2. Examen du contenu des erreurs de pensée : la pensée raciale

Nous venons de voir que dans le raisonnement antisémite l'erreur fondamentale du processus de pensée est la généralisation erronée. Il s'agit d'étendre au « Juif », à l'ensemble des Juifs, les traits observés tout au plus chez quelques-uns. Nous avons essayé de démontrer les mécanismes psychiques de ce mode de pensée abusivement inductif. Pour répondre à notre raisonnement l'antisémite dispose d'un autre argument de poids — la conception raciale. Les Juifs — rétorque-t-il — sont une race pure, peu ouverte vers l'extérieur, endogamique, ce qui permet tout à fait de considérer que les membres de cette communauté sont semblables et que les individus de ce peuple possèdent les mêmes caractéristiques.

Nous allons rapidement peser la valeur de ces arguments quant aux faits, après avoir souligné les contradictions fondamentales des accusations générales précédemment étudiées : si le danger juif vient de ce que le Juif « dégrade la race », « s'incruste », il est difficile d'affirmer en même temps qu'il garde sa race pure et ne se mélange pas. Nous apprenons de la Bible que les prophètes ont maintes fois mis en garde les Juifs contre les mélanges avec les peuples voisins — de toute évidence avec un résultat médiocre. Plus tard, la dispersion des Juifs sur l'ensemble du globe a entraîné des variations des traits physiques, ce qui rend moins convaincants encore les arguments des tenants de l'idée de pureté raciale. L'argumentation antisémite est donc fondée sur une conception ethnique simpliste.

Nous allons examiner, en appliquant la méthode déjà utilisée, les caractéristiques de ce processus de pensée qui met au tout premier

plan la race, la descendance et les liens du sang, et en quelles occasions il se manifeste.

Ce qui saute d'abord aux yeux, c'est que cette façon de penser est issue de la classification zoologique précédemment étudiée. La transposition de cette classification du système zoologique aux groupes humains a comme ressort le mode de pensée paranoïde — l'élimination forcée des caractéristiques individuelles, la mise en valeur des ressemblances. Mais nous pouvons aller encore plus loin.

Dans quelles périodes de sa vie l'individu s'intéresse-t-il particulièrement à ses origines ? L'expérience clinique et les données biographiques des patients nous montrent que la question des origines se pose surtout lorsqu'il y a équivoque, trouble et secret. Cet intérêt ne s'arrête pas à la personne propre : « l'enfant trouvé », l'individu de descendance illégitime est toujours entouré d'un certain mystère mêlé de mépris.

Ce que l'individu vit comme incertain ou illégitime quant à ses origines se manifeste sur le plan social envers les personnes de « basse extraction », donc pauvres, et les peuples étrangers. Les fondements historiques de cette hiérarchisation en fonction de l'origine reposent sur le fait que les pauvres et les opprimés ont toujours été à l'origine des vaincus ou des captifs, donc des « étrangers » issus d'une ethnie différente de celle de la classe au pouvoir. L'intérêt pour les origines se manifeste dans deux directions : d'une part la classe dirigeante s'efforce d'asseoir sa noblesse sur d'illustres aïeux, d'autre part les classes opprimées, les dépossédés et les étrangers adoptent ce même raisonnement et procèdent à des généralisations abusives sur l'importance des origines. Ces généralisations soulignent non seulement la qualité de « Juif » mais aussi celle de « prolétaire », de « paysan » face à « l'aristocrate » et à l'« élite ». Les facteurs économiques et psychiques s'entremêlent — la valorisation de la descendance vise à justifier l'oppression et à diminuer la culpabilité face aux opprimés ; la pénétration de cette échelle de valeurs dans la conscience populaire est un moyen efficace de maintenir l'oppression économique et idéologique. La généralisation à partir des origines, donc l'effacement des qualités individuelles selon la méthode des classements zoologiques, s'exerce à l'encontre du bas de l'échelle sociale et vise à justifier l'exclusion des couches opprimées telles que « les paysans », les « Juifs », les « prolétaires », de la catégorie des humains.

Les conceptions reposant sur les « liens du sang » prennent leurs racines dans des couches plus archaïques encore du psychisme et portent la marque des structures sociales anciennes. Il est connu que

les sociétés les plus anciennes se structuraient à partir des liens du sang et que le passage à une organisation étatique, dans laquelle la répartition spatiale remplaçait les liens du sang représentait un grand pas dans l'évolution. L'un des principes fondamentaux de ces sociétés organisées à partir des liens du sang est l'exogamie visant à éviter l'inceste ; une réglementation minutieuse précise dans quelles conditions le mariage est possible entre les individus du groupe. Dans le national-socialisme allemand, qui à l'époque contemporaine a réchauffé ce genre d'idées, on observe un retournement curieux : pour éviter tout « inceste », toute exogamie a été déclarée coupable. (Cette conception n'exclut cependant pas de privilégier les droits « des personnes de haute distinction » par rapport aux étrangers « souilleurs de sang » et de s'appropriier les femmes des étrangers ou des dépossédés.)

Nous pouvons donc constater que la réapparition du lien de sang comme idée dominante constitue une régression au passé de l'individu et de l'espèce. L'idée toujours présente de l'inceste ranime sans cesse les souvenirs douloureux du conflit œdipien, l'accent mis sur la force des liens du sang fait ressurgir le passé commun.

## PSYCHOLOGIE COLLECTIVE DE L'ANTISÉMITISME

Les interprétations et démonstrations psychologiques que nous venons de proposer ont pour caractéristique commune de relever de la psychologie individuelle. Or, le phénomène de l'antisémitisme en lui-même est un problème qui intéresse la communauté et la psychologie collective. Cette dernière doit donc prendre sa place dans l'investigation que nous poursuivons, à côté des aspects économiques et politiques de la question.

### I. LE RÔLE DE CERTAINS CONCEPTS FONDAMENTAUX DE LA PSYCHOLOGIE COLLECTIVE DANS L'ANTISÉMITISME

#### 1. *Épouillage*

Les recherches effectuées au cours des dernières années ont modifié le point de vue de la psychanalyse sur l'homme en tant qu'être communautaire. Freud pensait encore que le petit enfant est un être replié sur lui-même, se considérant comme le centre de son entourage, égocentrique, donc narcissique. Or, l'observation des nourrissons, ainsi que la biologie comparée des Primates et certaines expériences cliniques m'ont amené à nuancer ce point de vue. La solitude et le narcissisme du petit enfant ne sont que des formations secondaires. C'est à la suite d'un conflit avec son entourage que l'enfant « vexé », déçu, se replie sur lui-même. Mais, à l'origine, une grande partie de sa libido s'oriente vers le monde extérieur, vers la mère, ou plus exactement, il ne distingue pas encore le corps de sa mère du sien, désireux qu'il est de vivre en unité duelle avec sa mère. Cette unité duelle, de caractère biologique, est la première

manifestation de sa vie communautaire. Ce fait doit constituer le point de départ de notre recherche.

En effet, le petit singe vit pendant des mois sur le corps de sa mère, agrippé à sa fourrure qu'il ne lâche que pour de très brèves périodes. Quant au petit de l'Homme, il saisit toutes les occasions de réaliser l'unité duelle, notamment pendant l'allaitement, chaque fois que l'on se penche sur son lit, qu'on le prend dans les bras, etc. Or, la société, et notamment, les sociétés évoluées, font en sorte que l'enfant soit séparé de sa mère. C'est pourtant cette unité duelle qui, en s'élargissant, fournira le modèle de la cellule familiale. L'unité familiale n'est donc pas un point de départ, mais une formation dérivée.

A la base de la relation mère-enfant se trouve un instinct archaïque, l'instinct de cramponnement, très vivace également chez les humains. Si l'objet du cramponnement vient à se dérober, l'adulte comme l'enfant s'en mettront en quête par tous les moyens, la main, les pieds, la bouche. L'instinct de cramponnement se doublera donc de son corollaire, l'instinct de recherche, et les deux ensemble contribuent à la formation de la communauté la plus primitive, celle de l'unité duelle mère-enfant.

L'observation des singes, aussi bien que celle des humains montre que l'individu ne se remet jamais de la perte de sa mère. Toutes ses manifestations instinctuelles ultérieures sont marquées du sceau du cramponnement (c'est-à-dire de la recherche de la mère). En suçant leurs doigts, l'enfant et le petit singe trouvent un substitut non seulement au mamelon de la mère, mais aussi à leur corps vivant, objet du cramponnement. Le comportement du petit enfant montre avec éclat la justesse de notre hypothèse : à un âge où il a déjà abandonné le suçage constant de son pouce, il y recourt chaque fois qu'il se sent abandonné ou négligé.

L'étude des Primates ne nous conduit pas seulement à constater l'unité duelle mère-enfant, première formation sociale, mais aussi à découvrir les manifestations primaires de la vie sociale, dont la plus archaïque est sans doute l'épouillage des singes. Tous les visiteurs des zoos connaissent ce phénomène que le mot d'épouillage ne désigne d'ailleurs que fort imparfaitement, car cette recherche sur le corps du congénère se poursuit même en l'absence de tout parasite. L'opération que nous pourrions appeler « service dermique » requiert un sujet actif et un sujet passif, les rôles pouvant s'invertir en cours de route. En fourrageant dans le pelage de son partenaire, le singe en retire des bouts de peau, des échardes ou d'autres corps étrangers qu'il porte aussitôt à sa bouche. Il leur arrive également de crever

les boutons et les furoncles qu'ils rencontrent sur la peau du partenaire. L'opération est exécutée avec compétence et minutie : un des observateurs les plus célèbres des singes, le biologiste Köhler a demandé à son chimpanzé de retirer une écharde de son propre doigt. En pratiquant ce jeu, les singes prennent une expression grave qui semble refléter une tension intérieure ; ils attribuent manifestement une grande importance à l'opération.

Ainsi, l'épouillage constitue le début du contact social duel. Pour manifester son amitié vis-à-vis d'un humain inconnu (par exemple de son nouveau surveillant), le singe commence par explorer minutieusement son corps et surtout sa tête. Le service dermique apparaît donc comme un constituant de la communauté. Le psychologue américain Yerkes, l'un des premiers spécialistes de la psychologie des Primates, y voit une des formes essentielles du contact social.

A mon avis, le service dermique, pris dans son ensemble, n'est pas une action primaire, mais une action dérivée : il reproduit la situation de cramponnement du petit singe au pelage de sa mère et, par l'arrachement constant de lambeaux d'épiderme, il dramatise l'événement traumatisant de la séparation d'avec elle. C'est ce qui explique l'expression grave des acteurs. Comme toute manifestation instinctuelle qui, pour se réaliser, réclame la participation d'autrui, le service dermique peut également revêtir une forme orientée vers l'agent, autrement dit, une forme masturbatoire. Le singe peut, le cas échéant, procéder à son propre épouillage.

Selon la constatation de Yerkes, le service dermique, en tant que phénomène social, ne caractérise pas uniquement les singes. Ainsi, avant l'âge d'un an le nourrisson humain s'intéresse vivement aux plaies, cicatrices, verrues, etc. des personnes de son entourage. Les peuples primitifs possèdent des coutumes spéciales d'épouillage qui, selon Yerkes, appartiennent à la même classe biologique que le service dermique des singes. Il ajoute que, dans certaines circonstances inhabituelles, l'adulte sain appartenant à une communauté civilisée peut également éprouver le désir d'exécuter le service dermique et se mettre — en guise de consolation, par exemple — à toucher les cheveux ou la peau d'un ami intime, à chercher à crever ses ampoules, à presser ses boutons purulents, à arracher ses lambeaux de peau. La différence, à cet égard, entre enfant et adulte, c'est que le petit enfant, en général, donne libre cours à son instinct, alors que l'adulte le réprime. Mais il arrive souvent que l'instinct transgresse l'obstacle : certains comportements (par exemple à la piscine ou au moment de se coucher) indiquent que le service dermique collectif ou

masturbatoire existe également chez les gens dits cultivés. Certains parents demandent à leurs enfants de leur gratter quotidiennement le dos ou le cuir chevelu. J'ai vu dans une piscine une jeune femme s'appliquer à arracher du dos de son ami les petites peaux brûlées par le soleil, et qui allaient se détacher.

Cette manifestation instinctuelle peut revêtir, chez le singe aussi bien que chez l'homme, des formes exagérées, pathologiques, surtout dans ses aspects masturbatoires, orientés vers la personne elle-même : tendance à « s'arracher les cheveux », à se ronger les ongles et autres « mauvaises habitudes ». De même que nous voyons dans le service dermique biologiquement normal la répétition du cramponnement à la mère et de la séparation inévitable d'avec elle, de même, nous pensons que ces formes dévoyées se ramènent à cette même cause première. Les formes dévoyées du service dermique nous incitent à penser que le processus cramponnement-séparation peut comporter certains phénomènes propres à perturber le déroulement harmonieux de cette opération.

En effet, ces « mauvaises habitudes » aboutissent au détachement de certaines particules du corps, effectué sans l'aide de partenaires et sous une forme onaniste. Je dis particules et non parties du corps, car ongles, cheveux, cicatrices ou petits lambeaux d'épiderme sont relativement peu sensibles, et constituent pour l'organisme vivant, des corps quasiment étrangers. C'est ce qui les rend particulièrement aptes à symboliser la rupture de l'union duelle, à représenter des personnes qui, après avoir été tout près de nous, se détachent de plus en plus et deviennent peu à peu étrangères.

Les théories élaborées par Freud et Ferenczi nous permettent d'aller plus loin dans l'interprétation de ce phénomène. Ces deux psychanalystes ont décrit la capacité du Moi à revivre les traumatismes subis — y compris la douleur causée par la séparation d'avec les êtres qui nous sont chers — non pas en tant qu'événements extérieurs qui nous accablent et nous « tombent dessus », mais en tant qu'émanant tout au moins en apparence de notre propre volonté, qui détermine à la fois la dose de la douleur à s'auto-administrer et le moment de se l'infliger. En somme, il s'agit de traiter le Moi en être autonome. Les névrosés qui se rongent les ongles et s'arrachent les cheveux obéissent à cette même tendance à diriger le détachement.

Ces phénomènes névrotiques peuvent donner lieu à d'autres formes excessives, même chez les Primates. Par voie d'automutilation, des singes peuvent écraser l'ongle, voire la dernière phalange de leurs orteils. En répétant la douleur du détachement, le petit chimpanzé peut mordre son poing avec une violence telle que la peau s'en

rouvera transpercée et le sang jaillira ; il lui arrive également, dans la douleur du détachement, de mordiller ses membres inférieurs, de blesser ses testicules, de se mutiler le bout de la queue, etc. Chez les Humains, l'automutilation des doigts constitue un rite de deuil très répandu chez les peuples primitifs, rite qui permet d'interpréter directement le sens de la mutilation, car le doigt coupé représente l'être cher que l'on a perdu. Certains dessins rupestres datant de l'âge de la pierre représentent également des mains aux doigts mutilés. L'automutilation se pratique aussi chez les malades mentaux. On connaît le cas du peintre schizophrène (1) Van Gogh, qui, après une dispute avec son ami Gauguin, se coupa les oreilles. D'autres malades mentaux s'arrachent les yeux, s'acharnent contre leur larynx ou leurs parties génitales, etc.

Mais arrêtons l'énumération des formes masturbatoires, solitaires de ce phénomène fondamental de la psychologie collective. Il crée une forme communautaire, nous nous devons donc d'illustrer ses manifestations collectives et sociales. Certes, nous ne voulons pas dire par là que tout phénomène de la psychologie individuelle a nécessairement sa réplique en psychologie collective ; tout ce que nous affirmons, c'est que des phénomènes dont l'apparition revêt, à l'origine, des formes collectives et qui se révèlent susceptibles de créer des communautés, ont leur place dans la psychologie collective. Autrement dit, nous allons nous demander si le service dermique ne se manifeste pas au niveau de la société tout entière et s'il ne possède pas des formes excessives déviantes, automutilantes. Naturellement, l'existence de ces dernières sera plus facile à démontrer en raison même de leur caractère apparent, voire criant.

Mais comment peut-on parler de service dermique à propos de la société, alors que celle-ci n'a pas de « peau » ? Certes, mais la société ou les sociétés sécrètent ce qu'elles appellent frontière ou limite. Déjà, les familles simiesques connaissent la différence entre les divers territoires qui assurent leur alimentation, et si elles ne tracent pas entre eux de frontières nettes, elles les perçoivent néanmoins de façon plus ou moins confuse. Plus tard, ces limites peuvent jouer un rôle très important. Elles peuvent être spatiales ou simplement symboliques, totémiques ou sociales et leur transgression est interdite.

L'investissement psychologique des limites est facilité et maintenu par une des propriétés d'abstraction de l'âme primitive, qui est le vécu intensif des marges, des débuts et des fins (2).

(1) Nous nous permettrons de ne pas reprendre à notre compte cette épithète quelque peu réducteur, à l'égard de Van Gogh (*N. d. E.*).

(2) Voir l'étude de Hermann sur la préférence pour les marges (dans ce volume).

C'est dans ces régions frontalières qu'ont lieu les travaux d'approche avec l'étranger, les tentatives de fraternisation avec le voisin. Telle serait la manifestation la plus simple du service dermique au niveau de la société. Mais il est plus important, de notre point de vue, de relever les formes excessives, déviantes et automutilantes. La frontière (la « peau ») est représentée ici par la séparation entre différentes classes sociales, entre différents groupes humains. De même que, dans sa détresse et dans son abandon, l'homme ou le singe s'en prend à son propre pelage, à sa propre chevelure, à sa propre peau, à ses propres ongles et à ses propres plaies, de même en cas de tension, d'inquiétude ou de détresse sociales, la société a tendance à maltraiter ses propres « extrémités ». L'individu *aliène* les parties de son corps devenues étrangères, insensibles, mais qui, dans les cas de maladie mentale grave peuvent encore être vivantes et faire partie intégrante de son être. Il les traite en corps étrangers et semble les considérer comme des parties annexes, sans vie, à éloigner. Or, nous retrouvons un comportement analogue dans la société à l'égard de la « peau », c'est-à-dire des zones marginales de la société.

Une société qui se développe sainement tend à réprimer la tendance primitive à mettre les limites en évidence, elle tend à reculer ces limites, à abattre les cloisons. Or, la réaction politique proteste contre cette tendance, cherche à renforcer les frontières, les limites qui séparent les individus entre eux. Comme le proclame A. Rosenberg, un des idéologues du national-socialisme allemand : « Ce qui caractérise notre époque, c'est le rejet de l'absolu sans limites, le rejet d'une seule valeur considérée comme supérieure à tout ce qui est vécu et organique. » « L'absence de limites fait que la raison et l'intelligence s'éloignent de la race et de l'espèce, se défont des liens du sang, l'individu devient victime de chimères sur l'absolu, se détache de son entourage racial et son sang se mélange avec du sang étranger. Cet inceste ou contamination sanguine (*Blutschande*) anéantit la personnalité, le peuple, la race, la morale. » Étonnante cécité de la réaction : invoquer le danger de l'inceste à propos d'un tel franchissement des limites est un véritable non-sens, car l'inceste désigne les rapports entre les parents les plus proches et il est combattu même par les interdits totémiques.

Jusqu'à présent, nous n'avons constaté que le trait suivant : dans les communautés relativement primitives ou à tendances régressives, la limite, la « surface épidermique » joue un rôle particulièrement important. Mais qu'est-ce qui correspond, dans la société, aux parties dévitalisées de l'épiderme, aux lambeaux de peau devenus étrangers

au corps et qu'il est nécessaire d'éliminer ? Aux parasites à éloigner ? Pour répondre à cette question, nous devons considérer une accusation antisémite dont nous n'avons pas parlé jusqu'à présent et qui, pourtant, nous semble d'une importance primordiale. Le Juif serait un parasite vivant aux dépens de la communauté qui l'accueille, et qu'il vampirise, c'est un corps étranger qui s'est introduit dans l'organisme de la collectivité. Ce type d'accusation mérite un examen détaillé car il nous permettra d'entrevoir à quel point ce préjugé imprègne l'opinion publique antisémite.

Voici quelques passages de *Mein Kampf* :

« La puanteur de ces gens à caftan me donnait quelquefois la nausée... Quand on ouvre avec précaution un abcès purulent, on tombe — comme on tombe sur des vers de terre dans un cadavre en décomposition — sur un petit Juif encore tout aveuglé par la lumière. » Ici, le Juif, le « sale Juif » remplit le rôle du ver de terre, du parasite dans un corps en putréfaction. Nous avons déjà rencontré l'abcès purulent et son ouverture, à propos du service dermatique. Mais poursuivons :

« Que l'on pense à leur nombre illimité : pour un Goethe, la nature sème dans la fourrure du monde une dizaine de milliers d'écrivassiers qui, porteurs de bacilles, empoisonnent ensuite les âmes ». La métaphore condensée fait sans doute allusion aux maladies infectieuses transmises par les poux des vêtements. Les Juifs de Vienne sont traités avec plus de mansuétude que les Juifs orientaux : ce ne sont que « les éternels champignons destructeurs de l'humanité ». Quoi qu'il en soit, les Juifs « s'introduisent, tels des frelons, parmi d'autres peuples ». Mais les frelons restent à l'intérieur de leur espèce, nous avons donc à faire, à nouveau, à une condensation entre frelon et vermine.

Les Juifs sont aussi qualifiés de serpents, d'araignées suceuses de sang, puis, de façon plus précise, de parasites. Le Juif « n'est jamais nomade, il a toujours été parasite, vivant aux dépens d'autres peuples. Ce n'est jamais de sa propre initiative qu'il quitte son lieu de séjour : il faut que le peuple qui l'héberge et dont il abuse, l'expulse. Son expansion s'accomplit de manière typique pour tout parasite : il est sans cesse à la recherche de nouveaux sols nourriciers pour sa race... Il reste là où il est et avec une telle ténacité qu'il est très difficile de le chasser... Il ressemble aux parasites par un autre trait : là où il apparaît, le peuple qui l'accueille s'atrophie et s'éteint dans un délai plus ou moins long ». Ce qui est étonnant, car le Juif « dévore les peuples. » Mais tout cela « conduira tôt ou tard non seulement à la

fin de la liberté des peuples opprimés, mais aussi à la perte des parasites ; ayant achevé sa victime, le vampire meurt à son tour. » Nous voyons que la comparaison avec le parasite n'est pas l'effet du hasard ; l'auteur la mène jusqu'au bout et en tire toutes les conséquences.

Il convient donc qu'à notre tour, nous prenions cette comparaison au sérieux et que nous nous demandions si ces définitions des caractéristiques du peuple juif qui enferme la nation d'accueil dans « une étreinte mortelle », sont vraiment nouvelles, si elles ne constituent pas au contraire une réminiscence. En consultant la littérature sur ce sujet, nous constatons que le Juif parasite ou porteur de parasites, le Juif comparé aux poux, aux punaises, le Juif pouilleux, etc. sont autant de mots-clés du vocabulaire de l'antisémitisme. Dès 1777, la corporation des marchands de la ville de Paris compare les Juifs aux guêpes qui pénètrent dans la ruche des abeilles pour tuer ces dernières, ouvrir leur abdomen et sucer le miel qui s'y est accumulé (d'après l'ouvrage de Sombart). Selon l'auteur antisémite hongrois Bosnyak, Ferenc Liszt aurait écrit en 1881 « qu'il serait parfaitement contre nature de voir un peuple vivre en parasite aux dépens d'un autre peuple, en s'infiltrant dans les plis de ses entrailles. Le destin veut que les Chrétiens rejettent cette race étrangère de leur sein et la ramènent dans sa véritable patrie. » Remarquons l'expression « rejeter de leur sein » qui pourrait paraître incongrue. Or, un livre antisémite qui se veut scientifique, paru dans la même année 1881, celui d'E. Dühring montre que les antisémites à prétentions scientifiques recourent à la même imagerie. Dans cet ouvrage, il est question de « l'infiltration de la race juive dans les fentes et les recoins de nos demeures nationales », de la place du Juif, parasite vivant sur un organisme en voie de décomposition ou sur le point de se décomposer... « C'est dans la chair des peuples qu'il se sent le mieux, conformément à sa nature ». Race apparentée aux animaux parasites, le Juif poursuit une « économie parasitaire » ; dès qu'un pays donne des signes de désagrégation, le Juif fait son apparition pour s'introduire dans les parties les plus pourries de l'édifice. Son action est corrosive, destructrice. Le manifeste du premier congrès international des antisémites tenu en 1882, à Dresde, déclare également : « Ce peuple parasite s'est trop profondément infiltré dans le corps de notre société et de notre État pour qu'on puisse envisager une solution rapide du problème. »

Le zoologiste hongrois Lajos Méhely estime, pour sa part, que le mode de cohabitation des Juifs avec leurs peuples-hôtes correspond

exactement à la définition du parasitisme. Selon A. Schickedanz, le Juif est une race parasite dont tous les actes, sans exception, sont dirigés contre la communauté humaine et visent, directement ou indirectement, à son exploitation. (*Sozialparasitismus*). Voici le témoignage du célèbre livre antisémite de Ford : « De même que l'organisme scotomise les corps étrangers introduits dans le corps, de même les nations ont ingéré les Juifs ». « Les Juifs se font passer pour des autochtones américains » fait-il dire à un jeune Juif, mais leur destin les condamne à rester éternellement des parasites. « Que d'autres s'échinent à créer des industries, le Juif, lui, s'efforcera uniquement de recueillir les fruits du travail de l'artisan. Cette tendance parasitaire ne s'explique que par leur nature. » « Ce sont les parasites des environs de Wall Street. » A. Rosenberg soutient à son tour que l'Hébreu se conduira toujours vis-à-vis de l'Allemand en parasite et en ennemi. Miklos Bartha parle d'une race qui s'est infiltrée dans les régions septentrionales de la Hongrie pour y surprendre les autochtones, comme le champignon de la moisissure surprend l'organisme sans défense. Cette race est semblable à la chélidoine qui entoure, et infiltre le trèfle, y adhère, en suce la sève, et après la mort du végétal ainsi attaqué, poursuit son chemin à la recherche de nouvelles victimes. La puissance juive, affirme Bosnyak, mène une vie de parasite aux dépens des Hongrois, avec l'avidité et la ténacité qui la caractérise ; elle plonge dans le corps de ses hôtes des racines qui semblent inextirpables, il vit et prospère grâce au travail et à la sueur des Hongrois. Selon Istóczy, dans les années 1870, les vieux du comitat de Trencsén voyaient dans le Juif le Malin qui « suce jusqu'à la moelle de leurs os », et dans le comitat de Baranya on craignait que les Juifs qui se multipliaient comme les sauterelles, n'allassent dévorer les Chrétiens. Un mal contagieux rongé notre organisme, affirme un tract d'Istóczy, candidat à la députation, et une chanson composée à l'occasion de sa campagne électorale dit :

« Les Juifs se grattent  
parce que les tiroirs-caisses sont vides  
A quoi cela nous sert-il  
d'aller servir les Juifs ?  
Ils iraient jusqu'à sucer notre sang  
Istóczy sera notre député ! »

Le Juif antisémite Weininger affirme que le Juif est à la morale ce que la stupidité est à l'intellect. Il est comparable à la mouche dont la piqûre fait saigner l'âne. (Journal).

Cette série de faits convergents parle un langage suffisamment clair, mais date d'une époque relativement récente. Or, l'antisémitisme est beaucoup plus ancien que cette identification du Juif aux parasites et à la vermine. Chose curieuse, dans les temps anciens, on reprochait aux Juifs non pas leur « parasitisme », mais un autre fait relevant du service dermique : ils auraient été porteurs de divers abcès et eczémas de la peau et responsables de l'extension de ces maladies.

Selon Hekataeus d'Abdera (un contemporain d'Alexandre le Grand), Diodore aurait déclaré : « De nombreux étrangers vivaient parmi le Égyptiens, et ils adoraient des dieux étrangers. Une sorte de peste s'étant déclarée parmi la population, les Égyptiens déduisirent que les dieux étaient en colère. Ils expulsèrent donc tous les étrangers, dont une partie, sous la conduite de Moïse, gagna la Judée et fonda la ville de Jérusalem. » De son côté, Tacite écrit : « La plupart des auteurs s'accordent à dire qu'à la suite d'une maladie répugnante qui s'était déclarée en Égypte, un oracle conseilla de nettoyer l'Empire des Juifs détestés. Manetho, le prêtre d'Héliopolis rapporte un récit qui conclut à la nécessité d'épurer l'Égypte de tous les eczémateux et d'autres impurs. Le chef de ces derniers aurait été un ex-prêtre d'Héliopolis, Osarship, qui, plus tard, aurait pris le nom de Moïse. Alexander Lysimachus (environ 70 avant Jésus Christ) relate que sous le règne du roi Bockhoris, le peuple juif, composé d'individus pouilleux, ulcéreux ou souffrant d'autres maladies, envahissait les temples égyptiens pour s'y livrer à la mendicité. Mais, obéissant à un ordre du dieu Amon, Bockhoris fit noyer les ulcéreux et les pouilleux dans la mer et exila les autres dans le désert. Ces derniers gagnèrent la Judée sous la conduite de Moïse. Selon Apion, Moïse en 752 avant notre ère, conduisit 110 000 ulcéreux, aveugles et paralysés d'Héliopolis en Judée. Justin croit savoir que les Juifs furent expulsés d'Égypte parce qu'ils étaient pouilleux et porteurs d'eczémas.

Ainsi, ces descriptions présentent les Juifs comme souffrant d'éruptions cutanées, ce qui devaient les inciter à se gratter, donc à se livrer à un service dermique de type masturbatoire, motif de leur expulsion.

D'autres descriptions insistent sur une autre caractéristique des Juifs, sur leur caractère étranger. Selon Hitler « même sous le règne de Frédéric le Grand, nul n'aurait eu l'idée de voir dans les Juifs autre chose qu'un peuple étranger. C'est ainsi que, de façon instinctive, le peuple voit dans le Juif un corps étranger sur son corps... » « C'est parce que son sang est étranger que le Juif commet avec les filles

innocentes, non averties, du peuple qui le reçoit, le crime de la contamination sanguine » (jeu de mots avec l'allemand *Blutschand* = inceste). Dühring qualifie également les Juifs d'étrangers. Le Juif est un nomade, mais un nomade « marchand » qui broute sur des prairies étrangères. Selon Voltaire, le Juif serait le nomade de Palestine et les peuples chrétiens sont à son égard dans un état de dépendance ; il serait pourtant temps de secouer ce joug. Pour le peuple allemand, l'Ancien Testament est un livre étranger, et il faut qu'il le soit de plus en plus. Dans ses « confessions » le Juif Wassermann affirme que dans sa ville natale, l'attachement au pays, à son climat et à ses habitants devient, après trois ou quatre siècles de cohabitation, une propriété naturelle des Juifs que l'entourage continue pourtant à traiter de corps étrangers. Malgré ses conceptions humanistes, Herder considérait les Juifs comme un peuple asiatique, étranger à l'Europe (cité d'après Chamberlain). Selon Istóczy, le célèbre chef des antisémites hongrois, l'Europe chrétienne ne connaît qu'un seul élément étranger et c'est la population juive. En se convertissant à l'antisémitisme, les dirigeants de l'Italie fasciste invoquèrent le grave danger que constitue l'infiltration de représentants d'un peuple étranger dans une race noble et créatrice, car ces étrangers ne peuvent s'identifier aux objectifs et aux aspirations de la nation. « Ils restent étrangers et s'efforcent de répandre des idées étrangères. Si l'Italie a pris une telle position dans la question raciale, c'est parce qu'elle a compris que les nations doivent s'épurer et retrouver leurs propriétés ancestrales. » (Virginio Gayda).

Ces deux caractéristiques — celle du « parasite » et celle de l'étranger sont rappelées dans le premier des « dix commandements des Hongrois racistes » : « N'oublie jamais que les Juifs sont un peuple étranger ; ils vivent en parasites à nos dépens et ne pourront jamais être considérés comme des Hongrois. » Le caractère étranger des Juifs est souligné par les diverses mesures prises en vue de les isoler du reste de la population : quartiers et rues réservés aux Juifs, vêtements particuliers, marques spécifiques. Adoptée dès le VII<sup>e</sup> siècle dans l'empire du calife Omar, l'étoile jaune se répandit en Europe à partir du XIII<sup>e</sup> siècle (3).

(3) Le conquérant Omar dans sa *Convention* applique aux minoritaires des pays conquis par l'Islam des mesures qui dataient de l'époque byzantine. Ainsi, les Juifs furent obligés de porter le turban jaune ou noir, les chrétiens le turban bleu, les samaritains le turban rouge. Rarement appliquée, cette mesure relevait du statut auquel les *Gens du Livre* (Dhimmi) étaient épisodiquement astreints (en période de crise dynastique ou de bouleversements socio-économiques) dans les pays islamiques. D'où d'ailleurs l'attachement des minoritaires

En présence de cette constante dénonciation du caractère parasitaire et étranger des Juifs, on peut s'étonner de les voir admis tout pouilleux qu'ils sont, dans certaines cours du Moyen Âge, de les voir contracter des mariages avec des non-Juifs et bénéficier de la protection des puissants. C'est que le pou est l'objet d'appréciations ambivalentes. En tant qu'être vivant sur le corps humain, dont il tire sa nourriture, il peut rappeler, pour l'inconscient, le nourrisson et, aussi étrange que cela puisse paraître, susciter par là des sentiments affectueux. En qualifiant de péchés les baignades et la toilette, l'Église fit, pour ainsi dire, le jeu des poux. « On appelait les poux les perles de Dieu. En être couvert était un attribut de sainteté » (Russell).

En ce qui concerne le « parasitisme », nous savons que c'est une affaire de classes sociales et ne peut nullement être considéré comme une particularité juive. Mais les fondements psychiques d'une telle accusation nous apparaissent de plus en plus clairement. Il s'agit d'une déviance pathologique de l'« épouillage social », habitude instinctuelle. De même que, dans certains états d'âme, l'individu a tendance à se séparer de certaines parties de sa peau devenues « étrangères », de ses callosités, de ses ongles, ou de ses cheveux devenus trop longs, de même, un peuple peut vouloir éliminer une communauté vivant en son sein, et en partie assimilée par lui, mais qu'il qualifie brusquement d'étrangère. Voilà donc le pou, le parasite, le vampire qu'il convient d'éloigner, de tuer, de brûler, tout au moins de chasser au-delà de la frontière (de la peau). La psychologie sociale connaît bien ce phénomène et parle de la tendance de la communauté à l'élimination. « Les faits qui s'écartent trop de l'habitude provoquent de la répulsion et le groupe s'efforce d'éliminer l'élément étranger, comme le fait n'importe quel organisme » (Dékany).

Vue dans notre perspective, cette tendance à l'élimination peut remplir une fonction importante dans la vie de la communauté. Nous avons vu que certaines déviations pathologiques de l'« épouillage » individuel peuvent conduire à des opérations de type masochiste. L'individu peut se blesser et même grièvement. En effectuant l'opération de détachement sur des communautés ethniques « étrangères », la communauté détacheuse prévient l'explosion de ces instincts dirigés contre elle-même et qui risquent de devenir préjudiciables pour elle. Plus grave est la crise psychique qui provoque la tendance au détachement auto-destructeur, moins celui-ci épargne

à la stabilité de l'État et les témoignages d'allégeance au pouvoir en place et à ses représentants. (N. de l'E.).

le corps propre : la vague antisémite peut atteindre les conjoints non-juifs.

Nous sommes en mesure de répondre aux questions que l'on peut poser concernant la nature de ces crises. Chez l'individu, les déviations pathologiques de l'« épouillage » (automutilations, se gratter à sang, etc.) sont souvent motivées par la douleur du détachement d'avec la mère, par la perte d'êtres chers, par des traumatismes de séparation. *Mutatis mutandis*, on peut en dire autant des collectivités. Les événements bouleversants qui atteignent la patrie, la terre natale, tels une guerre perdue, le rétrécissement du territoire national, la dégradation de la situation économique, les disettes, etc. sont éminemment aptes à susciter, au sein de la communauté, le sentiment de la détresse menaçante ou déjà réelle. La communauté se rend alors compte que son « enfance » insouciant est terminée, que la patrie (*Vaterland*) ne le protège plus, n'est plus pour elle un abri sûr. Elle réagit à la douleur de cette séparation par une action violente de détachement.

L'Histoire semble justifier cette conception. Quelques mois après la défaite de l'armée hongroise battue par les Turcs près de la ville de Mohacs, le 29 août 1526, la Diète, convoquée le 9 novembre de la même année à Székesfehérvár décréta l'expulsion des Juifs « de toutes les régions du pays, des villes royales libres, et de toutes les localités. » Et cela, à un moment où la Hongrie se trouvait écartelée en trois parties différentes. En 1871, après la perte de l'Alsace et de la Lorraine, la France connut une vague d'antisémitisme qui ne tarda pas à déferler sur l'Allemagne et la Hongrie. Après la première guerre mondiale, c'est en Allemagne et en Hongrie, deux pays mutilés par les traités de paix, que l'antisémitisme connut une vive recrudescence. Mais, d'un autre côté, l'invasion de la Hongrie par les Tartares au XIII<sup>e</sup> siècle a certes causé des dévastations et des pertes humaines considérables, mais laissa intacte l'intégrité territoriale du pays : or, le roi alors sur le trône — Béla IV — était plutôt favorable aux Juifs.

L'intensité de « l'épouillage » social peut être accrue par des crises internes aussi bien que par la défaite militaire, et le fait de gagner la guerre n'en exclut pas forcément la possibilité. C'est ainsi qu'en Espagne, l'expulsion des Juifs eut lieu après la reconquête de Grenade et en 1873, l'Allemagne victorieuse connut malgré l'essor du capitalisme, une crise interne très grave : la Bourse s'effondra à Berlin, à Vienne et aussi à Paris et la classe des industriels fut ébranlée dans ses fondements. Une vague d'antisémitisme déferla alors non seulement sur la France vaincue, mais aussi sur l'Autriche-Hongrie et sur l'Allemagne.

Ainsi se trouve confirmée notre thèse selon laquelle l'antisémitisme est particulièrement apte à servir d'exutoire aux difficultés économiques. Certes, toutes les classes exploiteuses peuvent être taxées de parasites, mais du fait de son caractère étranger, le Juif est un objet d'élection de l'épouillage social survenant en temps de crise.

## 2. Luttres entre frères. Intensification de l'agression

Au début, rien ne venait troubler l'unité duelle mère-enfant, cette première formation de la vie des Primates. Après la naissance de son petit, la mère évite les mâles et s'isole, autant que possible, au milieu du groupe, dont les membres semblent respecter l'unité duelle. Certes, on observe quelquefois des « rapt d'enfants », mais en général, lorsque le petit singe tombe par hasard en se détachant de la fourrure de sa mère, toute la horde est en proie à une intense émotion et des « entreprises de sauvetage » sont aussitôt mises en place.

La situation change du tout au tout à la naissance d'un petit frère ou d'une petite sœur. Entre l'aîné encore cramponné à sa mère et le nouveau-né, une lutte s'engage pour la conquête de la place. Plus précisément, l'aîné, repoussé par la mère, cherche à regagner sa position et la mère doit s'interposer pour protéger le nouveau-né contre les coups de boutoir de son frère.

Cette lutte entre frères est la première manifestation de l'instinct d'agression chez le singe. Ses rejetons ne sont pas inconnus chez les Humains. Plusieurs malades, en traitement psychanalytique sous ma direction, éprouvent le désir de donner un coup de pied dans le ventre de femmes enceintes. Il s'agit là d'une survivance de l'enfance : l'agression vise le petit frère ou sœur à naître. Point n'est besoin des éclaircissements de la psychologie des profondeurs pour mettre la jalousie entre frères en évidence : il suffit de regarder ce qui se passe dans n'importe quelle chambre d'enfants. On peut donc dire que dans l'univers des Primates, l'objet archaïque de l'agression est le frère et sa manifestation la plus ancienne est la *lutte pour la place*.

La lutte pour la place joue un rôle très important dans un autre phénomène essentiel de la communauté, je veux parler de l'institution de la *dominance*. On la trouve non seulement chez les Primates, mais aussi chez toutes les espèces vivant en collectivité, par exemple, dans la basse-cour. Voici en quoi elle consiste : lors de leur première rencontre, certains individus de la collectivité se livrent entre eux à un véritable duel, jusqu'à ce que la supériorité de l'un ou de

l'autre s'affirme de façon patente. Le vainqueur sera alors le dominateur, ce qui signifie qu'au cours de leurs rencontres ultérieures, il bénéficiera, sans avoir besoin de livrer bataille, d'un avantage naturel sur le vaincu, notamment dans le domaine de la nourriture et de la sexualité. Quelquefois, il doit donner un petit coup de bec ou esquiver l'acte de mordre pour rappeler ses privilèges à son ancien rival, mais la lutte ne se prolonge pas. Chez les singes du vieux continent, chacun a sa place dans le groupe et les rapports de domination déterminent une hiérarchie réglée qui établit l'ordre de préséance lors des repas, ainsi que le nombre de femelles dont dispose chaque mâle. Le singe dominant peut aller jusqu'à retirer la nourriture de la bouche de son subalterne qui ne se défend même pas.

On peut considérer l'institution de la dominance comme une généralisation de la lutte fratricide dans l'Univers des Primates. De même que l'épouillage, la lutte fratricide est, à ses débuts, un phénomène collectif ; on peut en suivre l'évolution non seulement dans la psychologie individuelle, mais aussi dans la psychologie collective. Entre les individus d'un groupe, la rivalité s'installe pour fixer la place de chacun. Nous ne désirons pas nous étendre ici sur les diverses formes que revêt cette émulation. Nous nous bornerons à nous demander à quel moment cette rivalité se transforme en une lutte sanglante entre groupes ethniques. Autrement dit : quelles sont les circonstances qui, exaspérant l'instinct d'agression qui anime les divers groupes ethniques, font qu'une rivalité naturelle aboutit à une persécution barbare, à des meurtres collectifs sauvagement perpétrés.

Cependant, cette façon de poser le problème pourrait paraître contestable. En effet, l'agression constitue un instinct archaïque de l'homme que seule, la civilisation permet de contenir tant bien que mal. Compte tenu de ce fait, il conviendrait alors de poser le problème dans les termes suivants : à quel moment les contraintes imposées par la civilisation se relâchent-elles au point de permettre à l'instinct de se déchaîner librement ?

Mais nos recherches comparées nous ont convaincu que cette objection n'est pas fondée. C'est la première formulation qui nous paraît juste. En effet, même si nous admettons l'existence d'un instant d'agression chez les Primates infra-humains et chez les autres singes, celui-ci ne se manifeste que dans certaines situations bien caractérisées. Nous connaissons déjà une de ces situations, celle de la lutte entre frères. Et nous avons fait allusion à une autre situation de ce type, qui est la lutte des mâles pour la possession de la femelle. Abstraction faite de ces deux situations, les singes sont plutôt d'un

naturel paisible et ne se mettent en colère que lorsqu'ils sont agressés. Ainsi, chez eux, l'agression ne se manifeste pas vraiment en tant qu'instinct, mais plutôt en tant que réaction défensive.

Qu'en est-il en ce qui concerne l'homme des temps primitifs ? L'apparition de l'anthropophagie ne coïncide pas avec les débuts de l'homínisation, mais se généralise ensuite dans certaines périodes. La dévoration des enfants est une coutume bien réglementée chez certains peuples naturels de l'époque actuelle. Au cours de l'homínisation, l'agression devient non seulement de plus en plus fréquente, ce qui s'explique par la multiplication des causes susceptibles de la déclencher, elle subit aussi des changements qualitatifs. Les batailles meurtrières qui, chez les singes, n'ont lieu que dans des circonstances exceptionnelles sont monnaie courante chez les Humains. Ainsi, au cours de son évolution, l'Homme, loin de restreindre le champ où s'exerce son instinct d'agression, lui a assuré, au contraire, un domaine de plus en plus vaste et l'agression elle-même revêt des formes de plus en plus sanglantes.

Comment cela est-il possible ?

L'une des causes de ce développement de l'instinct d'agression est sans doute la limite imposée à l'instinct de cramponnement. De même qu'un détachement précoce du nourrisson humain du corps de sa mère détermine des formations supplétives, de même une très forte volonté de préhension et d'agrippement se transforme facilement en comportement agressif. Frustrée de l'objet de son désir, la main qui désire « prendre », se replie sur elle-même, le poing se serre et les ongles s'enfoncent dans la chair d'un ennemi réel ou supposé. C'est ce que montre l'expérience de Watson : si l'on retient les bras du nourrisson, celui-ci se met en une colère violente. Cette transformation de l'instinct de cramponnement inhibé en manifestations agressives s'accroît au cours de l'homínisation : la première grande poussée de la séparation entre mère et enfant survient à la suite de la réduction de la pilosité chez l'Homme et la seconde est consécutive aux progrès de la civilisation. Ces processus généraux s'accompagnent quelquefois de certaines restrictions périodiques imposées à la satisfaction de l'instinct de cramponnement. N'oublions pas qu'à l'origine, le cramponnement est un fait social : il a pour acteurs la mère et l'enfant et il n'est pas étonnant de constater ses prolongements dans la vie sociale ultérieure de l'individu. Nous nous cramponnons à des institutions, à des idées, à des collectivités. Mais lorsque celles-ci s'ébranlent et que l'édifice de la société elle-même craque de toutes parts, l'instinct de cramponnement, toujours virulent se transforme en agression, la main

qui voulait appréhender frappe et saisit avec violence le partenaire à sa portée. La foule s'en prend à une partie de la société, parce que son cramponnement à l'autre partie se trouve entravée. Déçue et amère (nous pensons par exemple à une foule composée de chômeurs ou de déshérités), elle se mettra en quête d'objet de cramponnement agressif et au lieu de caresser, elle frappera avec violence. Ce faisant, elle ne fera que passer sur d'autres la colère provoquée par une mère qui l'a déçue.

Une deuxième cause peut résider dans un phénomène généralisé, mais déjà lié à une certaine étape du développement de la culture, je veux parler de *l'amour fraternel de commande*. Le propre des affects provoqués, des affects de commande est qu'ils se retournent très facilement en leur contraire. L'élan affectif peut changer de direction et donner lieu à une explosion affective de sens contraire. Chez les Primates, l'émulation fraternelle est réglée par l'intervention de la mère et, à un certain niveau culturel, on éduque l'enfant de l'Homme à « aimer » son frère, on lui explique qu'en vouloir à son frère est un péché et en cas de besoin on intervient directement pour empêcher la rivalité entre frères de dégénérer en combats. La pratique de la psychanalyse m'a appris que de telles interventions « éducatives » donnent lieu à une forte accumulation de haine dont la libre manifestation est entravée par les règles de la société. Le christianisme proclame la nécessité d'un tel amour (de commande) envers son « prochain ». En accueillant en son sein des Juifs ou d'autres étrangers, la communauté détermine une situation analogue à celle que l'on constate au sein de la famille lors de la rivalité naissante entre frères et la mansuétude témoignée à l'égard des « intrus » provoque des affects qui rappellent à plus d'un égard l'amour fraternel de commande. Ainsi l'accueil d'un groupe ethnique allogène aboutit — soit directement, soit transférentiellement, c'est-à-dire par le transfert sur le groupe de la situation familiale, incluant la rivalité entre les frères — à un renforcement de l'agression qui peut viser le groupe lui-même. Après la Révolution française la devise révolutionnaire de la fraternité a donné lieu à un esprit de rivalité et d'émulation non dépourvu de malignité, comme le rapporte Engels dans l'*Antidühring*. Enfin, les nazis hongrois qui s'appelaient entre eux « frères » devinrent de véritables Caïn à l'égard de l'extérieur.

En troisième lieu, il faut mentionner les fréquentes disettes que l'humanité a connues au cours de son évolution. Tout jeûne prolongé augmente l'agressivité des foules. L'étude de Schenek-Meyer sur la famine montre par voie expérimentale que le jeûne prolongé provoque de fréquents accès d'humeur : on trouve alors un certain

malin plaisir à « houspiller » son prochain, et, d'un autre côté, cet état favorise la misanthropie, l'indifférence, la froideur des sentiments, mais donne aussi lieu à des explosions affectives violentes. J'ai pu observer chez un de mes malades, un névrosé qui s'imposait des périodes de jeûne prolongé, l'action de la faim sur son agressivité. Enfin, les restrictions alimentaires auxquelles nous sommes soumis actuellement m'a permis de vérifier ces faits. Une enquête que j'ai menée avec l'aide de mes collaborateurs a montré de façon nette que sous l'effet de la famine, la vie instinctuelle se déplace vers l'agression, le désir sexuel s'affaiblit et les relations affectives subissent une éclipse. L'homme devient jaloux, envieux, abandonne ses scrupules pour commettre des vols. Les femmes acquièrent des traits masculins et hommes et femmes présentent des signes qui sont habituellement ceux de la sénescence : ils deviennent impatientes, acariâtres, querelleurs, sont sujets à de brusques explosions de colère qui aboutissent facilement à des agressions sanglantes. Les brusques explosions de colère caractérisent également le comportement des foules en période de disette.

Un quatrième facteur propre à intensifier l'agressivité est constitué par les déformations psychopathologiques de l'âme populaire. Il s'agit d'un phénomène d'une grande fréquence, mais qui n'est pourtant pas général. On assiste à des déformations de type schizoïde, avec des agressions froidement conçues et perpétrées, à des excès de brutalité (après avoir mortellement atteint sa victime, le meurtrier continue à s'acharner sur elle à coups de couteaux) sans commune mesure avec le but visé, (ce qui rappelle certains aspects de l'épilepsie), à des agressions verbales pleines de malignité, comme on en voit dans les cas d'hypomanie. C'est sur la base de telles constatations que l'on peut parler de la schizophrénisation, de l'épileptoïdisation et de l'hypomanisation des foules.

Lilly G. Hadjdu estime que les périodes de faim que connaît le nourrisson peuvent déterminer des états schizophréniques. Les réponses que j'ai obtenues aux questionnaires confirment cette hypothèse, car elles montrent comment la faim aboutit à la désagrégation et à la déchéance du Moi. La capacité d'affection diminue fortement, sauf dans quelques cas isolés, comme celui de la schizophrénie où l'affection peut fonctionner comme remède que le Moi développe en lui-même en vue de son autoguérison et en tant que moyen de lutte contre le dessèchement de l'âme. Mais, d'une façon générale, les périodes de jeûne prolongé anéantissent les sentiments chaleureux et nivellent le psychisme. Elles donnent lieu quelquefois à des fantômes hallucinatoires. Les périodes de prostration

se multiplient, la durée du sommeil se prolonge. Sous l'effet de la famine, les foules sont menacées de schizophrénie. (Rappelons qu'en Allemagne, la disette consécutive à la première guerre mondiale avait atteint son point culminant en 1917-1919. Les enfants nés à cette époque étaient parvenus au seuil de la puberté entre 1930 et 1933. Agés d'une vingtaine d'années en 1939, ils arrivaient à un âge où les risques de schizophrénie sont particulièrement élevés.)

L'éducation en vue de la froideur sentimentale et de l'insensibilité psychique, telle que l'exige, par exemple selon Clausewitz, la formation militaire, peut également conduire à la schizophrénisation des foules. Selon l'idéal militaire prussien, le soldat doit, avec une froide préméditation, concevoir et exécuter ses plans de meurtre et de destruction. Il doit ignorer la pitié et, d'une façon générale, s'interdire les sentiments.

L'effet de la terreur est d'une autre nature. Avec ses brusques et violentes interventions, elle met en branle la disposition à l'épilepsie et favorise les comportements effrénés. Deux autres voies conduisent au même résultat : le fanatisme à coloration religieuse dont l'apparition peut être provoquée par ce mélange du péché et de sacré (vénération sacrée de la race et du sang d'une part, incitation au meurtre d'autre part) qui constitue la base idéologique du national-socialisme. L'autre voie — aussi étrange que cela puisse paraître — est en rapport avec le fait que l'épilepsie est particulièrement fréquente chez les gauchers. Or, toute situation politique qui « polarise » les oppositions droite-gauche et permet de changer de camp brusquement, fait surgir les dispositions épileptoïdes de l'âme populaire. Y conduit également le dressage des soldats, les exercices avec les ordres prononcés d'une voix forte : « A droite — droite ! A gauche — gauche ! » (4) Influencée de cette façon, la collectivité sera facilement encline à commettre des actes de cruauté, aux explosions répétées du sadisme, ainsi qu'à incendier des maisons et édifices.

Certaines difficultés de la vie rétrécissent notre horizon et nous font mener une existence grise. Or, s'il faut renoncer à l'accomplissement de tous nos désirs et si, pour avoir un peu d'espace, il faut envisager l'exil, l'âme populaire est souvent atteinte d'un état maniaco-dépressif. Celui-ci est caractérisé par des périodes d'apathie auxquelles succèdent de violentes auto-accusations, la pensée vagabonde, les querelles sont à l'ordre du jour et les humeurs sont changeantes. Au cours de son histoire, la Hongrie où la répartition des biens est

(4) En allemand dans le texte : *Rechts um ! Links um !*

particulièrement injuste et où de larges couches populaires sont condamnées à végéter, a souvent connu cet état d'esprit collectif.

Les déviations psychopathologiques que nous venons d'énumérer découlent en partie des conditions sociales, mais correspondent aussi en partie à la volonté délibérée de certaines institutions, telle que l'armée ou les officines de propagande. Certaines communautés ont besoin de telles institutions destinées à renforcer l'agressivité, car la forme sanglante et impitoyable de celle-ci n'est pas enracinée dans l'homme ; l'homme peu sanguinaire, peu agressif doit être dressé en vue du meurtre et de l'effusion de sang. De même que l'enseignement de l'anatomie se fait souvent sur des mannequins sur lesquels les étudiants pratiquent l'autopsie, de même certaines sociétés emploient différents souffre-douleur pour l'apprentissage de l'agression sanglante. Ghengis Khân organisait des chasses annuelles à l'intention de ses soldats : l'armée devait s'attaquer au gros gibier pour se préparer à l'agression sanglante. Le national-socialisme employa à cette même fin des groupes humains sans défense. Comme l'a écrit Ilya Ehrenbourg : « A dix ans, Fritz voyait les Nazis frapper les Juifs dans les rues de Berlin, arracher la barbe des vieillards, cracher dans le visage des femmes. A quinze ans, il voyait les Allemands maltraiter les Tchèques. A présent, il est "arrivé" : Fritz peut, à son tour, torturer, incendier, supplicier, tuer. »

### 3. *Coopération*

Les phénomènes fondamentaux de la psychologie collective dont nous avons traité jusqu'à présent dessinent l'arrière-plan instinctuel des excès antisémites. Un autre phénomène fondamental — que nous désignons par le terme de coopération — explique l'extension et le renforcement de l'idée antisémite nourrie par l'instinct.

On trouve déjà chez les Primates certaines formes embryonnaires de coopération. Incité par l'observateur humain à entreprendre un travail à exécuter en commun, le Chimpanzé donne aussitôt une bourrade à sa compagne, lui saisit la tête et les coudes ou fait entendre un cri d'excitation. La nécessité de la coopération s'est manifestée dès le début de l'hominisation. L'usage du feu, qui marque l'aube de la culture humaine, exige un travail collectif fondé sur la coopération. Pour chauffer sa grotte à une température supportable, le troglodyte devait transporter environ 200 kilos de bois pour une seule nuit. Mais pour se procurer des bûches, il avait besoin de brûler, puis d'abattre les arbres. Ce qui de toute évidence, nécessitait un travail collectif planifié.

(Le fait que la première manifestation de la coopération fut consécutive à la conquête du feu n'est pas sans importance. Selon la loi psychique de l'association, les coopérations qui eurent lieu plus tard, éveillaient sans doute l'illusion d'entretenir le feu. La coopération emprunte au feu son flamboiement inquiet, sa propagation effrénée qui incite à l'agression et l'osmose unificatrice de l'effet thermique.)

On sait aussi que le travail exécuté en équipe peut réveiller chez les individus des capacités latentes. Le résultat bénéfique du travail intellectuel accompli par deux personnes agissant en équipe a été expérimentalement prouvé par Géza Révész.

Ainsi, la coopération n'est pas seulement un facteur favorisant la constitution de communautés, mais aussi force productrice, le rendement d'une équipe est supérieur à la somme des rendements de chaque individu la composant. Cette « production » n'est pas forcément positive : la loi de la supériorité du rendement joue aussi bien dans les bandes de voleurs que dans les collectivités qui produisent de la vraie valeur.

Du point de vue psychanalytique, il est d'ailleurs préférable de parler non de coopération « positive » et « négative », mais de coopération saine et de coopération morbide. Nous nous interrogerons donc sur les facteurs de déviation qui confèrent à la coopération un caractère pathologique. Une fois de plus, la réponse sera fournie par la psychopathologie. La psychiatrie connaît des maladies mentales induites, fondées sur des coopérations de caractère pathologique. Un malade mental peut faire partager ses chimères à un compagnon d'apparence saine, se fixer avec lui des buts communs et entreprendre des actions communes. Bien entendu, l'induction renforcera le mal originel. Nous observons le phénomène d'induction chez des êtres parfaitement normaux — pensons à la bonne humeur ou à la tristesse « contagieuses », et, à partir de là, de nombreuses transitions conduisent à différentes variantes de l'hystérie et aux maladies mentales les plus graves. Hélène Deutsch décrit un certain nombre de cas cliniques de ce type. Dans un premier cas, le père meurt, la mère sombre dans la dépression qui gagne ensuite son fils et sa fille. La mère conçoit alors une idée délirante : le père reviendra, il travaille même dans un consulat. Elle promet donc à sa fille un mariage prestigieux et à son fils un avenir brillant. Les deux enfants partagent ce délire qui satisfait leurs désirs inconscients. Le second cas est celui d'une jeune fille atteinte d'un début de trouble mental pubertaire. Mélancolique, elle est conduite par son père dans une ville de province où elle fait la connaissance du « fou du village », un malade

mental qui se prend pour le prince héritier Rodolphe. La jeune fille décide de partager sa vie, croit à son délire et veut se consacrer à faire triompher le droit et la vérité. La cure psychanalytique a mis en lumière que l'idée délirante du fou du village avait mis en branle un fantasme typique chez la jeune fille : enfant, elle s'imaginait — comme tant d'autres — descendre d'une grande famille. Dans un troisième cas, l'induction se réalisa entre mère et fille. La mère exprimait des idées délirantes de type paranoïde : ses ennemis voulaient la séparer de sa fille, aussi faisait-elle des démarches pour se rendre dans le pays lointain où sa fille avait passé son enfance. Dans ses périodes de remords, la jeune fille était complice, participait aux projets de voyage de sa mère et dressait la liste des obstacles qui empêchaient leur réalisation, tout en évoquant ses propres souvenirs de voyage et son séjour dans son lointain pays natal. Enfin, le dernier cas d'induction repose sur les très forts liens affectifs qui unissaient deux sœurs. La cadette, qui avait treize ans de moins que sa sœur, se maria un jour et se sépara de sa sœur. Des années plus tard l'aînée, de type paranoïde, tomba malade et sa sœur lui rendit visite. La malade lui communiqua alors ses idées délirantes auxquelles la cadette adhéra entièrement. Après quelques semaines de cohabitation pénible, les deux sœurs décidèrent de mettre fin à leur vie. L'induction, dans leur cas, était fondée sur la communauté de leur sentiments, de leur passé, de leurs malheurs (perte des parents).

Que nous apprennent ces cas ? Qu'un passé commun, la référence à des souvenirs devenus inconscients, l'ancienneté des liens sentimentaux constituent le terrain sur lequel naît la contagion des maladies mentales.

Si nous cherchons maintenant à appliquer à la psychologie collective les résultats auxquels nous sommes parvenus en psychopathologie collective, nous découvrons des faits de coopération correspondant aux maladies mentales induites là où une idée ayant fait « boule de neige » au sein de la communauté porte les traces de souvenirs émanant d'un passé commun ancien. Il en est ainsi des procès en sorcellerie que nous avons évoqués dans l'Introduction et qui, sur le plan phylogénétique, font écho aux souvenirs de la croyance dans les camoires terrifiants, et, sur le plan ontogénétique, à l'image déformée, fortement teintée d'émotion, de la mère. Mais il en est de même en ce qui concerne les excès commis au temps des croisades, tels que « la croisade des enfants », les pillages et les massacres, reviviscences, selon Ferdinandy, de l'époque de la migration des peuples et des incursions des Vikings. Pour ce qui est de l'antisémitisme : l'expulsion des Juifs sur le mode de

« l'épouillage », la lutte sanglante pour la domination font revivre les souvenirs de la phylogenèse : le Juif circoncis et déicide évoque le complexe d'Œdipe, chargé d'affects et de culpabilités archaïques, et l'image du vieux Juif barbu, voleur d'enfants ou du Juif buveur du sang des enfants chrétiens renvoie souvent à celle du père menaçant.

Bien entendu, la coopération n'a pas uniquement des aspects négatifs et régressifs : elle peut être également au service du progrès réclamé par les forces sociales. C'est pour contrecarrer le progrès que les tendances réactionnaires ont recours aux formes primitives de la coopération. A la naissance du capitalisme, l'essor de l'industrialisation s'accompagnait du renforcement de la coopération et le progrès social repose sur la rationalisation d'une coopération exempte d'exploitation. Désireuse d'arrêter le cours naturel de cette évolution, la réaction fait appel à l'antisémitisme, forme archaïque de la coopération.

## II. L'ANTISÉMITISME EN TANT QUE MOUVEMENT POPULAIRE

Nous nous sommes interrogés sur les fondements psychologiques de l'antisémitisme chez l'individu et dans la collectivité. Nos investigations nous ont permis d'entrevoir les ressorts de l'antisémitisme. Cependant, nous avons négligé un aspect important de la question, le fait que l'antisémitisme est un mouvement qui apparaît dans certaines périodes, qui a son processus et son dynamisme. Dans ce qui suit, nous nous proposons d'étudier ce dynamisme de près afin de mettre à jour les conditions psychologiques de son apparition périodique et de son déroulement.

Retraçons, en guise d'introduction, l'histoire d'une vague antisémite. Nous prendrons l'exemple de l'antisémitisme hongrois des années 1880. Un de ses leaders, Istóczy, d'abord bien disposé à l'égard des Juifs, mais qui devint plus tard (1870-1875) sous l'effet de ses expériences personnelles, un antisémite farouche, écrit : « J'ai découvert un univers secret, celui du travail de sape des Sémites contre la population non-juive sans défense. J'en ai entrevu la hideuse réalité et le redoutable dynamisme. » Selon lui, le « péril juif », véritable épidémie, menace de submerger tout le pays. « Des politiciens juifs dirigent les gouvernements des pays européens de premier rang et président leurs assemblées législatives, en ayant uniquement en vue les intérêts juifs. Chez les peuples ruinés par la sagesse juive, la

social-démocratie relève la tête et ce sont encore des Juifs qui conduisent ses troupes à l'assaut de l'ordre social. » A la même époque, l'antisémitisme s'intensifie en France et en Allemagne ; les pogroms sont à l'ordre du jour dans la Russie tzariste qui prend de nombreuses mesures anti-juives. Les organisations juives d'Europe occidentale mettent sur pied l'émigration massive des Juifs en Amérique et ceux de Russie s'efforcent d'échapper le plus rapidement possible au danger mortel. Ils gagnent massivement — en passant par la Galicie — la Roumanie et la Hongrie. En 1882, le comitat de Szatmár adresse à l'Assemblée nationale hongroise un mémorandum au sujet « des mesures à prendre pour restreindre l'immigration des Juifs en provenance de Russie et de Galicie, qui envahissent les régions voisines ». En avril 1882 la rumeur sur le meurtre rituel de Tiszaeszlár commence à se répandre. De grandes manifestations antijuives ont lieu à Nagyszombat, à Pozsony-Szentgyörgy, à Pápa. La popularité d'Istóczy ne cesse de croître. Des meetings de masse sont organisés en sa faveur, il reçoit des messages d'encouragement de tous les coins du pays. Quant aux Juifs, ils se voient exclus des casinos, la population refuse tout contact avec eux, les magasins juifs sont boycottés. Une grande partie de la jeunesse et de l'intelligentsia rejoint le camp d'Istóczy. Pour calmer l'ardeur des manifestants, le commissaire du gouvernement, envoyé à Pozsony, prend des mesures exceptionnelles et procède à des concentrations de troupes autour de la ville. Le tribunal de Tiszaeszlár ayant prononcé un non-lieu dans l'affaire du meurtre rituel, des émeutes souvent sanglantes ont lieu à Budapest et en province. L'état de siège est proclamé dans le comitat de Zala. Les heurts entre police et manifestants se soldent par de nombreux morts. Mais les esprits finissent par s'apaiser et les mouvements de solidarité déclenchés à l'étranger s'éteignent.

C'est l'époque de la Commune de Paris, de l'essor économique de l'Allemagne (Milliardensegen = la bénédiction des milliards), des centaines d'entreprises sont créées, la Papauté prend position contre l'Internationale socialiste. En 1875 commence une crise économique généralisée qui dure jusqu'à la fin des années 1880. En 1878, l'antisémite allemand Stöcker fonde un parti conservateur « chrétien-socialiste ». En 1882, le leader ouvrier russe Khaltourine est condamné à mort par pendaison. (J'emprunte cette chronologie des événements au livre de Sombart.)

Essayons de dégager les caractéristiques du mouvement antisémite populaire. Les exemples que nous venons de citer nous permettent de distinguer entre une *période de latence* relativement calme, une *période explosive* mouvementée et une période de transition entre

les deux. Ces mouvements sont rétrogrades (régressifs), parce qu'ils impliquent le retour à des états et des idéaux que la société a dépassés. En ce qui concerne leur structure, ils sont construits sur un déplacement : à des causes réelles, sociales, économiques et psychologiques, se substituent des causes imaginaires, fantasmées, irréelles. Pour ce qui est de sa tendance, l'antisémitisme populaire est agressif, sanglant, meurtrier.

Cette analyse nous permet d'entrevoir un certain rapport de l'antisémitisme avec un phénomène dont nous avons traité plus haut. Nous avons vu que les formes pathologiques de la coopération, comme les maladies mentales induites, sont des phénomènes collectifs dont la base est fournie — comme dans le cas de l'antisémitisme — par la reviviscence d'un passé commun. Les caractéristiques de l'antisémitisme, telles que nous venons de les dégager, apparentent celui-ci aux névroses et aux psychoses et le font apparaître comme un processus d'induction de grande envergure. Parmi ses traits psychonévrotiques rappelons les phénomènes de régression, l'attitude hostile envers la vie, la tendance à commettre des actes explosifs, les attaches affectives héritées d'époques révolues, le déplacement et l'absence d'esprit critique. Tous ces traits témoignent d'une forte participation de l'inconscient, comme on peut s'y attendre dans les névroses et dans les psychoses. En ce qui concerne la périodicité de son déroulement, les périodes de latence et d'explosion, elles indiquent qu'il ne s'agit pas là uniquement d'un transfert par induction, mais d'une véritable épidémie de masse. Bref, nous pouvons considérer le mouvement antisémite populaire comme une épidémie psychologique, comme une psychose épidémique des masses.

En ce qui concerne les différentes phases de cette épidémie, nous accorderons une attention particulière à deux d'entre elles : à la période de latence et à la période de transition qui précède l'explosion. Pour ce qui est de la période aiguë, nous nous sommes efforcés, dans ce qui précède, de comprendre les composants psychiques fort complexes de l'antisémitisme. Il nous reste à analyser les processus psychiques qui déterminent ses accès périodiques.

### *1. La période de latence. Foyers d'épidémie cachés. L'« apport » juif aux mouvements antisémites*

Des maladies contagieuses, infectieuses font souvent rage sur des continents entiers ; il arrive aussi que l'épidémie persiste longtemps dans certaines régions particulièrement exposées. Il en est de même

en ce qui concerne les épidémies psychiques qui atteignent quelquefois les peuples. Elles sévissent sur certains continents et semblent en épargner d'autres. Mais à y regarder de plus près, partout le feu couve sous la cendre.

— Où est le vent lorsqu'il ne souffle pas ? demanda un jour un petit garçon. Où est l'antisémitisme lorsqu'il n'est pas manifeste ? Il se prépare, serait-on tenté de répondre. Les enfants entendent dire autour d'eux que les Juifs sont à craindre, que la main gauche est la main « juive », que les Juifs sont responsables du meurtre du Christ ou de la vie chère. Il arrive souvent, et surtout à la campagne, que pour faire peur aux enfants, on évoque le spectre du Juif. Nous savons pourquoi ces tentatives d'intimidation sont efficaces. Le romancier hongrois Mór Jókai redoutait, dans son enfance, d'être enlevé par les Juifs. Chaque jour, en rentrant de l'école, il jetait des regards effarés sur les magasins aux portes ouvertes où se tenaient assis des Juifs à la longue barbe, habillés de vestes tout aussi longues. Combien d'enfants ont-ils déjà dévorés ? se demandait l'enfant, terrorisé. — Le temple juif où se passent des choses mystérieuses, le boucher rituel qui égorge les poulets, mais peut-être aussi d'autres êtres vivants, provoquent des angoisses terrifiantes. De cette façon, l'antisémitisme est présent, à l'état latent, dans le psychisme enfantin, mais il ne se manifeste encore que par la lapidation des enfants juifs du village au cri de « sale Juif ». L'écrivain hongrois Dezső Szabó évoque dans ses mémoires une excursion faite dans son enfance en compagnie de sa sœur cadette : « Tout à coup, un jeune maçon à l'aspect patibulaire nous lança : "Juifs ! Eh ! les Juifs !" Tous les enfants de la bourgeoisie de notre quartier avaient droit à cette apostrophe, à ce condensé de socialisme, à ce cri de vengeance provoqué par la misère de notre région. » Aucun Juif hongrois élevé à la campagne n'échappait à de telles vexations.

Mais l'épidémie trouve un terrain favorable aussi bien chez les Juifs que chez les non-Juifs. Chez ces derniers il existe de véritables foyers latents, points de départ à partir desquels le mal se répand.

Un de ces foyers est constitué par les organisations qui attachent une importance primordiale aux origines de leurs membres : le corps des officiers de l'armée allemande, celui de l'armée française à l'époque de Dreyfus, la clique des ministres et des hauts fonctionnaires hongrois, chasse gardée de la *gentry*. La pureté de l'origine représentait un privilège, une force politique et économique. Ce qui équivalait à un antisémitisme larvé, car ces organisations veillaient jalousement à ne pas admettre de Juifs dans leurs rangs.

Certaines institutions et écoles ecclésiastiques pratiquaient la même ségrégation.

Un autre foyer est constitué par des Juifs convertis au christianisme. Ici encore, le problème des origines se pose avec acuité, avant tout pour les convertis qui veulent complètement oublier leurs origines et laissent leurs enfants dans l'ignorance. Naturellement, un tel secret est difficile à garder et l'enfant qui pressent un mystère au sujet de ses origines et de celles de ses parents la projettera sur les Juifs en général qu'il craindra et qu'il haïra. On imagine sa déception en apprenant que ses deux parents appartiennent à la race abhorrée. Par réaction à cette déception, il deviendra, dans de nombreux cas, un antisémite enragé.

La jeunesse universitaire constitue un autre foyer de latence. Une grande tension instinctuelle, un élargissement d'horizon et des possibilités après la vie étriquée des années de lycée, un vif intérêt porté aux origines, en raison de l'hétérogénéité des provenances et des préoccupations d'ordre sexuel, la lutte contre le « demi-frère » de naissance illégitime, — tout cela contribue à renforcer l'antisémitisme. Les futurs chefs se « font la main » en recourant à de vieux préceptes.

Pendant la période de latence, un calme apparent règne, seuls quelques flammèches s'élèvent de la braise : les enfants continuent à se moquer de leurs camarades juifs, des partis antisémites se constituent, le cri « sale Juif » retentit quelquefois dans les rues et des rumeurs désobligeantes circulent. Mais tout cela ne donne pas encore lieu à des agressions violentes.

Dans cette période, les Juifs eux-mêmes préparent la recrudescence de l'antisémitisme. Ils possèdent certains traits caractéristiques qui, tout en ne justifiant pas les accusations dont on les accable, semblent, pour une petite partie d'entre eux, s'accorder avec le ton général des discours antisémites et étaient ainsi les « arguments » de leurs ennemis. Qu'est-ce à dire ?

Dès la période de latence, on répète inlassablement pour préparer un climat antisémite certains griefs formulés à l'égard des Juifs. Nous savons désormais quels sont, indépendamment de leur caractère vrai ou faux, les ressorts psychologiques de ces accusations, mais cela n'empêche pas que la situation réelle, le caractère des Juifs tel qu'il est dans la réalité, ne puisse contribuer à ce climat. Bien entendu, toute concordance entre l'image du Juif telle qu'elle vit dans l'entourage non-juif (pour des raisons relevant de la psychologie sociale et que nous avons vues plus haut) et la réalité du Juif est immédiatement perçue par l'entourage. Mais la « contribution » du

Juif à la création du climat antisémite n'est pas toujours aussi directe. Il peut arriver que les propriétés caractéristiques d'une personne ne correspondent nullement à l'image qu'une autre personne forme d'elle, mais que la première soit pourtant à l'origine de la représentation de la seconde, qu'elle ait, en quelque sorte, contribué à façonner. Par exemple, la présence du symbole d'une propriété caractéristique chez une personne peut facilement engendrer chez autrui la conviction qu'elle possède réellement cette propriété. Les lèvres peintes en rouge peuvent suggérer la sensualité, le nez recourbé ou les jambes arquées (caractéristiques physiques de nombreux Juifs) peuvent, du fait même de leur courbure, faire supposer une absence de droiture morale, une mentalité de trompeur, de tricheur, un caractère retors.

Nous aimerions tout d'abord parler de la *projection* qui prend une place si importante parmi les facteurs essentiels de la haine dirigée contre un groupe ethnique. On imagine facilement que parce qu'ils sont étrangers et mal connus, les Juifs peuvent facilement servir de support, d'écran à la projection. Quand l'écran est « vide » on peut y projeter n'importe quoi. Le « sale Juif » (mot à mot : Juif puant) vivant dans des conditions et dans un entourage modestes, sinon misérables, fournit également au mécanisme de défense appelé projection l'occasion de jouer. En effet, l'odorat est le modèle même de la projection : en se fiant aux traces odorifères qui parviennent à ses narines, l'homme pose l'existence d'un objet extérieur, émetteur d'effluves. D'où le rapport maintes fois constaté entre paranoïa et odorat développé : le paranoïaque « flaire », il s'efforce, en s'appuyant sur de menus indices, de détecter chez l'autre sa propre projection. De la même façon, les activités financières exercées par les Juifs étayaient la projection : « l'argent n'a pas d'odeur », autrement dit, l'argent a bel et bien une odeur et toute opération financière est suspecte.

La compensation par le contraire, mécanisme que nous rencontrons chez ceux qui « envient » les Juifs, est renforcée par le Juif en proie à un vif sentiment d'infériorité et affichant pourtant des manières hautaines ; la peur instinctive qu'inspire le Juif est alimentée par le fait qu'il est circoncis, ce qui rappelle constamment à l'inconscient les menaces de castration entendues dans l'enfance. Sa religion évoque l'histoire du Christ et éveille les contenus œdipiens refoulés et toutes les structures névrotiques qui y sont liées.

La recrudescence du *mythe raciste du sang* est aussi provoquée par l'importance que certains Juifs attachent à leur race. Les succès remportés par les Juifs dans la vie économique, sociale et culturelle,

la qualité proverbiale de leur vie familiale suscitent l'envie, encouragent l'instinct d'agression et la rivalité entre frères. Il est d'autant plus tentant d'accuser les Juifs qu'ils ont un sentiment de culpabilité tout particulier, notamment depuis la diaspora. A l'heure actuelle encore, de nombreux Juifs croyants affirment que l'hitlérisme est un châtement de Dieu, les Juifs ayant commis des actes contraires à la religion. (Bien entendu, Chamberlain attribue ce sentiment de culpabilité à la « contamination raciale », au fait que des Juifs mêlent leur sang à des individus appartenant à d'autres races.)

Le complexe de l'épouillage est une source puissante de projections. L'Histoire a arraché le Juif non seulement à sa terre natale, mais d'une façon générale, à la terre tout court. De nombreux États lui interdisaient de cultiver la terre, d'en acquérir, l'accès des mines leur était également défendu jusqu'en 1860. Si, à l'époque du roi Koloman, il était permis aux Juifs de posséder de la terre, les persécutions intermittentes les en chassaient, aussi cherchaient-ils plutôt à en avoir l'usufruit, droit dont ils disposaient assez largement par exemple en 1520. N'étant directement ni producteurs de denrées alimentaires, ni extracteurs de minerais, ils se comportaient effectivement du point de vue professionnel en « parasites » puisqu'ils consommaient des denrées produites par d'autres.

Par ailleurs, les prescriptions religieuses concernant leurs barbes et leur chevelure (interdiction de se raser, obligation, pour les femmes, de porter la perruque) étaient de nature à favoriser les associations avec l'épouillage. Ajoutons que les Juifs ont une prédilection pour le commerce des peaux et des vêtements, qu'ils produisent et transforment volontiers des marchandises de cet ordre. Dans l'Antiquité, sur le territoire de l'Empire romain, ils pratiquaient toutes les activités alors en cours, y compris l'agriculture, mais leur nombre était particulièrement élevé dans le tissage et la teinturerie (Gombó). Récemment, en Hongrie, 70 % des propriétaires d'entreprises occupées à produire et à transformer peaux, fourrures, crins, plumes et vêtements étaient des Juifs, leur pourcentage atteignait 60 % parmi les fourreurs. A Budapest, 67 % des maroquiniers, 73 % des orfèvres, 73 % des imprimeurs, 64 % des horlogers-bijoutiers étaient des Juifs, alors que dans les autres professions, ils étaient bien moins représentés (sauf dans la fourrure : 51 % contre 3 % seulement des charpentiers, par exemple). Ils sont presque partout à l'origine de l'industrie de confection (Sombart). Pendant longtemps, ils monopolisèrent le commerce du coton et des produits lainiers, ainsi que celui des bijoux d'or et d'argent, des perles, de la soie et des vêtements de soie. Tous ces produits sont

d'une façon ou d'une autre, en rapport avec les cheveux, la peau et leurs ornements (bijoux), sans parler de ce que l'on pourrait considérer comme la « chevelure » de la terre, les céréales et le chanvre. La manipulation de l'argent permet également ce rapprochement ; Mme Dezsö Kosztolányi (5) me rappelle avec raison que plusieurs dictons et locutions établissent un rapport direct entre l'argent et la peau : « mains poilues » « il a de l'argent sous la peau » (6).

C'est à ce propos qu'il convient d'évoquer la diaspora, le fait que les Juifs vivent dispersés sur la surface de la terre, que ce sont de perpétuels migrants, à la recherche d'une nouvelle patrie. Selon Sombart, le *nomadisme* est une des caractéristiques du peuple juif. Cette mobilité du Juif n'est pas sans rapport avec le syndrome du cramponnement, la recherche et les migrations obéissant à un instinct corollaire de celui du cramponnement. Pressenti chez autrui, ce vagabondage inquiet des apatrides, exaspère ses propres désirs de cramponnement et de recherche et incite à l'« épouillage », rejeton de ces instincts. Lorsque la patrie, la « terre natale » est en danger, l'image du Juif « apatride » rend l'idée du détachement encore plus effrayante. Il devient alors urgent de pratiquer soi-même le « détachement », c'est-à-dire d'éloigner « le pou ».

Enfin, quatrième, le peuple juif, avec son Ancien Testament, sa langue morte, représente dans les pays chrétiens l'ancien, le vaincu, par opposition à la jeunesse triomphante et vivante. Or, les ongles et les cheveux symbolisent précisément l'ancien, le « dépassé », voué à la perdition, à la mort. La décomposition a déjà commencé à accomplir son œuvre dans le Juif et l'expression « vieux Juif » traduit bien cet état d'esprit qui, nous l'avons vu, renvoie directement au processus biologique de l'épouillage.

L'*étrangeté* du Juif est étayée par toute une série de faits. Avec son rituel — et, tout particulièrement le rite de la circoncision — le Juif tient à souligner sa différence avec les autres peuples. Béla Székely insiste de son côté sur le fait que les Juifs ne constituent une unité que par leur négativité. Ils se sont isolés au sein des autres peuples, et tout en vivant avec eux dans une sorte de symbiose économique, ils sont restés, au fond d'eux-mêmes, corps étranger. Or, selon le

(5) Veuve du célèbre écrivain et poète hongrois (1885-1936) dont le fils était en analyse chez Hermann et qui lui-même était constamment préoccupé de problèmes psychanalytiques, comme en témoignent ses écrits (N.d.T.).

(6) En hongrois, les mains poilues évoquent l'avarice ; cf. français : « grippe-sou » « être cousu d'or » (N.d.T.).

témoignage de l'étymologie, étranger et ennemi signifiait autrefois la même chose et pour l'inconscient, cette équivalence subsiste. Ce caractère étranger du Juif qu'il tient lui-même à souligner, est propre à provoquer l'« épouillage », le détachement, l'éloignement des parties aliénées du corps : l'individu venu de l'étranger est facilement identifié à celui qui va partir à l'étranger. Par ailleurs, l'étrangeté rappelle un trait pathologique caractéristique des schizoïdes, le sentiment de l'aliénation et la froideur affective qui est son corollaire.

L'*animalité* du Juif est suggérée non seulement par le processus de l'épouillage, mais aussi par les manipulations financières auxquelles il se livre (pecus = pecunia). Le système monétaire, basé sur la plus ou moins grande valeur des pièces de monnaie, n'est pas sans rappeler la classification zoologique d'êtres asexués substituables, dans certaines conditions, les uns aux autres. De plus, l'argent est capable de se reproduire grâce aux intérêts et à la plus-value. En outre, en s'isolant au sein des communautés ethniques avec lesquelles ils vivent, ils peuvent provoquer chez ces dernières le sentiment que les Juifs les considèrent comme des êtres inférieurs, comme des animaux méprisés (Bosnyák). Le rapport entre *l'Un et le Tout* est souligné par un trait remarquable de la religion juive, la croyance en un Dieu unique, mais tout-puissant.

Citons enfin, parmi les « apports » juifs à l'antisémitisme, un fait relevant de la ségrégation. Un observateur superficiel pourrait penser que la ségrégation appartient au passé. Elle avait certainement exercé une forte impression sur l'homme du Moyen Age, qui, redoutant la peste, pouvait penser que l'isolement des Juifs (comme celui des lépreux qu'il connaissait bien) s'expliquait par le fait qu'ils avaient quelque chose de commun avec les pestiférés. Mais, dans l'inconscient, la contamination, la diffusion du mal continue à susciter la même terreur qu'autrefois et l'isolement relatif des Juifs (même s'ils ne vivent plus dans des ghettos) peut éveiller la même méfiance qu'au Moyen Age. Dans son isolement, le « sale Juif » peut évoquer l'idée de la masturbation (7) et inciter le non-Juif à prendre des mesures de protection. Il est remarquable que l'accusation de conspiration contre les Chrétiens ait été formulée pour la première fois par des lépreux ayant brisé leur quarantaine et qui avaient été auparavant accusés d'avoir empoisonné des puits (Béla Székely). Causes économiques et psychologiques s'enchevêtrent dans cet épisode, mais les intérêts économiques furent prépondérants dans la reprise ultérieure de cette accusation.

(7) En hongrois : contamination de soi-même (N.d.T.).

En conclusion de ce chapitre, je tiens à souligner que les traits juifs que nous avons cités ont été exposés uniquement dans la mesure où ils montrent une certaine convergence avec les affirmations des antisémites. Tout ce que nous avons dit ne concerne que la psychologie de l'*antisémitisme*. Nous nous sommes gardés de nous aventurer sur le terrain d'une description détaillée de ce qu'on pourrait appeler les caractéristiques psychiques des Juifs et je doute que l'on puisse jamais démontrer leur existence scientifiquement (par un système d'oppositions).

## 2. Passage de la période de latence à la période d'explosion. Formation de groupes et « leadership »

La transition coïncide essentiellement avec l'organisation des groupes et avec le surgissement des problèmes de leur direction. Les antisémites « latents » se regroupent, renforcent mutuellement leurs convictions antisémites et, ayant trouvé un chef, ils entreprennent ensemble la réalisation de leur objectif qu'ils croient exaltant.

Chez les Primates, l'attirance sexuelle constitue le principal facteur de la formation des groupes. Quand ils sont en liberté, les singes infra-humains vivent en familles monogames, polygames ou polygynes. Le Primate le plus proche de l'Homme, le chimpanzé, vit en hordes (comme d'ailleurs la plupart des Infra-Humains) et chacune d'entre elles est composée de plusieurs mâles et de plusieurs femelles. Dans certains cas extrêmes, ni le mâle, ni la femelle ne s'attachent à un seul partenaire. La présence sur un territoire donné d'individus sans partenaire sexuel incite la horde à s'agrandir. Son agrandissement est limité d'une part par le rapport entre ses membres et d'autre part par les possibilités naturelles du milieu. Si l'on applique ces observations à l'Homme, on peut dire que, de par sa nature, celui-ci n'a de préférence pour aucune forme de la famille, mais peut les développer toutes, aussi bien la promiscuité que la monogamie, la polygamie et la polyandrie.

Au début, les forces qui présidaient chez l'Homme à la constitution des groupes étaient sans doute les mêmes que chez les Primates infra-humains. Il s'agit avant tout de l'attirance sexuelle, mais par la suite les facteurs économiques prirent de plus en plus d'importance, et finirent par se substituer au facteur sexuel. Le rôle initial de la sexualité est illustré par les premiers systèmes familiaux avec l'importance accordée aux concepts de consanguinité et d'exogamie, dans l'organisation sociale.

L'importance de la sexualité dans l'organisation des collectivités

chez les Primates fait comprendre le rôle de l'homosexualité dans la constitution des groupes. Nous avons constaté chez les Primates infra-humains que les jeunes mâles expulsés de la horde se groupent souvent entre eux. Chez les humains, plus d'une organisation sociale porte l'empreinte d'une homosexualité sublimée ; tel est le cas, par exemple, des célèbres organisations allemandes des *Wandervogel* (oiseaux migrants).

Cette empreinte de l'homosexualité sur l'âme populaire était particulièrement manifeste au lendemain de la Première Guerre mondiale. On assistait alors, en Europe aussi bien qu'en Amérique, à une masculinisation de la mode féminine, et d'une façon générale, de l'aspect extérieur des femmes. Il y avait peut-être là une ruse inconsciente de la part des femmes, mais quoi qu'il en fût, il s'agissait d'une allusion évidente à l'homosexualité des hommes, qui après de longues années passées avec des individus du même sexe, cherchaient l'homme dans la femme. Par la séparation qu'elle opère entre les sexes, la guerre favorise l'homosexualité et celle-ci conduit à la constitution de groupes pathologiques, à un déplacement paranoïde de l'âme populaire. C'est dans ce déplacement que s'enracine partiellement le déchaînement de la violence raciste après la Première Guerre mondiale, notamment en Allemagne — l'affaire Röhm en est une illustration.

Un autre facteur déterminant de cette montée de l'homosexualité était peut-être la famine. Mon enquête a montré qu'une famine durable aboutit à la diminution du désir sexuel, et à la suspension des menstrues : la femme se masculinise, tandis que l'homme s'infantilise. On entendait souvent dire, pendant le siège de Budapest, que le comportement des hommes était décevant et que seules, les femmes avaient fait preuve d'un courage « viril ».

Parmi les facteurs qui favorisent la constitution des groupes il ne faut pas oublier une disposition bien connue de l'Homme, son penchant à l'imitation. Si le grand spécialiste des Primates, Köhler, estime que, malgré une croyance très répandue, l'imitation n'est pas une propriété caractéristique des singes, il n'en rapporte pas moins certains cas d'imitation. Ainsi, les manifestations de colère ou d'indignation gagnent facilement de proche en proche à l'intérieur du groupe. « Si un animal est attaqué, ou puni par un expérimentateur, son cri de colère est répété par tous les autres et les animaux occupés jusque-là à des jeux paisibles, se déchaînent. » Ce processus dont la « force démoniaque » « montant des tréfonds de l'organisme » est soulignée par Köhler lui-même montre bien l'extension tourbillonnante de l'instinct d'agression. Il peut servir le

même but que l'« épouillage » dirigé vers les groupes ethniques étrangers : l'agressivité, au lieu de s'exercer contre les congénères, se tourne vers l'attaquant, éventuellement vers un attaquant appartenant à une autre espèce.

Pour des raisons qui tiennent à la nature de la horde et de la vie familiale des Primates, tout groupe demande un *leader*. Celui-ci n'entretient pas simplement un rapport de dominance avec le reste du groupe. En effet, le rapport de dominance consiste uniquement à affirmer la supériorité physique de l'animal, à disposer du vaincu ou à assurer la priorité au vainqueur dans la consommation de la nourriture. Mais le leader est aussi un guide et cette dernière activité est une forme particulière de la coopération et de la division du travail. Chez les singes infra-humains, le leader est le mâle dominant, chaque fois que la famille voyage, mais la mère assume ce rôle bien plus tôt, en apprenant à ses petits à marcher, à se dégourdir les membres, à trouver le mamelon, et aussi lorsque pendant les déplacements, elle les porte accrochés à sa fourrure. L'Homme attend aussi de son guide la nourriture, et des indications, des idées « directrices » pour marcher sur les difficiles chemins de la vie.

En ce qui concerne son essence archaïque, le guide est un saint, un faiseur de miracles. Cette propriété découle de ses origines, de ses qualités maternelles : la mère qu'il est accomplit le miracle en nourrissant l'enfant, en le réchauffant sur son sein. Si nous attendons du guide des miracles, c'est parce que notre premier guide a été notre mère, gigantesque en notre regard, et qui nous nourrissait avec sa chair. Le miracle est un acte surnaturel, sidérant comme celui qui consiste à faire jaillir de l'eau d'un rocher. Plus la foule est grande, plus l'attente du miracle est intense, car la foule est un enfant géant qui incorpore l'individu et en fait une cellule dépendante du Tout. Plus la foule est imposante et plus ardente est la foi dans le substitut de la mère. C'est cette attente du miracle, l'attente d'une action miraculeuse qui détermine le climat qui règne entre la foule et son guide. Cramponné à la foule géante qui remplace la mère géante, l'individu se laisse porter par elle sans se demander où il va. Le rôle du guide est de mener la foule dans une seule direction, d'empêcher sa dispersion. Peu importe la destination du voyage, l'essentiel, c'est le plaisir de se retrouver cramponné à la mère, d'être redevenu nourrisson inintelligent. Contaminée par une idée commune, la foule garde sa cohésion et l'homme de la foule se laisse porter par elle, sans raisonner, dans l'attente du miracle que le guide doit accomplir.

Mais comment, par quel procédé, le guide parvient-il à se hisser au-dessus de la foule ? Par la séduction qu'exerce sur elle la promesse

du miracle. Le mode de cette séduction importe tout autant que son contenu. Nous découvrons sa forme la plus archaïque dans la séduction sexuelle des Primates infra-humains : claquement des lèvres et de la langue (*chattering*), exhibition des organes génitaux en état d'excitation. Chez les hommes, ce qui correspond au *chattering* est le débit rapide de la parole, l'excitation perpétuelle du sujet parlant, le retour incessant des mêmes clichés et slogans ; quant à l'exhibition des organes génitaux, elle est remplacée, chez l'Homme, par les signes qui manifestent le déplacement de l'émoi sexuel, la bouche grande ouverte, la main gesticulant avec véhémence, le bras levé, certains vêtements spéciaux — la chemise brune ou la chemise verte (ces dernières semblent indiquer un changement de couleur de certaines parties du corps, comme le fait la « peau génitale » de la guenon dans les périodes d'excitation sexuelle). En outre, l'exhortation à l'action commune suit un modèle sonore ancestral, celui-là même dont il était question plus haut, à propos de l'imitation : il s'agit de la voix caractéristique de la colère ou de l'indignation qu'émet le singe attaqué. Ce comportement « démoniaque » des animaux exaspérés rappelle le rôle séducteur de l'agitateur qui répand une idée contagieuse : au lieu d'expliquer ou de promettre, il crie au danger, évoque Satan et l'Apocalypse.

Il est évident que l'effet « démoniaque » dépend aussi de la personne qui le provoque. Le petit bourgeois « raisonnable », à la vie rangée, n'exercera aucun effet démoniaque. Mais l'individu à la limite de la maladie mentale, en proie lui-même aux démons mystérieux de son âme, est d'autant plus apte à jouer ce rôle. Si le séducteur laisse entendre par un moyen quelconque qu'il n'est pas aussi « raisonnable » qu'il le paraît — et pour le signifier, le meilleur moyen est sans doute une démonstration de forces démoniaques, colère effrénée, comportement délirant, digne d'un malade mental — il a pratiquement obtenu gain de cause auprès de la foule. Celle-ci, victime d'une coopération pathologique, affamée ou désemparée, est proche de la maladie mentale, on devine chez elle l'œuvre d'une force démoniaque. Si elle rencontre sur son chemin un individu ayant les mêmes dispositions, l'entente est faite : le séducteur mystérieux prend la place de la mère et du père, des géants non moins mystérieux et miraculeux de l'enfance. L'effet démoniaque est décuplé par une situation quasiment paradoxale : l'agitateur-séducteur veut amener la foule à commettre le Mal, en incitant les couches inconscientes du psychisme à se libérer, il délivre les instincts et les affects refoulés. Mais cet appel au Mal semble émaner du père et de la mère. Il n'est donc pas étonnant que dans l'âme contaminée de la foule, la

tentation de l'Interdit prenne une si grande place, car tout semble indiquer que le séducteur occupe la place du père géant ou de la mère géante et que les anciennes valeurs sont renversées. Comme dans les sociétés évoluées, il est interdit de donner libre cours à ses instincts, et que les manifestations instinctuelles sont soumises à des contraintes, but de l'instinct, force séductrice et interdit sont des concepts qui se recouvrent partiellement ou entièrement.

Ainsi rassemblée et séduite, la foule attend le miracle que doit accomplir un chef démoniaque, en lutte avec les démons de sa propre âme. Il est rare que le chef d'une telle foule contaminée par une épidémie psychique « joue » le démon ; en général, ce sont d'authentiques malades mentaux, des « possédés », qui tournent effectivement le dos à la réalité.

Examinons de ce point de vue certains chefs antisémites. Nous nous occuperons plus particulièrement de Dühring, qui n'est peut-être pas un représentant typique de son espèce, mais sur qui nous possédons une documentation fiable.

Th. Lessing trace un portrait saisissant de la personnalité de Dühring. Dans la tête de cet homme, animé d'une haine fanatique et luttant farouchement pour faire reconnaître sa vérité, vengeance, haine inassouvie et défi impuissant se livrent à une danse macabre. La grisaille de sa vie n'était éclairée que par cette haine perpétuelle. Il se plaignait sans cesse d'être méconnu et écarté. Il se prétendait vertueux comme Caton et accablait de ses sarcasmes tous ceux qui « avaient eu de la chance » et jouissaient de la considération générale, appliquant des sobriquets irrespectueux à Goethe, à Schiller, à Kant, à Nietzsche, à Saint Simon, à Fourier, à Infantin, aux grands mathématiciens de l'époque, Kummer, Helmholtz et Minkowski, accusant Heine de meurtre rituel, etc. Au début, ses méditations étaient brillamment construites, mais plus tard, il ne s'attachait qu'à la lettre, méprisant l'esprit et ses écrits devinrent de pures récriminations. Tout son univers finit par être peuplé de déments et de criminels, de tricheurs et de victimes de tricheries. Il accusait tour à tour les sociaux-démocrates, les Juifs éminents dans le domaine du droit et de l'économie allemande, les sciences et les savants (l'« intellectuaile », la « cleptocratie », la « professorologie »), les arts et les artistes. Lui-même tenait tête tout seul à cette « racaille », car il voulait être le premier partout et en tout. Incapable de prévoir les conséquences de son comportement, il ne s'aperçut pas de l'effet désastreux qu'exerçaient même sur ses partisans sa susceptibilité d'écorché vif, sa mesquinerie, sa raideur. Le destin ne l'épargna pas : il perdit d'abord son enfant adoré, ensuite sa vue, malgré

l'intervention d'un ophthalmologiste célèbre, sa candidature à un poste à l'Université fut rejetée et ses « découvertes » en mathématiques et en sciences naturelles se révélèrent être des banalités. Il engagea alors un combat insensé contre l'Université de Berlin dont la Faculté de Philosophie finit par lui retirer son diplôme. Il chercha querelle à des éditeurs, à de grands journalistes, à des professeurs, s'allia à un autre savant mis à l'écart et malade mental, R. Mayer : ils avaient plusieurs ennemis communs, Helmholtz et un médecin, fils d'un professeur de philosophie à Berlin qui devint le « tortionnaire » de Mayer. On le considérait à une époque comme le chef de l'école antisémite, mais les antisémites ne tardèrent pas à s'apercevoir que ce que vénéraient leurs autres chefs, Treitschke, Chamberlain, Legarde, à savoir le mysticisme et la religion naturelle des temps archaïques, en quoi ils voyaient autant d'émanations de l'esprit aryen et germanique, Dühring le déclarait étranger aux Allemands, caractéristique d'une race étrangère, alors que, pour lui, ce qui était noble, allemand, germanique et nordique, c'étaient le rationalisme, le moralisme, le matérialisme — que les autres antisémites avaient déjà dénoncés comme caractéristiques de l'esprit juif. Son antisémitisme était en même temps un antichristianisme ; à vrai dire, il haïssait toute foi et toute croyance, quelle qu'elle fût. Nietzsche qui avait bien compris Dühring, qualifia cet esprit « ignorant l'amour » de « dément à la bouche écumante » assis devant son œuvre, tel un chien enchaîné, puni, mais prêt à n'importe quel moment à vous mordre le mollet ; il parcourt le monde « sabre au clair ». Pour ce qui est de son aspect extérieur, Dühring était un homme simple, poli et distingué, mais, à l'intérieur, il bouillonnait de colère et d'amertume rentrées.

Cette description présente très nettement le portrait du schizophrène paranoïaque et querelleur, même si son auteur n'en souffle mot et attribue les malheurs de Dühring à un concours de circonstances. Le formalisme de l'esprit, le manque d'amour, les querelles incessantes, le fait de se dresser contre le monde entier, de se battre contre des mafias imaginaires, une susceptibilité à fleur de peau, la tendance à retourner la critique contre la personne qui la formule — tout cela fait partie du diagnostic de la schizophrénie. Ajoutons une donnée puisée dans sa biographie : tout en n'éprouvant aucun sentiment à l'égard de sa mère, dans son enfance, il était très attaché à son père, malgré les durs châtements que celui-ci avait l'habitude de lui infliger. Ces débuts qui conduisent tout droit à l'homosexualité, s'intègrent bien dans le tableau de sa paranoïa ultérieure.

Entre 1875 et 1878, Engels se voit contraint de prendre position

contre Dühring et de répondre à la question : « Comment Monsieur Eugène Dühring transformerait-il toutes les sciences ? » Selon Engels, Dühring est le représentant le plus typique d'une pseudo-scientificité bruyante. Avec ses acolytes, ils ont recours à tous les moyens de la publicité, à toutes les intrigues pour amener Volkstaat, l'organe des marxistes, à se prononcer sur une nouvelle théorie ambitieuse de Dühring. En réalité, on ne trouve dans ces écrits que de la jalousie et le vide, un vide prétentieux qui se dit supérieur à tout ce que les nations ont produit jusqu'à présent. Les « lois » de Dühring sont des banalités, quand ce ne sont pas des insanités, énoncées sur un ton plein d'arrogance, dans un style épouvantable. Il parle de sa « grandiose conception de l'histoire » qui aurait marqué un « tournant dans les études d'économie politique ». « Il est, dit-il, le représentant le plus compétent de la philosophie à notre époque et dans les siècles à venir. » Engels pense que Dühring fut le premier — avec Richard Wagner — à se tresser de tels lauriers. Le lecteur, poursuit Engels, se demande s'il a affaire à un philosophe ou à un être tout à fait exceptionnel, infaillible, comme le Pape. Il est le représentant exclusif de la vérité, détenteur unique de la véritable méthode scientifique. Engels cite Dühring : « Celui que les imprécations de Fourier contre Newton n'ont pas convaincu que, du fouriérisme, seule, la première syllabe est à retenir — celui-là est à classer parmi les crétins. » Ou encore : « Pour nier le caractère archaïque de l'univers, autrement dit son immutabilité qui exclut les mutations de la matière, il faut posséder un esprit qui voit dans la mutilation de sa force fécondante le sommet de la sagesse. » Donc, dit Engels, ou vous acceptez tel quel mon état archaïque, sans changement, ou je vous considère, moi, Eugène Dühring, comme des eunuques intellectuels. (Remarquons en passant, que la « logique » de Dühring fonctionne selon le principe du « choix dans la pensée » (8) : « Si j'étais moi-même un esprit mutilé, il n'y aurait pas de philosophie, mais je ne le suis pas, donc, la philosophie existe. ») Ce même « philanthrope » déclare à la première occasion que ceux qui, jusqu'à présent ont énoncé des vérités éternelles sont tous des ânes et des charlatans ou, dans le meilleur des cas, victimes d'erreurs. En ce qui concerne l'origine du Mal, Dühring estime que « le fait que la ruse et la fausseté *sont présentes dans* le chat signifie que les mêmes traits de caractère se retrouvent également chez l'homme... Le Mal n'est donc pas un concept

(8) Hermann a traité du « choix dans la pensée » dans son article : « La fonction du choix dans la pensée : sa psychologie et sa psychopathologie » in Parallélismes, p. 293-305, (Denoël, 1980) (N.d.T.).

mythique, à moins que l'on considère le chat ou les bêtes sauvages comme des mythes ». Ainsi, le Mal, chez l'Homme, est l'animal. Homme et bête féroce peuvent cohabiter dans la même personne. L'axiome moral de Dühring prétend que « deux volontés humaines sont parfaitement égales entre elles et aucune ne peut rien exiger de l'autre ». Mais, comme l'indique Engels, « deux êtres humains peuvent différer entre eux ne serait-ce que par leur sexe et ce simple fait montre que l'unité fondamentale de la société ne peut être constituée par deux hommes, mais par un homme et une femme qui fondent une famille, ce qui est la première et la plus simple forme sociale de la production. Mais cela ne convient pas à Monsieur Dühring. Car cela suppose d'une part que les deux fondateurs de la société doivent être égaux, et d'autre part, Monsieur Dühring ne pourrait jamais démontrer l'égalité morale et juridique de l'homme et de la femme, éléments constitutifs de la famille ancestrale : ... deux hommes ne pourront jamais engendrer un enfant. » Ces deux hommes remarquables hanteront pendant longtemps le lecteur... Qu'il s'agisse de problèmes politiques, économiques ou autres, les deux hommes apparaissent aussitôt et résolvent le problème par un axiome... Ce n'était d'ailleurs pas Dühring qui avait découvert les deux hommes : ils sont présents dans toute la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle. On les retrouve dans l'essai de Rousseau sur l'inégalité (9), paru en 1754, mais celui-ci démontre exactement le contraire des « axiomes » de Monsieur Dühring. L'exigence de l'« uniformité », la suppression de la qualité sont présentes dans la thèse de Dühring suivant laquelle « tout travail sans exception a, en principe, la même valeur ». « Dühring appelle capital tous les moyens propres à assurer le pouvoir économique, tous les moyens de production... Si on le suivait, on rangerait dans la classe des "locomotives" les chevaux, les bœufs, les ânes et les chiens, tous aptes à tirer des véhicules. » Pour Dühring, les deux facteurs les plus puissants des liens sociaux sont le travail et la violence. Tout se ramène à la violence, ce concept revient avec une fréquence lancinante dans son économie politique. Nous voyons donc que son agression refoulée demande une place excessive dans sa théorie.

Le lecteur attentif n'aura pas manqué de remarquer dans ces citations l'apparition de motifs caractéristiques de la pensée paranoïde et qui conduisent à un concept fondamental, mais erroné de la hargne antisémite, je veux parler du concept de Juif. De tels « motifs » sont : la référence aux animaux, l'assimilation de l'homme à l'animal,

(9) *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité.*

l'ignorance délibérée des différences individuelles. Il est intéressant de faire remarquer que l'attitude homosexuelle qui se cache derrière cette dernière tendance n'échappe pas à Engels. Aux « deux hommes » de Dühring, Engels oppose la différence des sexes et rappelle que pour Dühring, le « péché originel est le fait de deux hommes ». Et à propos d'un raisonnement de Dühring, il déclare : « A le suivre, rien ne serait plus facile que de transformer une tante en un oncle. »

Bien d'autres chefs et théoriciens de l'antisémitisme présentent des traits pathologiques. Le théoricien Chamberlain était un Anglais naturalisé Allemand. Cela ne l'empêchait pas de proclamer la fidélité à la race. Il étudiait la botanique et l'anthropologie (signe de sa préoccupation de classer les êtres vivants). A la suite d'une névralgie infantine, il eut les deux bras paralysés. Sa philosophie est aussi celle d'un paralysé : dans sa théorie, les Juifs « paralysent » les autres peuples. Le raciste Lajos Méhely, professeur de zoologie (!) est un paranoïaque querelleur. A propos du journaliste antisémite Miklós Bartha, Dezsó Szabó écrit qu'il avait mené une campagne d'une violence inouïe, d'un sadisme rare — contre un évêque de l'Église réformée. (Mihály Borcsa, professeur à Kolozsvár, dont il est question dans la biographie de Dezsó Szabó et qui souffrait de schizophrénie aiguë, n'était-il pas parent du ministre antisémite Mihály Borcsa ?)

Le Juif Weininger qui estimait que les Juifs étaient des êtres sans âme, efféminés et médiocres, était un psychopathe. Schizoïde, peut-être même schizophrène, il a mis lui-même fin à ses jours. Sa misogynie et son antisémitisme s'étalent dans ses nombreux écrits. Son point de vue concernant le rapport entre amour et mort était le suivant : dans l'acte sexuel l'homme semble tuer la femme. Les trains avançant à grande vitesse provoquaient en lui une vive agitation et éveillaient des idées de meurtre (pour le poète hongrois Attila József, le train en marche évoquait des idées de suicide). Peu avant d'écrire son livre célèbre, il relate un étrange incident. Une nuit, il entendit un chien aboyer. Un chien noir, sans doute, se dit-il, mais son aboiement avait quelque chose de sinistre. C'était l'Esprit du Mal. Il engagea le combat contre lui, se battit pour le salut de son âme. Depuis cette nuit-là, il se sait meurtrier et il sait qu'il doit anéantir ce meurtrier en lui-même. Dans son journal, il note que le criminel est hyperhémique, c'est-à-dire bestial. Ainsi, l'incident avec le chien permet d'entrevoir le caractère pathologique, hallucinatoire de sa pensée et ses rapports à l'animal et au sang. Il note, par la suite, que le criminel est homosexuel et le crime « la réalisation d'un inconscient animal ».

Il est tout aussi intéressant de noter les traits pathologiques du caractère des souverains ayant promulgué des mesures antijuives. Frédéric le Grand, qui accorda des libertés à tous, sauf aux Juifs, était homosexuel, avec un penchant à la cruauté. Parmi les rois de la dynastie des Arpád, Ladislav Coumain était particulièrement mal disposé à l'égard des Juifs : or, il représentait la « révolte » contre le christianisme, vivait en polygamie et renia les traditions chrétiennes. Son caractère rappelait celui d'Étienne II, qui se délectait à la vue des tortures, se livrait à des actes de perversité et de sauvagerie, était sadique et pyromane (Ferdinándy). Dans les années ayant précédé sa mort précoce, Ladislav Coumain était de plus en plus fréquemment la proie d'une colère effrénée mais impuissante contre les contraintes qui pesaient sur lui.

La psychose d'un Hitler, d'un Szálasi et de leurs acolytes fera sans doute l'objet d'études particulières, lorsque les biographies de ces personnages seront suffisamment connues. Il serait prudent d'attendre que toute la documentation soit réunie pour entreprendre une investigation psychologique à leur sujet.

L'immoralité du chef psychopathe le rend apte à pratiquer l'antisémitisme pour atteindre certains objectifs politiques, par exemple, la désagrégation de l'économie d'un pays étranger. On retrouve chez ces chefs les bases psychologiques de l'antisémitisme : l'égoïsme, la jalousie, la recherche du bouc émissaire, la haine.

Nous avons vu que la foule, contaminée par une idée pathologique, attend le miracle. On comprend que le chef qui ignore délibérément la réalité et croit lui-même au miracle soit en mesure de répondre à cette attente mieux que ne le fait le chef « raisonnable ». Les chefs antisémites promettent le miracle le plus grand qui puisse se concevoir : la destruction du peuple élu de Dieu. Ils veulent braver Dieu et le vaincre. C'est alors que commence la phase explosive de l'antisémitisme. La foule suit ses chefs, même quand il devient évident — comme ce fut le cas récemment — qu'ils ne pourront pas accomplir le miracle. On imagine facilement que son premier mouvement — encore inconscient — de colère et de déception — se dirigera non contre le chef idolâtré, mais contre d'autres objets. Le déplacement de l'affect suivra les sentiers battus et c'est ainsi que les premières réactions à la déception causée par le chef intensifient encore la rage contre les malheureuses victimes juives et l'antisémitisme connaîtra une dernière flambée avant son extinction. Cette flambée sera alimentée par le désespoir de la foule trompée, déçue dans son attente du miracle.

## UN MOYEN DE DÉFENSE DES JUIFS : L'IDENTIFICATION À L'ENNEMI

Le comportement des Juifs persécutés, leur réaction à l'antisémitisme mériterait une étude à part. Sans pouvoir l'entreprendre ici, nous nous bornerons à en souligner un aspect psychologique remarquable et lourd de conséquences.

On a souvent noté l'empressement avec lequel le Juif que son destin amène à vivre parmi des peuples étrangers, sert les seigneurs étrangers. Il fallait souvent leur interdire d'adorer des dieux étrangers et on rencontre ces étranges parias dans l'entourage d'aristocrates et de princes étrangers. Dans les camps de travail institués pour eux par les Nazis hongrois, on a pu observer qu'ils refusaient d'obéir aux ordres d'un autre Juif, mais exécutaient avec un zèle obséquieux tout ordre émanant d'un étranger. La peur n'est certainement pas la seule explication de ce comportement : le « jupo », le surveillant juif se comportait souvent comme son collègue nazi dont il imitait le sadisme, frappant ses coreligionnaires avec une cruauté inhumaine. En rapportant l'opinion du général Jadwin sur la persécution des Juifs polonais, Ford note la servilité de certains Juifs à l'égard des vainqueurs. Si l'hypothèse freudienne sur l'origine égyptienne (et par conséquent non-juive) de Moïse — hypothèse déjà émise par d'autres comme Renan ou Chamberlain — n'est peut-être pas historiquement exacte (mais peut-on parler ici d'exactitude historique ?) du point de vue psychologique, elle semble inattaquable, car seuls des non-Juifs peuvent commander aux Juifs. D'autres peuples — par exemple les Hongrois — présentent également, dans une certaine mesure, ce trait caractéristique, mais il est particulièrement frappant chez les Juifs, précisément en raison des persécutions dont ils sont l'objet. En dernière analyse, le monothéisme juif consiste également en l'adoration d'un dieu étranger (égyptien, chaldéen ou persan).

Cet empressement des Juifs à servir l'étranger détermine un aspect particulier de l'antisémitisme des Juifs : ceux-ci s'identifient à leur ennemi. Comment une situation aussi étrange est-elle possible ?

Dans les temps archaïques, la coutume chez les peuples d'Asie Mineure (y compris les Juifs) voulait que le maître de céans offrît sa femme à l'hôte étranger. Abraham voulait céder sa femme et Lot ses filles. Cette coutume fut abolie plus tard et l'interdiction est faite aux Juifs de se marier avec un étranger. Si la Juive n'est plus livrée à l'étranger, le Juif, en revanche, voue une adoration toute féminine aux dieux étrangers et se met à la disposition de l'étranger qui lui donne des ordres. Dans un essai volumineux, Petó montre les racines homosexuelles de cet empressement : la religion juive ignore les déesses et, de ce fait, les Juifs entretiennent avec leur dieu un rapport particulier.

Ajoutons que, selon l'analyse d'Anna Freud, l'identification à l'ennemi, à l'agresseur est la défense de l'inconscient contre les maux que peuvent lui infliger les puissants. Mécanisme de défense inconscient, l'identification à l'agresseur n'aboutit pas forcément à des résultats bénéfiques ; elle peut avoir des conséquences néfastes, sinon fatales.

La question du comportement à observer par les Juifs est un thème fréquemment évoqué à propos de la lutte contre l'antisémitisme. Il est incontestable que l'extirpation de l'antisémitisme ne dépend pas uniquement de la transformation des non-Juifs ; les Juifs eux-mêmes doivent modifier leur comportement dans une certaine mesure. Or, ce qu'il convient de leur recommander, ce n'est pas d'être plus modestes (encore que, dans certaines circonstances, une plus grande modestie serait appréciée), ni de s'organiser pour former une nation indépendante, ni de s'assimiler à tout prix. Leur transformation devrait leur permettre de ne pas se soumettre à leurs ennemis avec une telle facilité, de ne pas adopter leurs opinions, de ne pas souscrire à leurs accusations, de ne pas se soumettre à leur volonté. Il leur faut vaincre leur penchant ancestral à s'identifier à leurs ennemis. Qu'ils soient des êtres libres et autonomes, des membres affranchis — sur le plan psychologique également — de la société.

Nous voici arrivé à la fin de nos investigations psychologiques dans le domaine de l'antisémitisme. De même que la psychanalyse n'est qu'un chapitre de la psycho-biologie de l'homme et que la biologie elle-même ne constitue qu'une partie des sciences humaines, de même les problèmes de l'antisémitisme ont leurs aspects économiques, politiques et sociaux et leur solution dépend des efforts

accomplis dans chacune de ces disciplines. En outre, une transformation générale, intéressant toute notre planète, est nécessaire pour que Juifs et non-Juifs puissent, dans une société transformée, éteindre le feu qui couve sous la cendre et détruire ces foyers d'épidémie.

# LA PRÉFÉRENCE POUR LES MARGES EN TANT QUE PROCESSUS PRIMAIRE

par le Dr Imre HERMANN (Budapest)

Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse,  
IX/2, 137-167 - 1923.

Traduit de l'allemand par Georges Kassai

Lorsqu'après des études de psychologie expérimentale, je commençai à m'occuper de psychanalyse il y a maintenant plus de dix ans, l'antagonisme de certains représentants de ces deux tendances du travail psychologique me faisait souvent hocher la tête. Cependant, les *Études diagnostiques d'association* de Jung avait déjà brisé la glace et au cours des dernières années W. Stern, G. Heymans, R. Müller-Freienfels n'ont pas hésité à utiliser certains acquis de la psychanalyse pour étayer leurs propres thèses. Des revues de psychologie publient des articles à orientation psychanalytique ou des travaux d'investigation expérimentale sur certaines affirmations de la psychanalyse (*Zeitschrift für angewandte Psychologie*, *Archiv für die gesamte Psychologie*), et Freud lui-même a souvent déclaré que certaines idées de la psychanalyse pouvaient être ramenées à Fechner.

Le présent travail s'appuie d'une part sur des expériences et de l'autre sur des études et des analyses de psychologie normale et de psychanalyse. La synthèse s'est effectuée pour ainsi dire d'elle-même, sans aucune peine. Je pense que cette facilité de la synthèse est un symbole pour l'ensemble du domaine de la psychologie, le symbole du fait que *psychanalyse et psychologie normale entreront ensemble dans la science de l'avenir*.

## 1. La préférence pour les marges en tant que loi des processus psychiques primitifs (1)

Même s'il est d'une validité universelle, notre savoir se fonde toujours sur des expériences et des recherches spéciales. La généralisation signifie toujours un saut audacieux partant du relativement sûr vers le relativement incertain. La préférence pour les marges, le rôle préférentiel des « marges » dans les processus psychiques primitifs, sont apparus grâce à des expériences très spéciales avec les enfants ; à ces expériences est venue se rattacher une généralisation, la formulation d'une règle de validité universelle qui réclame désormais tout le poids de notre attention. Comment en sommes-nous arrivés au concept de la préférence pour les marges ? Que signifie cette préférence ? Que peut-on tirer de ce concept généralisé ? Telles sont les questions qui seront traitées dans les pages qui suivent.

### A. Sur la préférence pour les marges, en général

Lorsque Karl Marbe soumit le problème de la voyance à une investigation de psychologie expérimentale, il se trouva confronté au fait de « l'uniformité de l'événement psychique ». Supposons qu'un voyant demande à une assemblée d'écrire sur un bout de papier un chiffre compris entre 11 et 20, entre 21 et 30, etc., il pourra, sans trop de risque de se tromper, annoncer que le chiffre noté est 15 ou 25, etc. Il peut, dans ce cas, agir comme s'il lisait réellement dans les pensées de ses sujets d'expérience ; en réalité, il est seulement en possession de la règle de l'uniformité (2).

Cette règle, est-il possible de la formuler d'une manière plus précise ? Dans le cas que nous venons de décrire, est-ce la valeur numérique du chiffre 5 qui possède une force d'attraction ou bien celle-ci émane-t-elle de sa valeur positionnelle ? Si l'on sépare chiffres « marginaux » (0, 1, 2, 8, 9) et chiffres « centraux » (3, 4, 5, 6, 7), on trouve que dans certaines circonstances les premiers seront choisis de préférence, alors que dans d'autres au contraire, ce seront les

(1) *Die Randbevorzugung* : la préférence pour les marges. Le terme allemand « Rand » peut se traduire aussi bien par « bord » que par « marge » ou par « périphérie ». Dans le Glossaire de *L'Instinct Filial* d'I. Hermann (Denoël, 1972) N. Abraham a opté pour « périphérisation » (*Randbevorzugung*). Nous avons préféré « marge » en raison de l'adjectivation possible de ce terme : « marginal » (N.d.T.).

(2) Karl Marbe : *Über das Gedankenlesen und die Gleichförmigkeit des psychischen Geschehens*, Zeitschr. f. Psych. 56, 1910.

seconds (3). Dans les cas cités par Marbe, le chiffre 5 a pu être choisi aussi bien en raison de sa valeur numérique qu'à cause de sa position médiane.

Pour élucider cette question, j'ai fait quelques expériences non pas avec des chiffres, mais avec des séries visuelles disposées dans l'espace. Par exemple, j'ai aligné cinq à neuf jetons ou allumettes de même grandeur et équidistants, le sujet de l'expérience avait à choisir et à me remettre un de ces jetons (ou de ces allumettes). Une des variantes de cette expérience consistait à placer entre deux jetons équidistants un troisième, au lieu d'en enlever un de la série (4).

Les résultats ont montré l'existence de deux tendances sélectives très nettement distinctes du point de vue de l'histoire du développement : une tendance à choisir les extrêmes de la série chez les enfants en bas âge (jusqu'à six ans environ) et une tendance plus tardive à choisir les éléments du milieu (au-delà de six ans). C'est également à partir de six ans que les enfants commencent à concevoir la série présentée comme une unité, un « complexe », et cette conception favorise la tendance à choisir les éléments du milieu. La tendance à choisir les extrêmes signifie une préférence pour les positions finales et pour les derniers termes. En cas de choix des éléments du milieu, on préfère la position médiane ou le terme du milieu. Pour interpréter la façon d'agir primitive, je supposai un « réglage immédiat par l'excitation » (*unmittelbare Reizeinstellung*) propre à l'esprit primitif, ce qui veut dire qu'ici, l'acte s'accomplit immédiatement par suite de l'excitation objectivement présente, sans que s'intercale aucun processus intermédiaire, sans l'intervention de jugements dits supérieurs, sans aucune performance « productive » du sujet.

Les expériences ci-dessus décrites ont montré également que dans les jeunes années, c'est la main active qui contribue à déterminer le choix, car la main droite choisit de préférence l'extrémité droite et la main gauche l'extrémité gauche. Plus tard, cette influence de la main qui choisit disparaît. Il convient donc de supposer également un « réglage moteur par l'organe » (*motorische Organeinstellung*), par lequel le « réglage moteur » doit se trouver plus étroitement déterminé ; nous entendons par là que l'organe exécutant n'est pas simplement dirigé, mais qu'il dirige lui-même, c'est-à-dire que par sa structure et par ses propriétés il contribue à déterminer la modalité de l'acte.

(3) M. Bauch : *Psychologische Untersuchungen über Beobachtungsfehler*, Fortschritte der Psychol. 1, 1913.

(4) I. Hermann : *Über formale Wahl Tendenzen*, Zeitschr. f. Psych. 87, 1921.

Les faits découverts chez les enfants se retrouvent de façon intéressante dans les expériences de G. Révész avec les animaux (5).

Après avoir, par l'introduction de ces concepts, éclairci et expliqué des phénomènes en apparence très éloignés les uns des autres, nous nous sommes proposé de parcourir, ne serait-ce qu'à grands pas, le domaine de la psychologie afin de chercher des preuves montrant la validité supposée universelle de ces concepts. En agissant ainsi, nous aurons à préciser l'essence de ces modes primitifs de fonctionnement, leurs rapports réciproques et leurs relations avec des modes de fonctionnement supérieurs, plus évolués. Ce sondage nous a confirmé dans l'opinion que nous avons à faire réellement à des modes de fonctionnement universellement valables de l'esprit primitif, à des processus primaires, et que dans ces modes de fonctionnement l'esprit primitif se manifeste selon sa nature, avec une rare clarté.

Étant donné qu'en effectuant cette recherche, nous quittons le domaine spécifique du « choix » et que nous nous proposons de considérer des « actions en général », nous introduisons l'expression « préférence pour les marges » (ou pour le milieu) en remplacement de « tendance à choisir les extrêmes » (tendance à choisir le milieu) (6). Ces préférences sont, quant à leur fonction et quant à leur manifestation, proches de ce que l'on appelle généralement abstraction — cette dernière consiste en effet à préférer certaines parties d'un tout et à en négliger d'autres — elles pourraient être conçues éventuellement comme un mode spécial (primitif) de l'abstraction, mais ici, c'est un concept descriptif qui doit éclairer notre chemin, un concept qui ne contient aucun élément de jugement préconçu.

Le vaste domaine de la psychologie normale se divise en deux : celui des contenus et celui des fonctions (7). De la même façon, nous devons interpréter nos modes de travail primitifs à partir des contenus et à partir des fonctions. Telles sont les deux orientations que nous devons avoir en vue pendant notre recherche.

Pour expliquer pourquoi nous avons attribué à la préférence pour les marges une place aussi éminente parmi les modes de travail primitifs (ce qu'indique déjà le titre de notre essai), il nous faut suivre d'abord la seconde de ces orientations.

(5) G. Révész : *Tierpsychologische Untersuchungen*, Zeitschr. f. P. I. 88, 1921.

(6) La « préférence » pour les marges est active dans la mesure où un acte psychique est actif, mais elle ne signifie pourtant pas une prise de position *consciente*.

(7) Voir à ce sujet, par exemple, les démonstrations très instructives d'A. Messer : *Empfindung und Denken* (Sensation et pensée), 1908. Chez C. Stumpf, nous avons la distinction « phénomène/fonction psychique ».

Que l'on se représente l'arc réflexe psychique élargi, avec les termes excitation - sensation - association - production - innervation - réaction, et il s'ensuivra du fait même du mode primitif de travail de la préférence pour les marges que *la sensation qui suit immédiatement* l'excitation objective et les processus qui découlent immédiatement de la réaction, c'est-à-dire *les processus qui s'appuient directement sur l'organe réagissant*, sont l'objet d'une préférence. Cette préférence signifie d'une part que dans le déroulement naïf de la conscience (qui n'est pas psychologiquement réglé (*eingestellt*)) ces deux termes marginaux — et ceux-là seulement — se détachent comme essentiels (8). Mais d'autre part, même dans celui qui est psychologiquement réglé (*eingestellt*), ces deux termes marginaux apparaissent comme constituants la structure de l'arc réflexe, tant et si bien que la conception scientifique du réflexe et des processus psychiques complexes qui en dérivent peut se ramener à ces deux termes marginaux. Mais alors nos deux concepts de « réglage immédiat par l'excitation » et de « réglage moteur par l'organe » se ramènent à leur tour au concept de la préférence pour les marges.

Bien entendu, cette dérivation ne vaut qu'en tant qu'hypothèse : on peut concevoir autrement le rapport entre ces trois modes primitifs d'action. Mais nous l'adoptons car elle permet d'éclairer deux autres concepts par un seul, ce qui représente déjà un pas en avant vers la validité générale de la préférence pour les marges.

Ce développement sur l'arc réflexe psychique nous fournit l'occasion de distinguer en général entre deux types de positions dans les processus psychiques : les positions marginales — qui se manifestent dans la préférence pour les marges, et les positions médianes qui précisément s'y estompent. Les processus liés aux premiers types de position seront appelés périphériques, les autres, ceux qui correspondent aux positions médianes, seront appelés internes. Dans les manifestations primitives comme dans les manifestations évoluées, les processus périphériques et internes n'ont pas la même valeur : mais cette inégalité de valeur se traduit par des signes algébriques inversés dans le cas des manifestations primitives et dans celui des manifestations évoluées.

Cette inversion des signes au cours de l'évolution se produit non seulement dans la vie des individus, mais aussi dans celle des sciences.

(8) Le fait que le mécanisme de la *projection* peut être compris comme étant au service d'une préférence active pour les marges sur le mode instinctuel ne doit être considéré ici que comme une de ses interprétations possibles.

Considérés d'un point de vue fonctionnel, processus, positions médianes et concepts sont des « points de repos » et correspondent à des positions marginales. On comprend alors pourquoi les processus eux-mêmes font leur entrée dans les sciences plus tard que les données statiques. La mécanique des états d'équilibre est antérieure à leur dynamique, l'anatomie est antérieure à la physiologie et la biologie est antérieure à la science de l'évolution des espèces. Il en est tout particulièrement ainsi en psychologie : on y parlait de l'« âme » comme d'une chose, bien avant de soumettre les actes psychiques à une observation scientifique. Après plusieurs essais infructueux, ce n'est que maintenant que le concept et la science des fonctions psychiques va s'imposer. La question de savoir si la prétendue méthode de l'auto-observation systématique ne doit pas être développée en psychologie précisément dans cette direction (allant de la position marginale vers la position médiane observée) cette question ne peut être qu'esquissée ici.

Dans le cas de la perception des mouvements, Exner a accompli un acte pour ainsi dire révolutionnaire en l'attribuant non pas au penser, mais à la vision, annonçant ainsi l'observabilité immédiate d'un processus. Dernièrement, on a enseigné la même chose à propos de la perception du temps. La « durée » — c'est-à-dire un processus — peut être vécue directement et non seulement pensée. Ce sont là de véritables découvertes qui vont aussi bien à l'encontre de la tendance à ne remarquer dans les processus que les positions marginales, pour les soumettre ensuite à l'intuition immédiate — une tendance primitive, mais à laquelle nous obéissons encore dans le cas de l'introspection, de la même façon que « l'univers des choses psychiques » est encore formé sur un mode plus primitif que le monde extérieur (9) — qu'à l'encontre de la tendance plus évoluée qui conduit à mettre en valeur les positions internes dans les processus (ou une certaine position interne), mais à les attribuer à une production mentale supérieure.

Nous nous proposons maintenant d'appliquer ce que nous venons de dire à l'autre direction de recherche, celle des contenus.

Pour commencer avec la plus grande unité de contenu, c'est-à-dire le contenu d'ensemble de l'individu, le mode primitif de la préférence pour les marges se manifeste ici d'une façon déconcertante. Là où nous nous trouvons en face d'individus primitifs ou bien là où l'individu évolué régresse à une phase primitive de l'évolution mentale, le *maintenant*, le *momentané* agissent de façon décisive ;

(9) W. Haas : *Die psychische Dingwelt*, 1921.

mais l'on y tient également avec un extrême sérieux aux expériences les plus anciennes, aux mœurs et aux coutumes ancestrales. Les rêves qui puisent, sur un mode primitif, dans les contenus d'ensemble de l'individu, préfèrent — comme l'ont déjà montré des recherches antérieures à Freud — les événements de la petite enfance et de la veille. Les rapports libidinaux, le domaine où l'adaptation à la réalité se réalise le plus difficilement, où par conséquent les modes de travail primitifs de l'esprit peuvent facilement faire irruption, ces rapports portent l'empreinte des premières impressions de l'individu (causes de perversions, de fixation au père, à la mère, aux frères et sœurs, complexe d'Œdipe).

Dans ces cas, la préférence pour les marges est tout à fait frappante. Ces cas nous conduisent en même temps à une question importante pour la psychologie, à savoir : que faut-il entendre exactement par unité de contenu ? Unité de contenu ne signifie pas ici l'unité conçue, le complexe, la qualité de Gestalt (10), mais l'unité d'un conglomérat de membres juxtaposés : l'expression « unité » est justifiée par l'appartenance à un « moi », à un individu, par la continuité des processus psychiques individuels (11). On pouvait déduire quelque chose d'analogue des expériences relatées au début de cet article : là non plus, la série ne devait pas constituer une unité « conçue », mais unité voulait dire : appartenance à un conglomérat d'excitations. L'unité « conçue », le complexe d'excitations, la qualité de Gestalt du donné, facilitait une autre sorte de préférence, celle pour les éléments du milieu. L'unité « conçue », la qualité de Gestalt du conglomérat d'excitations est, selon notre conception, propre à l'esprit évolué et se fonde sur un type supérieur d'unité d'effet (*Wirkungseinheit*) (12), de même d'ailleurs que la préférence pour les éléments du milieu.

(On pourrait objecter ici que dans la physiologie des sensations, on trouve de nombreux cas de réglage automatique par le milieu [*Mittleinstellungen*], voir par exemple l'*Analyse des sensations* [Analyse der Empfindungen] de Mach. Mais, dans notre conception, ces exceptions apparentes confirment au contraire nos affirmations ; car nous affirmons que les positions marginales appartiennent à un stade d'évolution ontogénétiquement antérieur à celui des positions

(10) La qualité de Gestalt est un concept introduit par C. Ehrenfels. Il désigne le vécu subjectif d'une forme conçue comme unité spécifique (forme géométrique, rythme, mélodie).

(11) R. Müller-Freienfels : *Philosophie der Individualität*, 1921 et I. Hermann : *Randbemerkungen zum Wiederholungszwang* (Remarques marginales à propos de la contrainte de répétition), Internat. Zeitschr. f. Psa. VIII, 1922.

(12) Cette distinction recouvre partiellement celle proposée par M. Wertheimer.

médianes. C'est pourquoi dans l'action directe des excitations — qui constitue précisément l'objet de la physiologie des sensations — les qualités de Gestalt, les unités d'effet et les orientations vers le milieu se développent plus tôt. Plus tard, après « l'interversion des signes », elles se conservent sous une forme automatisée. En outre, dans ces cas automatiques de la physiologie des sensations, la préférence pour les éléments du milieu n'apparaît que dans des marges très proches les unes des autres.)

Ainsi, les faits et les conséquences de notre théorie sur la préférence pour les marges nous obligent à poser deux sortes d'unités psychiques : une primitive et une évoluée. Tant qu'elle est à considérer comme un « conglomérat d'excitations », chaque forme (*Gestalt*), chaque image, chaque scène agit comme une unité psychique primitive et comme une unité évoluée chaque fois qu'elle agit comme unité d'effet et est « conçue » éventuellement par une qualité spécifique.

Cette digression sur les unités (les Gestalt) psychiques n'aura peut-être pas été inutile si elle permet de comprendre à quel point la théorie freudienne de la libido et la théorie psychologique de la Gestalt sont proches l'une de l'autre (13). Au stade infantile, apparaissent souvent des activités de plaisir de toutes sortes, comme le suçage ou la défécation (= conglomérats) et à un stade plus élevé, toute activité libidinale de plaisir est subordonnée au primat de la zone génitale, ou, respectivement, à des zones déterminées selon les différents types de perversions (= unité d'effet).

Il s'ensuit tout naturellement des développements que l'on vient de lire qu'il ne peut exister dans l'inconscient que des unités du premier type, du type primitif ; les unités de second type, du type évolué en sont exclues. Les scènes et les formations propres à l'inconscient facilitent la préférence pour les marges, ne serait-ce que par le fait que dans l'inconscient règnent les processus primitifs, les processus primaires de Freud.

Pour en revenir à la plus grande unité de contenu psychique, au contenu d'ensemble de l'individu, le même matériel devrait être envisagé d'un autre point de vue également. Jusqu'ici, nous avons déterminé les marges de ce conglomérat par le temps *écoulé*. Mais un autre point de vue laisse apparaître d'autres « marges » : notre contenu d'ensemble s'élargit, du « Moi pur » — peut-être le Moi narcissique, primaire de la psychanalyse — jusqu'à l'image pure, débarrassée du Moi, du monde extérieur. Les contenus du Moi d'une

(13) Cf. mes développements lors de mon exposé au Congrès de Berlin 1922.

part et les contenus du monde extérieur de l'autre constituent des systèmes psychiques isolés (système du Moi et système de l'objet de la psychanalyse), des positions médianes se sont formées entre le Moi « pur » et l'image « pure » du monde extérieur. Penser au monde extérieur pur ou au Moi pur sont essentiellement des processus périphériques ; le penser évolué se déroule comme processus interne, ce qui veut dire qu'il ne connaît pas de Moi pur ni de monde extérieur pur. Un type spécial de ce penser évolué est celui que nous nommons « penser profond » où la réalité du monde extérieur, les aspirations, les désirs les plus profonds du Moi se rencontrent, s'équilibrent et l'âme se remplit d'une qualité très particulière, par les « pensées profondes » (qualitativement conçues) (14).

On pourrait imaginer — à tort — que la « pensée profonde » a lieu au point central de la position médiane de la pensée, dont les « bords » seraient constitués respectivement par le Moi et le Monde extérieur. Si nous pouvons distinguer qualitativement entre pensée de tous les jours et « pensées profondes », c'est parce qu'un saut se remarque de l'une aux autres, le même saut qui sépare la préférence pour les marges de la préférence pour le milieu. Ce processus par bonds de l'évolution mentale est connu depuis longtemps, mais ici, il devient compréhensible. La « pensée profonde » (en tant que qualité et non en tant que valeur) est en analogie parfaite avec la qualité de Gestalt de la symétrie.

Rapidement sur quelques petites unités de contenu. Certains conglomérats de contenu sont appelés « types ». La mentalité primitive classe coûte que coûte ses connaissances en « types » et ne veut pas reconnaître qu'il peut exister aussi des transitions entre ces types, ou peut-être qu'il n'existe que des transitions. Elle ne connaît que des bons et des méchants ; le criminel est pour lui quelqu'un de foncièrement corrompu ; ce n'est que plus tard qu'il admet que cette pensée stéréotypée ne correspond pas aux faits. C'est là un cas manifeste de la préférence primitive pour les marges. On s'est longtemps interrogé sur l'origine de la vie, avant même que la vie elle-même soit devenue un problème ; on forgera des théories sur la conclusion de la vie, sur la mort, avant de comprendre que la mort est un satellite permanent de la vie (15). Ce qui émerge, par la voie

(14) I. Hermann : *Intelligenz und tiefer Gedanke*. Intern. Zeitschr. f. Psa VI, 1920 (conférences faites à l'Association des Psychanalystes hongrois, en janvier 1919). Mes interprétations sont proches de celles de M. Wertheimer (A propos des processus terminaux dans le penser productif — *Über Schlussprozesse im produktiven Denken*, 1920).

(15) S. Freud : *Au-delà du principe de plaisir*, et Müller-Freienfels, ouvr. cité.

Il convient également de mentionner la conception aristotélicienne de la vertu (*Éthique de*

de l'association, d'une suite de souvenirs, ce sont d'abord les termes initiaux et finaux de la série (16).

En ce qui concerne la vie affective, le surgissement des extrêmes et du démesuré au stade primitif est la règle, aussi bien dans la foule que dans la vie affective des enfants et dans l'activité onirique (17).

Après ces remarques introductives, il conviendra de démontrer en détail dans les domaines des mouvements expressifs et des symptômes névrotiques, que notre théorie peut prétendre à une validité générale d'une portée considérable. Dans tous les cas que nous avons décrits, il s'agit de préférence dans la représentation (*Darstellung*), ce qui nous permet d'espérer approcher le problème de la représentation évoluée, et en particulier, de la représentation artistique. C'est pourquoi nous dirigeons notre attention tout particulièrement sur le « réglage moteur par l'organe », un type spécial de préférence pour les marges.

### B. La préférence pour les marges dans les mouvements expressifs (affects)

Il faut souligner avec force que, sans prétendre apporter une solution définitive à tout le problème des mouvements expressifs,

---

*Nicomache*, Tome II, Chapitre VI) : « La vertu est un habitus du choix qui se fixe sur un milieu déterminé par nous et par la raison sur le modèle du comportement de l'homme raisonnable. Le milieu est ce qui est entre un double habitus fautif, celui de l'excès et celui du manque, mais il n'est milieu que dans la mesure où il trouve et choisit le moyen terme dans les affects et dans les actions, alors que la faute, à cet égard, consiste à ne pas atteindre la juste mesure, ou à la dépasser. C'est pourquoi la vertu est un milieu, à la fois de par sa substance et de par son essence, mais dans la mesure où elle est ce qu'il y a de meilleur et qu'elle réalise tout bien, elle est aussi l'extrême et la fin. » « C'est pourquoi il est difficile d'être vertueux. Car il est difficile de trouver le juste milieu en toute chose. Par exemple, on ne trouve pas toujours le centre du cercle, il faut être savant pour cela. Mais il est à la portée de tous de se mettre en colère, d'emprunter et de gaspiller l'argent. » (chap. IX).

En outre, il convient également de rapporter les observations de Caradano (Description de certaines vies) : « Tu constateras que les êtres frustes sont simples et rêtus. Il s'ensuit qu'ils se meuvent toujours entre les extrêmes : s'ils sont bons, ils le sont dans une mesure extrême et ne se laissent pas facilement détourner par le mal ; s'ils sont méchants, ils le sont tout à fait, car on ne peut agir sur eux par la raison et aucune persuasion ne les amènera à modifier leur comportement. Dans les choses de la vie sexuelle, ils sont effrénés et quand ils s'adonnent aux plaisirs du palais, ils sont vulgaires et bas. Leur démesure atteint des proportions effrayantes dans la colère... »

(16) Fröbes : *Lehrbuch der experimentellen Psychologie*, I, 1917, p. 541-542.

(17) S. Freud : *Psychologie collective et analyse du Moi*, 1921, p. 17 (93 dans la traduction française). « La même tendance à l'exagération, la même facilité d'aller aux extrêmes et au démesuré caractérisent l'affectivité de l'enfant et se retrouvent dans la vie du rêve où, grâce à la séparation qui existe, dans l'inconscient, entre les divers sentiments, une légère contrariété éprouvée pendant le jour se transforme en une haine mortelle contre la personne, cause de cette contrariété... » (Traduction de S. Jankélévitch).

nous nous bornons volontiers à apporter quelques pierres à l'édifice d'une doctrine future. Par ailleurs, il est nécessaire de se référer à mon exposé sur l'évolution historique des théories des mouvements expressifs (Engel, Spencer, Darwin, Lehmann, Piderit, Wundt, Klages) et à la théorie que j'y ai proposée sur les mouvements expressifs en tant que processus de préférence pour les marges (18). Les mouvements expressifs montrent, pour en rester au résultat final de cette théorie, une préférence pour les marges d'abord topique (dans le système du Moi), ensuite de contenu, dans la mesure où ils réveillent souvent des réminiscences (phylogénétiques) de scènes initiales ou finales.

Nous voudrions également montrer l'avantage que représente pour la théorie des mouvements expressifs l'introduction de la théorie freudienne de la sexualité. Que les mouvements expressifs puissent être ramenés d'une certaine façon à des processus *sensuels* — cela a déjà été dit (même si ce n'est pas sous une forme aussi approfondie que chez Freud) par certains théoriciens de ces mouvements (Darwin, Piderit, Lehmann). Mais des esprits par ailleurs lucides ont fait preuve d'une cécité déconcertante, dès qu'ils abordaient des sujets « scabreux », « libidineux », etc. Tel est le cas, par exemple, de Preyer, dans la description qui suit : « Vers l'âge d'un an, mon enfant émettait un étrange grognement de plaisir chaque fois qu'il s'attendait à quelque chose d'agréable. Le son émis était accompagné d'une pression de sa main sur son ventre. Une vraie pression avec une forte expiration, où le grognement précédemment décrit, était pendant des mois une indiscutable manifestation de plaisir. Nous n'avons pas réussi à trouver une explication à ce phénomène singulier » (19). Je pense que Preyer n'a pas cherché là où se trouvait la clé, à savoir du côté de la défécation, dont le plaisir anal-érotique est postulé par Freud. L'expression de la colère et de la désobéissance « par un raidissement obstiné de tout le corps dès le dixième mois, chaque fois qu'on voulait coucher l'enfant » (20) nous rappelle vivement le refus de s'asseoir sur le pot pour l'évacuation des selles.

En ce qui concerne les efforts qui accompagnent les pleurs et les cris, premières manifestations du déplaisir, je pense que le modèle en est fourni par les selles dures : régressant à la phase orale de l'évolution libidinale, le déplaisir conduit à un effort d'expulsion imaginaire (de l'air) hors du corps. Cette conception est dans une

---

(18) V. Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse, Année VIII, 1922, p. 113-115.

(19) W. Preyer : *Die Seele des Kindes* (L'âme de l'enfant), 1905, p. 91.

(20) Id. *Ibid.*, p. 204.

certaine mesure confirmée par l'explication des pleurs et des cris donnée par Lehmann (21), selon laquelle la sécrétion des larmes lors des pleurs est à considérer comme une évocation par association d'un corps étranger tombé dans l'œil, donc précisément comme un mécanisme tendant à libérer le corps : le cri du nourrisson peut également signifier une évacuation par la voie des airs. La forte inspiration (sanglots) accompagnant les pleurs dans une phase *ultérieure* de la manifestation du déplaisir peut être considérée comme une action opposée à celle de la phase antérieure des cris et qu'elle cherche à *opprimer*, car le pleur accomplit une évolution allant du cri sans larmes vers les larmes sans cri. Le sanglot serait ainsi un des nombreux cas où l'oppresseur supplante l'opprimé. C'est pourquoi le sanglot, comme le haussement des sourcils, se prolonge même quand les pleurs cessent. Ceux à qui cette explication de la mimique des pleurs paraît forcée n'ont qu'à penser à la phrase de Czerny : « Les troubles, même légers, de la nutrition peuvent rendre grave un enfant par ailleurs enjoué » (22). Qu'ils pensent aussi à l'expérience clinique (incompréhensible sans notre explication) de Feer selon laquelle on reconnaît les enfants souffrant de sténose du pylore au froncement de leur front (23) ; de même que le front froncé est déterminé par des maux de pylore, de même les autres parties du visage et de la poitrine sont subordonnées aux parties profondes du canal digestif.

Cependant, lors des cris et des pleurs, il n'y a aucune trace de défécation, ce qui y apparaît, c'est seulement le commencement de l'évacuation, contraction des abdominaux, abaissement des commissures des lèvres (entre autres pour renforcer l'effet de la pression abdominale). Ainsi, le processus tout entier est remplacé par sa « marge » !

Le mouvement expressif du déplaisir lors des cris nous fournit l'occasion d'éclairer par un exemple que le mouvement expressif des adultes peut être « surdéterminé » (24) ; en dehors de la signification qui est la sienne dès l'âge le plus tendre, il peut en avoir d'autres. Deux de mes malades névrotiques ont exprimé le désir remarquable

(21) A. Lehmann : *Die Hauptgesetze des menschlichen Gefühlslebens* (Les principales lois de la vie affective des humains.) Je ne dispose que de l'édition de 1892), p. 310-311.

(22) Ad. Czerny : *Der Arzt als Erzieher des Kindes* (Le médecin en tant qu'éducateur des enfants), 1916<sup>4</sup>, p. 32.

(23) E. Feer : *Diagnostik der Kinderkrankheiten* (Diagnostic des maladies infantiles), 1921, p. 11.

(24) De nombreux mouvements expressifs sont surdéterminés, comme Darwin l'a déjà remarqué : Il donne plusieurs significations à une même expression (Ch. Darwin : *La mimique expressive chez les humains et chez les animaux*).

de pousser de hauts cris ; il leur arrivait quelquefois de crier en plein air. L'analyse permit d'interpréter ce vœu : il s'agissait d'une identification avec un animal hurlant, et, plus loin, avec la nature tout entière : chacun de ces deux malades avait déjà sodomisé des animaux : le premier une vache et le second un chien.

En ce qui concerne la question, plus réjouissante, de la mimique du rire, toutes les tentatives d'explication ont tourné court : « Il n'a pas été jusqu'à présent possible de donner une explication biologique de la mimique du rire » (25). Chacun sait que le rire est en rapport avec la sensation du chatouillement, mais cette connexion ne dit encore rien sur la mimique du rire. Cependant, cette connaissance peut nous servir de point de départ pour des constructions ultérieures.

Darwin décrit comment, dans ses moments d'excitation joyeuse, Laura Bridgeman, aveugle et sourde-muette qui n'a donc certainement pas appris ces mouvements expressifs par imitation, riait, battait des mains, tapait des pieds. Que signifient donc ces actes ? Tant que la science ne voulait pas parler de plaisir et de plaisir préliminaire sexuels, cette question ne pouvait avoir de réponse ; mais le problème ténébreux s'éclaircit dès qu'on pense à cette sorte de plaisir et de plaisir préliminaire. Battre des mains, taper des pieds, c'est exciter des endroits du corps particulièrement aptes à ressentir des sensations de chatouillement d'une façon quelconque, mais autrement que par le chatouillement lui-même.

Allons plus loin. Sont particulièrement sensibles au chatouillement les paumes de la main, les plantes des pieds, les jarrets, les aisselles, le ventre, l'environnement des glandes mammaires, les paupières, les pavillons des oreilles, l'entrée des narines et le cou. Or, ces endroits sont situés à la naissance ou à l'extrémité de parties du corps qui sont en relation directe avec les zones érogènes (organes génitaux, anus, glandes mammaires) ou accomplissent d'autres fonctions corporelles importantes (marcher, voir, entendre, sentir). Admettons que ces dernières, celles qui ne sont pas en relation directe avec les principales zones érogènes, sont néanmoins érogénéisées (ce qui est certain en ce qui concerne la tête, les yeux et les mains), nous pouvons alors formuler la règle suivante : la sensation de chatouillement est déclenchée dans le voisinage des zones érogènes ou à la naissance et à l'extrémité de parties du corps érogénéisées. En poursuivant sur cette voie, on peut affirmer que ces endroits particulièrement chatouilleux du corps constituent un dépôt, un réservoir de certains matériaux sexuels — d'où leur emplacement : dans le voisinage, en marge —

(25) K. Bühler, *Die geistige Entwicklung des Kindes*, 1918, p. 25.

et l'excitation de ces dépôts peut déclencher des sensations ayant un caractère d'avant-plaisir (26). Mais où se situe ce dépôt pour la zone érogène de la bouche ? Il faut répondre : en deux endroits, dans les joues et dans le larynx.

Les faits suivants confirment que les joues constituent de tels dépôts de matière à avant-plaisir : 1) Le rouge de la honte monte avant tout aux joues. Mais ce rouge peut être considéré comme une soudaine érogénéisation excessive de certaines parties du visage. 2) On embrasse le plus souvent les enfants non pas sur la bouche, mais sur les joues, ce qui érogénéise celles-ci de façon « traumatique ». 3) En signe de tendresse particulière, on pince les joues des enfants, ce qui peut être une reconnaissance instinctive du rôle des joues en tant que dispensatrices de plaisir. 4) Les joues des nourrissons sont particulièrement potelées grâce à des tissus adipeux, comme le sont plus tard les seins des adolescentes, leur mont de Vénus, la région glutéale ; ces tissus adipeux semblent constituer un satellite de la matière à avant-plaisir.

En ce qui concerne le larynx, je voudrais rappeler ici la relation entre chant et sexualité. Le Docteur S. Pfeifer s'est déjà occupé de l'élaboration psychanalytique de ce problème (27) ; permettez-moi de décrire ici une de mes propres observations concernant le comportement remarquable d'un garçon de quatre ans. Capable de parler dès l'âge de deux ans, il se refusa, après une forte grippe, à faire usage de la parole, notamment avec des étrangers. Quand il s'y décida, il se livra à des jeux de mots formels et suçà abondamment son pouce. Toute interdiction de sucer — le suçage entravait sûrement sa parole et le plaisir constituait ici un obstacle à l'adaptation à la réalité — avait pour conséquence une cessation effective avec, toutefois, un « déplacement » du suçage sur le larynx : l'enfant imprimait à ses cordes vocales et à son larynx un rythme correspondant à celui du suçage tout en émettant des sons rappelant le bêlement des chèvres. Ici, la place de l'avant-plaisir supplanta celle du plaisir (28).

(26) Ces dépôts seraient les correspondants physiologiques des dépôts d'excitation pulsionnelle de Ferenczi : « Dans le cas de personnes hypersensibles (à constitution narcissique), de lésions de parties du corps fortement investies par la libido (zones érogènes) ou en d'autres circonstances encore inconnues, il se forme dans « le système mnésique du Moi » (ou dans un système mnésique d'organe spécifique) un dépôt d'excitation pulsionnelle qui fournira, même après disparition totale des suites de la lésion externe, la perception interne d'une excitation désagréable (Réflexions psychanalytiques sur les tics. *Psychanalyse* 3, p. 99. Traduction de Judith Dupont et de Myriam Viliker).

(27) V. Maintenant sa conférence au dernier congrès de Berlin en septembre 1922.

(28) Le mouvement rythmique du larynx semble être le plus précoce du point de vue phylogénétique, les expériences avec les Primates le montrent. « Je n'ai jamais vu un singe anthropoïde pleurer ou rire, d'une façon humaine ; ce qui se rapproche de notre rire, c'est

Il est pourtant possible de comprendre la mimique du rire d'une certaine façon et la description de l'expression joyeuse de Laura Bridgemann devient également compréhensible : le rire est provoqué par la même excitation du larynx et des joues (donc, une fois de plus, régression à une phase libidinale orale, plus précoce, comme pour le pleur), mais sur un mode plus économique et moins astreignant, que celle des paumes de la main ou de la plante des pieds (29). Dans l'un, comme dans l'autre cas, nous n'avons pas à faire à une excitation adéquate par chatouillement : les joues sont « pressées » (comme la paume de la main ou la plante du pied) uniquement par l'extension des commissures des lèvres. Nous comprenons maintenant la mimique de la préoccupation, la descente des coins de la bouche (30), ce qui empêche l'afflux de nouvelles matières à avant-plaisir.

Que l'on nous permette ici une nouvelle petite incursion, un peu fantaisiste, dans le domaine de la biologie. Si les endroits sensibles au chatouillement sont en quelque sorte coordonnés avec les parties extrêmes du corps, c'est qu'il y a là peut-être une préférence physiologique pour les marges. Plus caractéristique est encore à cet égard la projection des processus d'excitation interne sur les surfaces corporelles (les zones de Head) ; il faut aussi tenir compte des innervations antagonistes (par exemple des vaisseaux sanguins, du cœur) dans les processus vitaux antagonistes ; on ne peut exercer une influence sur ces processus qu'en influençant un processus « marginal », qui, travaillant pour lui-même, va provoquer un extrême. D'une façon générale : la phrase « tout ou rien » explique la préférence physiologique pour les marges. Un cas particulier de la préférence pour les marges pourrait être fourni par la transmission des qualités héréditaires (gènes) : dans le cas des règles mendéliennes, ce ne sont pas de petits degrés intermédiaires qui se constituent entre présence et absence, mais un « ou bien-ou bien » (de la présence des gènes). Ce que l'on appelle « déplacement du bas vers le haut » est également, du point de vue phylogénétique, le déplacement d'un

le halètement rythmique d'animaux que l'on chatouille, halètement qui doit être étroitement apparenté au rire même du point de vue physiologique. En considérant à loisir des objets plaisants (par exemple de petits enfants), le museau se rétracte, et, plus précisément le coin de la bouche, et cela d'une façon qui rappelle notre « sourire ». (W. Köhler : *Zur Psychologie der Schimpanzen*. *Psychologische Forschung*, Tome I, 1921, p. 28).

(29) Darwin mentionne un fait rapporté par un voyageur : dans la région du Nil supérieur, des Noirs expriment leur satisfaction en se frottant le ventre (ouvrage cité, p. 216). Une fois de plus, nous sommes en présence de l'excitation d'un endroit sensible au chatouillement et qui n'est pas chatouillé lors des salutations.

(30) Les cris et les pleurs commencent avec l'abaissement des commissures des lèvres et se terminent également ainsi. (Darwin, Bühler) : donc, une fois de plus, préférence pour les marges dans l'expression de la préoccupation.

point extrême du corps vers un autre ; les zones génitales ne deviennent que plus tard des zones centrales.

Les phrases suivantes sont presque analogues à nos développements : « Dans le système végétatif, nous avons une partie centrale, le système végétatif interne qui correspondrait à l'administration d'un État, système qu'il conviendrait de distinguer de la partie murale (l'*enteric system* de Langley) dont la fonction est de mettre en relation l'organisme avec le contenu des organes creux, comme la fonction du système nerveux cérébro-spinal, animal est de mettre en rapport le monde extérieur avec le système interne par les organes de la peau et des muscles. Les systèmes mural et animal sont des appareils-frontières » (E. Küppers : *Der Grundplan des Nervensystems und die Lokalisation des Psychischen*, Zeitschr. f. d. ges. Neur. u. Psych. Tome 75, 1922, cité d'après Goldstein, Zentralbl. f. Neur. u. Psych. XXX).

### C. Préférence pour les marges dans les symptômes névrotiques

En feuilletant les *Études sur l'hystérie* (31), nous serons quelque peu déçus dans notre attente de trouver une foule d'exemples relatifs à nos préoccupations. Mais on comprendra aisément pourquoi notre récolte sera aussi maigre : c'est que dans les *Études*, les scènes ne sont esquissées que de façon fugitive, elles consistent, la plupart du temps, en un événement unique et indivisible. Cependant, notre recherche n'aura pas été vaine, comme le montrent les passages suivants :

1) « Anna, assise auprès du lit du malade, avait le bras droit appuyé sur le dossier de sa chaise. Elle tomba dans un état de rêverie et aperçut, comme sortant du mur, un serpent noir qui s'avançait vers le malade pour le mordre. » « Elle voulut mettre en fuite l'animal, mais resta comme paralysée, le bras droit "endormi", insensible et devenu parésique, pendant sur le dossier de la chaise. En regardant ce bras, elle vit ses doigts se transformer en petits serpents à tête de mort. Sans doute avait-elle tenté de chasser les serpents à l'aide de sa main droite engourdie, d'où l'insensibilité et la paralysie de celle-ci, ainsi associée à l'hallucination des serpents. Lorsque ceux-ci eurent disparu, dans sa terreur, elle voulut prier, mais les mots lui manquèrent, elle ne put s'exprimer en aucune langue jusqu'au moment où elle trouva enfin un vers enfantin *anglais* et qu'elle put, en cette langue, continuer à penser et à prier » (32).

Les symptômes d'Anna sont : paralysie du bras droit ; pendant un

(31) Freud-Breuer : *Études sur l'hystérie* (1916), PUF, 1957, traduction de Anne Berman.

(32) Id. *Ibid.*, p. 28.

certain temps, elle ne parla qu'*anglais*. La paralysie et le fait de parler anglais se situent d'une part à la fin d'une rêverie et d'autre part, à celle du combat (« enfin ») qui s'ensuit pour trouver une expression verbale. Mes deux scènes sont représentées expressément comme deux événements !

2) « Un jour les chevaux attelés à la voiture dans laquelle se trouvaient les enfants s'emballèrent ; une autre fois, je traversais la forêt en voiture, avec les enfants, pendant un orage. La foudre tomba sur un arbre, juste devant les chevaux ; les animaux eurent peur et je pensai : Surtout reste bien tranquille sans quoi tu vas effrayer davantage encore les chevaux par les cris et le cocher ne pourra plus les retenir. C'est à partir de ce jour que ça a commencé. »

Symptôme : Bégaiement (33).

3) Les deux scènes qui ont déclenché la maladie de Miss Lucy :

a) « Je me trouvais dans la salle d'études avec les enfants et jouais avec elles (deux fillettes) à faire la cuisine. On me remet une lettre que le facteur vient d'apporter. D'après le timbre et l'écriture, je reconnais que c'est une lettre de ma mère qui habite Glasgow ; je veux l'ouvrir et la lire, mais les enfants se jettent sur moi ; m'arrachent la lettre des mains en criant : Non, tu ne la liras pas maintenant, c'est sûrement une lettre pour ton anniversaire, nous allons la mettre de côté. Tandis que les enfants s'amuse ainsi autour de moi, voilà qu'une intense odeur de brûlé se répand tout à coup. Les enfants avaient planté là l'entremets qu'elles faisaient cuire, et il brûlait. »

Symptôme : Hallucination olfactive à partir d'une odeur d'entremets brûlé.

b) « Oui, il y a un invité, le comptable chef, un vieux monsieur qui aime les enfants comme s'ils étaient ses propres neveux, mais rien d'extraordinaire là-dedans, car il vient souvent déjeuner... Nous quittons la table, les enfants doivent dire au revoir comme tous les jours et monter avec nous au second étage... C'est vrai un incident se produit ; je reconnais maintenant cette scène. Au moment où les enfants lui disent au revoir, le chef comptable veut les embrasser. Le patron se lève brusquement et lui crie : N'embrassez pas les enfants ! Cela me donne un coup au cœur et comme les messieurs sont déjà en train de fumer, c'est l'odeur de cigare qui me reste dans la mémoire. »

Symptôme : Hallucination olfactive à partir de fumée de cigare.

La fin de la scène « N'embrassez pas... » évoque une autre scène

(33) Id. *Ibid.*, p. 43.

avec le même contenu ; cette fin de scène se déplace sur la *fin* du repas : sur la fumée de cigare qui représente aussi symboliquement la *fin* des espoirs de la patiente — le monsieur l'aime — et signifie l'espérance anéantie, « partie en fumée » (34).

4) « Plus tard, quand toutes les disputes ont commencé, mon oncle s'est mis contre moi dans une colère effroyable, il répétait que j'étais cause de tout, si je n'avais pas bavardé, on n'en serait jamais arrivé au divorce ; il me menaçait tout le temps, me disant que j'allais voir ce qu'il ferait ; du plus loin qu'il m'apercevait, sa figure se contractait de colère, et il s'élançait sur moi les poings levés. Je m'enfuyais chaque fois et j'ai toujours eu très peur qu'il m'attrape sans que je l'aie vu. »

Symptôme : crise d'angoisse (fin) avec l'image du visage de l'oncle en colère (début). Toute cette scène clôt une série d'autres scènes, réellement traumatiques (la scène du commencement était : elle sent le corps de l'oncle. Idée finale de la scène finale : « Il m'attrape ») (35).

Les symptômes d'une névrose obsessionnelle, brièvement décrite dans *l'Introduction à la psychanalyse*, laissent apparaître de façon plus nette la préférence pour les marges :

« Une dame âgée de 30 ans environ... exécutait plusieurs fois par jour, entre beaucoup d'autres, l'action obsédante suivante, tout à fait remarquable : Elle se précipitait de sa chambre dans une autre pièce contiguë, s'y plaçait dans un endroit déterminé devant la table occupant le milieu de la pièce, sonnait la femme de chambre, lui donnait un ordre quelconque ou la renvoyait purement et simplement et s'enfuyait de nouveau précipitamment dans sa chambre. » Et voici la scène : « Il y a plus de dix ans, elle avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle et qui, la nuit de noces, se montra impuissant. Il avait passé la nuit à courir de sa chambre dans celle de sa femme, pour renouveler la tentative, mais chaque fois sans succès. Le matin, il dit, contrarié : « J'ai honte devant la femme de chambre qui va faire le lit. » Ceci dit, il saisit un flacon d'encre rouge, qui se trouvait par hasard dans la chambre, et en versa le contenu sur le drap de lit, mais pas à l'endroit précis où auraient dû se trouver les taches de sang. Je (Freud) n'avais pas compris tout d'abord quel rapport il y avait entre ce souvenir et l'action obsédante de ma malade ; le passage répété d'une pièce dans une autre et l'apparition

(34) Id. *Ibid.*, p. 93-94. En hongrois, on dit que l'espoir « s'en va en fumée » (a remény füstbe megy).

(35) Id. *Ibid.*, p. 88.

de la femme de chambre étaient les seuls faits qu'elle avait en commun avec l'événement réel. Alors la malade m'amenant dans la deuxième chambre et me plaçant devant la table, me fit découvrir sur le tapis de celle-ci une grande tache rouge. Et elle m'expliqua qu'elle se mettait devant la table dans une position telle que la femme de chambre qu'elle appelait ne pût pas ne pas apercevoir la tache ».

En ce qui concerne mes propres observations, je ne veux citer qu'un seul cas simple, mais qui en représente plusieurs, plus compliqués, celui d'un jeune homme qui, depuis des années, contracte des douleurs dans le dos dès qu'il fait le moindre effort ; il est alors assailli par la peur d'être atteint de tuberculose de la moelle épinière. En outre, il éprouve souvent le besoin d'uriner. Toutes ces plaintes dérivent de son onanisme réprimé dès l'enfance ; le violent besoin de se masturber s'est déplacé pour se transformer en envie d'uriner, la lassitude et le remords éprouvés après satisfaction se sont mués en craintes hypocondriaques. Il tenait beaucoup à ces symptômes qui lui rappelaient son père ; celui-ci avait été le premier à lui décrire les conséquences de la masturbation ; il souffrait, dans ses derniers jours, de troubles de la miction et mourut à la suite d'une erreur de diagnostic. Mon patient craignait que dans son cas à lui également, ce soit son père, et non les médecins, qui eût raison.

Il nous reste à parler des nerveux, tantôt exaltés, tantôt mortellement chagrinés, qui vivent toujours dans les extrêmes et qui cherchent toujours le « juste milieu », suivant l'expression d'un nerveux, sans jamais le trouver. Les nerveux pensent souvent que la première impression de la journée est déterminante pour leur humeur. Un névrosé obsessionnel m'a dit un jour que l'issue de la journée dépend de la façon dont il parvient à maîtriser ses impulsions obsessionnelles dès les premiers instants : s'il réussit par exemple à se détacher de bon matin de l'image d'un égout, point de fixation de ses obsessions, les bouches d'égout qu'il peut rencontrer dans le courant de la journée lui seront indifférentes.

Nous pensons découvrir la préférence pour les marges dans un tout autre secteur des symptômes névrotiques, à savoir dans le domaine des aphasies. Nous voudrions nous garder de toute généralisation hâtive et les matériaux nous manquent pour une étude approfondie. En dehors de notre hypothèse selon laquelle la *persévération* des aphasiques s'explique souvent par une préférence pour les marges, je voudrais citer ici deux cas dont la littérature fait état. J. Donath (36)

(36) J. Donath : Beiträge zur Lehre von der Amusie, Wien.

décrit un cas d'aphasie (avec début de paralysie progressive) : le patient ne dit rien d'intelligible, émet seulement des suites de syllabes du type « sobebe » « ebebebe », etc., mais, au moment de quitter son médecin après un premier examen, il dit, en s'inclinant : « Je me recommande » (37) (en hongrois). — Une patiente de Noica écrit quelques mots de façon incorrecte, mais se corrige ensuite. Elle prononce quelques mots, mais ne peut écrire que les lettres initiales de ces mots, et ne peut reproduire les autres que si on les prononce devant elle, une à une (38).

#### D. Préférence pour les marges et principe de plaisir

Si les processus psychiques primitifs sont caractérisés par le mécanisme de la préférence pour les marges, la question se pose de savoir ce qu'il advient du rapport de cette préférence primitive au régulateur des processus primaires qu'est le principe du plaisir. Freud a déjà mis en question la domination de ce principe dans *Au-delà du principe de plaisir* où il écrit : « Malgré la domination du principe de plaisir, le côté pénible et désagréable des événements trouve encore des voies et moyens suffisants pour s'imposer au souvenir et devenir un objet d'élaboration psychique » (39). Mais pour plus de simplicité, supposons que le principe de plaisir règne de plein droit dans la pensée primitive et demandons-nous premièrement, s'il est possible de déduire la préférence pour les marges à partir du principe de plaisir, c'est-à-dire si le principe de plaisir est le plus général de ces deux mécanismes, et deuxièmement, si la préférence pour les marges ne contient pas une formulation inaperçue du principe de plaisir, autrement dit, si ce n'est pas la préférence pour les marges qui est le plus général des deux mécanismes.

Il faudrait naturellement partir d'une définition rigoureuse du principe de plaisir, et c'est là que l'on mesure toute la difficulté de notre tâche. Le principe de plaisir signifie que le processus psychique « est excité chaque fois par une tension désagréable et prend une direction telle que son résultat coïncide avec un abaissement de cette tension, c'est-à-dire avec l'évitement du déplaisir ou l'engendrement du plaisir ». Ensuite : « Le principe de plaisir est une tendance au service d'une fonction destinée à rendre l'appareil psychique, en

(37) Formule de séparation (N.d.T.)

(38) Noica : *L'agraphie chez l'aphasique moteur*. Cpt. rend. des séances de la société de biologie, T. 86, 1922, cité d'après Sittig : *Zentralbl. f. d. ges. Neur. u. Psych.* XXX, 1922.

(39) Freud, S. *Essais de psychanalyse*, p. 19. Traduction Jankélévitch.

général, inexcitable, ou tout au moins à y maintenir l'excitation à un niveau constant et aussi bas que possible » (40).

Mais est-il dit que le principe de plaisir est égal à la tendance à choisir, parmi plusieurs possibilités, celle qui procure le plus grand plaisir possible ? Non, mais si nous voulons en arriver à la préférence pour les marges, c'est cette tendance-là que nous devons investiguer, car c'est seulement ainsi que l'on pourra remonter du principe de plaisir au mode de préférence dans le choix. Mais d'une façon générale, peut-on remarquer immédiatement une chose, c'est que le choix d'une position marginale s'accompagne de plus de plaisir que celui d'une autre, ou bien que le choix d'une autre position est lié à du déplaisir ? On pourrait répondre que le choix d'un terme marginal est plus commode, car il est « sous la main » plus qu'un autre. Mais il ne serait pas difficile de montrer qu'une telle réponse est incorrecte : placées devant un alignement de graines, les poules commencent par ramasser celles qui se trouvent au bout, même si on les met face au milieu de la série (G. Révész). Je reconnais qu'à l'aide d'hypothèses subsidiaires, il serait possible d'expliquer ce cas par le principe de plaisir (par exemple, chez les poules, l'image optique est plus importante que la sensation musculaire du côté du cou), mais en agissant ainsi, nous fournirons non pas une preuve, mais un *a priori*, celui de la validité générale du principe de plaisir. Ensuite, on ne peut pas savoir si les différentes possibilités du choix ne se situent pas dans ce que Fechner appelle une « zone d'indifférence esthétique » (v. Freud, *op. cit.*, p. 8), c'est-à-dire que le choix de chaque position s'accompagne de la même quantité de plaisir ?

Chacun doit admettre que la préférence pour les marges en tant qu'elle est une sorte d'abstraction, est en rapport avec le principe de l'économie, mais celui-ci ne pourrait expliquer pourquoi la préférence va vers la marge.

En revanche, si nous prenons le plaisir éprouvé (41), et non son fondement métapsychologique, comme point de départ de notre raisonnement, dans l'aspiration vers ce plaisir apparaît un cas typique de la préférence pour les marges, à savoir l'aspiration vers la prime de plaisir.

Si nous accomplissons un pas de plus, nous pouvons affirmer que

(40) *Ibid.*, p. 79.

(41) Le plaisir éprouvé doit être fondé économiquement, topiquement et dynamiquement. (Cf. *Au-delà du principe de plaisir*, p. 67, et I. Hermann, *Randbemerkungen zum Wiederholungswang*, *Inter. Zeitschr. f. Psa.*, VIII, 1922).

la tendance même à « rendre l'appareil psychique inexcitable », « à y maintenir l'excitation à un niveau constant et aussi bas que possible » ne signifie rien d'autre que le respect d'une *limite* devant l'augmentation de l'excitation qui voudrait ignorer les limites. C'est ainsi que s'éclairerait le sens du principe de l'économie.

En résumé, l'on peut dire que, premièrement, la préférence pour les marges comme toute préférence, est subordonnée au principe de l'économie et deuxièmement, que la préférence pour les marges en tant que choix du plus facile, de ce qui est « à portée de la main », est souvent (mais pas toujours) plus coloré de plaisir que le choix d'une autre position ; troisièmement que la tendance à éprouver du plaisir est souvent à concevoir, sinon toujours comme le résultat d'une tendance à préférer les marges. Cela signifie que principe de plaisir et préférence pour les marges sont en étroite connexion, sans toutefois entretenir un rapport du général au spécifique. En effet, nous avons pu suivre la préférence pour les marges dans le biologique, ce qui serait absurde dans le cas du principe de plaisir (entendu comme le plaisir sensible) ; mais cela confirme la vue selon laquelle préférence pour les marges et principe de plaisir sont de provenance entièrement différente et ne se retrouvent que secondairement. Vraisemblablement, la préférence pour les marges est soutenue par l'esprit primitif parce qu'elle œuvre la plupart du temps conformément au principe de plaisir, mais il se peut aussi que la préférence pour les marges ait contribué à assurer la domination du principe de plaisir.

#### E. La préférence pour les marges en psychologie animale

Nous nous sommes assez souvent référés à des phénomènes psychiques chez les animaux pour pouvoir tenter une démonstration de certaines régularités dans ce domaine. (Voir par exemple le sous-chapitre précédent). Dans le chapitre sur les mouvements expressifs, en particulier, nous avons eu l'occasion de citer des exemples empruntés à la psychologie animale. Darwin lui-même par exemple voit dans certaines manifestations expressives des préparatifs à des actes ancestraux mais qui ne sont plus exécutés présentement, par exemple la raideur dans la démarche du chien est considérée comme la manifestation d'une « intention hostile » (42) ; la position du chat qui se frotte contre un objet ou l'expression de la colère avec la promptitude à l'agression sont des débuts d'acte ; son sursaut sous l'effet de la frayeur, ne fait qu'obéir à une habitude au service d'un but, celui de se soustraire, par un bond, au danger éventuel (situation

(42) Darwin, *op. cit.*, p. 117.

initiale et finale du saut), ce sursaut est accompagné de la fermeture des paupières et d'une inspiration soudaine et sonore, ce qui est la préparation naturelle en vue d'un effort violent (43).

Mais la domination de la préférence pour les marges dans le règne animal va encore plus loin. Selon les observations de Th. Schjelderup-Ebbe, une véritable hiérarchie s'établit dans la basse-cour, chaque volatile occupant une position subordonnée ou supérieure par rapport aux autres. Mais la position hiérarchique ne dépend pas tellement de la force des poules et des coqs que de l'habitude ou de certaines circonstances ayant accompagné une première rencontre. Le comportement lors d'une première rencontre est décisive pour longtemps (44). Dans la *Psychologie animale* de Kafka, on lit : « La méthode dite du choix multiple (multiple-choice-method) définit une tâche difficile : on ne présente pas toujours aux animaux le même nombre de caisses d'aliments et la décision (le choix) se fait non pas d'après la position absolue, mais d'après la position relative de la caisse, car par des raccourcissements et des allongements on peut trouver des séries variables. Des corneilles (Cobrun et Yerkes, 1915), des rats (Burt, 1916), des cochons (Yerkes et Cobrun, 1915) et des singes (Yerkes, 1916) se montrèrent capables d'accomplir cette tâche dans certaines circonstances limitées ; les corneilles choisirent parmi neuf caisses d'aliments celles des deux extrémités (droite et gauche), les rats seulement celle de l'extrémité gauche, les cochons seulement celle de l'extrémité de droite et, avec de grandes difficultés, la deuxième à partir de l'extrémité gauche, mais en cas de séries impaires au-dessus de cinq, jamais la caisse du milieu, enfin, parmi les singes, l'orang-outan ne choisissait que l'extrémité gauche, le macaque et le rhésus les deux extrémités et le rhésus apprit à localiser correctement la caisse du milieu (45). Voici quelques observations extraites de tests d'intelligence chez les singes anthropoïdes de Köhler (46). Nous reconnaissons notre « réglage immédiat par l'excitation » là où l'image optique fonde en elle-même la décision dans la question de savoir si la partie d'un tout est séparable d'une autre partie (par exemple des planches qui, assemblées sans marque apparente de séparation ne seront pas vues comme isolées). Le « réglage moteur par l'organe », dans le sens spécial que nous lui donnons, résulte d'observations selon lesquelles le choix avec la main droite porte de préférence sur des fils

(43) Darwin, *op. cit.*, p. 41.

(44) *Beiträge zur Sozialpsychologie des Hausbuhns*, Zeitschr. für Psychologie, 88, 1922.

(45) *Tierpsychologie*, Handbuch der vergleichenden Psychologie, I, chapitre 1, 1922.

(46) V. La communication *Zur Psychologie der Schimpanzen* dans *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, IX, 1923.

situés à droite et quant à la main gauche, elle exécute des mouvements symétriques à ceux exécutés l'instant d'avant avec la main droite. Un exemple très intéressant de préférence pour les marges concernant le contenu est fourni par la construction des nids avec peu de matériel : on ne cherche « en aucun cas à assurer une couche nécessaire pour le corps pendant la période de la couvade... », la chose essentielle est d'entourer l'animal, c'est une clôture qui se forme dès le départ et qui se constitue ensuite, même si le matériel n'est pas suffisant. » L'usage des caisses est particulièrement éclairant en ce qui concerne la préférence pour les marges.

## II. LA LOI BIOGÉNÉTIQUE FONDAMENTALE EN TANT QUE PRINCIPE DE PSYCHOLOGIE NORMALE

On sait depuis longtemps que la validité de la loi fondamentale de Haeckel (47) ne s'arrête pas au seuil de la psychologie ; qu'il suffise de citer les noms de Stanley Hall, de Baldwin et de Wundt. Ce sur quoi je veux attirer l'attention, ce ne sont pas les faits qui sont analysés en détail par ces chercheurs et qui montrent que l'évolution mentale de l'enfant indique des parallélismes avec l'évolution de l'espèce, mais une application particulière de cette loi fondamentale. Si, en effet, on ramène chaque processus psychique conduisant à la conscience à un processus qui conduit l'organisme psychophysique d'une phase primitive à une phase plus élevée (la plus élevée ?), à savoir à la conscience, on peut aussi postuler la validité de la « loi fondamentale » pour tout processus psychique conduisant à la conscience, ce qui veut dire que l'on peut présupposer que tout processus actuel se développe à partir de phases d'organisation psychique primitives, pour atteindre le degré le plus élevé du résultat final, l'accession à la conscience. Cette présupposition, déjà formulée par Ferenczi dans le domaine de la sexualité (conférence de 1918) et par Schilder (48) dans le domaine du penser, doit être corroborée par la suite par des faits.

(47) A savoir que l'ontogénèse répète la philogénèse (*N. d. E.*).

(48) P. Schilder : « Über Gedankenentwicklung », *Zeitschr. f. d. gzs. Neur. u. Psych.*, Tome 59. J'ai tenté, dans mes *Remarques marginales sur la contrainte de répétition*, une démonstration de l'inhibition et des perturbations par similitude, à partir de cette présupposition.

## A. Contribution à l'explication des illusions géométrico-optiques

Pour la démonstration d'une théorie dans les sciences exactes, on recourt aux expériences. Mais si on veut vérifier une théorie psychologique, on invoque les « illusions ». De notre côté, nous nous conformerons à cet usage en reprenant les développements d'Ebbinghaus dans son *Précis de Psychologie*, II (chapitre 1-3, édition 1913).

« Les figures simples, planes et composées la plupart du temps de quelques lignes offrent à la vue des différences considérables quant à leurs rapports spatiaux, suivant qu'elles sont vues directement par les yeux ou qu'elles sont mesurées indirectement par un instrument. Des lignes peuvent paraître plus grandes ou plus petites que d'autres, alors que sur la foi des instruments de mesure, elles sont strictement égales, mais leur position et des traits qui les accompagnent sont différents ; elles ont, pour l'œil, une orientation ou une courbure différente de celles qu'indiquent objectivement les vérifications avec une règle ou avec un compas ». On dit communément qu'il s'agit là d'illusions optiques. Les plus connues d'entre elles sont peut-être le modèle de Müller et de Lyer (  $\longleftrightarrow$   $\rangle\langle$  ), le modèle de Zöllner  $\equiv \equiv$  et l'illusion verticale-horizontale  $\perp$ .



Plusieurs théories ont été proposées pour expliquer ces illusions géométrico-optiques, et, de leur côté, elles ont été confrontées à différentes théories. La théorie de Lipps « particulièrement séduisante a reçu une grande audience. Elle prétend expliquer à partir d'un seul principe toutes les illusions optico-géométriques ». Ses deux idées fondamentales sont les suivantes : « Les formes géométriques ne doivent pas être vues simplement comme des systèmes de lignes mortes ou des surfaces diversement constituées ; elles sont aussi lors de leur perception, *supports de forces vivantes*, nous les animons en leur prêtant des mouvements et des activités que nous connaissons d'après notre propre expérience. Une ligne droite ou incurvée ne relie pas seulement deux points, elle s'étend ou s'abaisse, s'élève ou serpente, se dirige vers le lointain et semble entravée à ses deux extrémités. Le cercle s'efforce d'atteindre le milieu en surmontant à chaque point ce qui serait pour nous une tendance naturelle, à savoir la continuation par la tangente ; la colonne s'élance vers le haut et l'emporte victorieusement sur la pression vers le bas qu'exerce l'architrave. Bien entendu, ces représentations animées ne doivent pas se concevoir isolément, séparées des impressions spatiales, extérieures à elles ; elles seront vécues comme inhérentes à ces objets, comme les traversant d'un bout à l'autre. Lipps veut désigner son

acte de représentation non pas par le terme d'association, mais par celui d'empathie. » La seconde idée de Lipps, c'est que « tout ce qui, pour notre conception, s'élargit, s'étend, se limite, se restreint, etc., apparaît dans la perception directe comme plus étendu, plus élargi, plus limité, plus restreint, etc., que ce qui ne s'étend, ne s'élargit, ne restreint ou ne se limite pas, ou le fait dans une moindre mesure. » « C'est pour cette raison, poursuit Lipps, que le diamètre d'un cercle nous paraît plus petit que le côté d'un rectangle de même longueur ; en ce qui concerne le premier, nous sommes influencés par l'effet rétrécissant du pourtour du cercle, par son mouvement perpétuel vers le milieu, ce qui est absent dans le deuxième. Des distances verticales semblent plus grandes que les distances horizontales de même longueur, car nous y voyons le triomphe sur la pesanteur qui menace d'écraser la ligne verticale. » Si nous examinons cette théorie de plus près, nous ne pouvons pas ne pas remarquer son affinité avec la conception animiste du monde, avec la première phase projective de notre sens du réel (*Wirklichkeitssinnes*) (Ferenczi) (49). Mais du point de vue de la phase tardive de notre sens du réel, adaptée à la réalité (*Realität*), les phases antérieures sont déjà dépassées ; ainsi la phase animiste est également dépassée, mais conformément à notre principe, elles est rapidement traversée à chaque perception de la réalité. Ainsi conçue, la théorie de Lipps ne signifie pas que nous animons les lignes, etc. en leur conférant des forces, mais seulement que la représentation psychologique des lignes, etc. traverse une telle phase animiste et la laisse derrière elle. Ce qui annihile l'objection d'Ebbinghaus qui écrit : « La plupart de mes lecteurs n'ont guère vu — avant de prendre connaissance des assertions de Lipps — une ligne "tendant vers le centre" dans le cercle, ni considéré la droite comme support d'une force qui s'étend et qui est gênée dans ses extrémités ». Lipps lui-même admet que cette « animation » se fait de façon inconsciente. D'une façon générale, Ebbinghaus voudrait que « les effets décrits par Lipps soient plus intenses si les représentations qui les provoquent sont renforcées volontairement ou par la médiation des impressions sensuelles qui les reproduisent et inversement, s'affaiblissent si ces représentations sont réprimées ou affaiblies. » Erreur grossière !

C'est précisément dans le « dépassement », donc dans le maintien inconscient de certains stades que nous voyons la source de l'illusion et nous pensons pouvoir expliquer sa naissance de la même façon que nous expliquons les symptômes dans les autres refoulements : par le

(49) S. Ferenczi : *Le développement du sens du réel et ses stades*, Psychanalyse 2, p. 51-65.

franchissement possible de la censure. Les illusions sont des symptômes de la phase animiste dépassée (refoulée) (50).

On peut étayer la thèse de la capacité d'un tel dépassement à provoquer des symptômes d'illusions en rappelant que le refoulement volontaire d'un phénomène peut apparaître par déplacement sous une autre forme. Soit, par exemple, deux cercles ayant des diamètres d'une longueur identique. Entourons le premier d'un cercle concentrique plus grand, dans le second, au contraire, inscrivons un cercle plus petit, le second apparaîtra plus grand que le premier (  ) ; si, en revanche les deux cercles de grandeur égale sont entourés de deux cercles concentriques de diamètres différents, celui qui est entouré du cercle le plus petit paraîtra plus grand que l'autre (  ). C'est seulement dans le cas de ce dernier, que le cercle inscrit paraît relativement « isolé », dans les autres cas, l'effet-symptôme du refoulement et du mécanisme du déplacement qui le détermine ici agit. Là où il faut se dégager de la perception d'un autre cercle, cette donnée refoulée diminue d'elle-même dans l'image perçue.

Si notre conception est juste dans son ensemble, on devra pouvoir prouver que le dépassement porte sur des modes de vision particulièrement primitifs et apparaît comme symptôme en cas de résultat plus évolué de la vision ; en d'autres termes, un déplacement (*Verschiebung*) doit se produire du mode d'aperception plus primitif vers le mode d'aperception plus évolué (51), autrement dit des marges vers le milieu. Ainsi se trouve ruinée la seconde objection d'Ebbinghaus à la théorie de Lipps : « Je dois tout d'abord contester que les représentations indiquées par Lipps et nécessaires pour son explication des illusions optiques soient naturelles et évidentes pour tout le monde. Bien au contraire ; quand je pense à un cercle, je me le représente — et d'autres sont dans le même cas — comme un point qui s'enfle, comme une baudruche que l'on gonfle, bien plus que comme une ligne se dirigeant vers le centre ; un segment divisé opposé à un segment indivis, me paraît tout aussi naturel qu'un tout empêché par de multiples obstacles à se déployer entièrement, ou, comme chez Lipps, une multitude de petits ensembles dont chacun

(50) Les affirmations d'Ebbinghaus concernant l'explication de certaines illusions par un dépassement cérébral d'innervations subcorticales constituent une lointaine analogie avec notre proposition.

(51) La théorie de l'illusion comme phénomène de déplacement du système de représentation vers l'objet supérieur représenté se trouve en germe dans un petit travail paru en hongrois : I. Hermann : *Az inadequat jelenségek közti törvényszerűség* (Régularité de connexion entre phénomènes inadéquats), Atheneum, I, 1915.







possède toutefois la force du Tout qui les contient. » La préférence primitive pour les marges (les lignes de partage sont des marges répétées) fournit ici une explication parfaite.

L'explication de l'illusion de Müller-Lyer serait alors la suivante : S'il est vrai que la préférence pour les marges appartient aux processus psychiques primaires, présents au début dans tous les processus mentaux, même au stade le plus évolué, la longueur de la ligne du milieu dans le modèle de Müller-Lyer doit être déterminée par les positions marginales  $> <$  et  $< >$  au début de l'observation. Cette première phase d'aperception est dépassée, mais le phénomène ainsi dépassé (refoulé) apparaît par une sorte de déplacement dans l'espace assigné à la ligne du milieu. Ainsi, pour notre explication, nous utilisons les principes suivants : a) Présupposer la validité de la loi fondamentale de la bio-génétique dans le sens où nous venons de l'indiquer (52). b) La présupposition de reconnaissances plus ou moins primitives ou plus ou moins évoluées de l'espace. c) Le déplacement d'une détermination de l'espace allant d'une détermination primitive dépassée vers des données plus évoluées. La force motrice, la contrainte inéluctable, nous sont également connues, il s'agit de l'empathie dans le sens de l'animisme des primitifs et des enfants (ou si l'on veut, le mode d'aperception collectif de Levy-Brühl). Ce stade d'organisation du sens du réel doit être dépassé exactement de la même façon que le stade magico-hallucinoïre encore plus primitif, de la façon que nous avons posée pour les étapes de la préférence pour les marges. Dans le cas du modèle Müller-Lyer les parties de la marge qui pénètrent dans la conscience sur le mode primaire ne sont pas seulement larges ou étroites, elles possèdent aussi la force de s'élargir ou de se restreindre. C'est cette force vaincue qui dans l'illusion apparaît sous une forme déplacée. Ainsi, nous adjoignons un quatrième principe aux trois premiers : d) dans la connaissance primitive de l'espace, la détermination de celui-ci est pourvue de forces agissantes (mode d'aperception animiste).

Peut-être notre explication ne paraît-elle pas très différente de la plupart des autres, mais elle livre un savoir essentiellement différent, car elle est bâtie sur des principes étroitement cernés, et qui sont applicables à plus d'une illusion.

La reconnaissance primitive de l'espace n'est pas caractérisée uniquement par la préférence pour les marges. Certaines directions,

(52) Nous croyons apercevoir dans le concept de production de Gestalt (Witasek) la désignation de ce phénomène ; la production de Gestalt commence avec le mode de conception le plus primitif et se termine avec le dépassement du principe de plaisir.

certaines liaisons peuvent faire également l'objet de préférences. En complément de mes expériences sur les « tendances de choix », j'ai testé des enfants de la deuxième classe de l'école communale (donc des enfants de sept ans et demi environ) ; je leur ai demandé de poser un jeton à côté d'un autre. Dans huit cas sur vingt-deux, ils ont préféré, pour cette opération, choisir la direction horizontale (vers la droite), avec le plus de précision possible, dans trois cas, la direction horizontale a été choisie avec un léger décalage vers le bas. Dans sept cas, la direction verticale (vers le bas) a été préférée, d'une façon assez précise, à vue d'œil, deux fois avec un léger décalage vers la droite ; la position oblique n'a été adoptée que dans deux cas. Parallèlement à mes expériences sur la « valeur de la forme » (53), j'ai demandé à des enfants débiles de dessiner entre des lignes d'une série  et d'une série  des lignes semblables. J'ai presque toujours constaté la tendance d'un changement de direction, soit  soit  soit  ou encore .

Ces particularités d'orientation dans la reconnaissance primitive de l'espace fournit un principe d'explication, analogue à celui de la préférence pour les marges, pour de nombreuses illusions (v. les modèles de Zöllner, de Poggendorf, de Heiring, et de Wundt).

B. *La vision stroboscopique des mouvements* « où s'offre aux yeux un défilé d'images à un rythme rapide, qui parviennent ainsi à représenter les différentes phases successives, pas trop éloignées les unes des autres dans le temps, d'un processus dynamique » (54) fournit, selon les intervalles des temps d'excitation, différentes données par la perception. D'une façon tout à fait schématique, on peut distinguer les cas suivants : Au-dessous de  $1/150^e$ - $1/200^e$  de seconde règne la préférence absolue pour les marges ; les données fournies seront vues comme des parties marginales, sans mouvement médiateur. Ici, le stade animiste du réel n'est pas encore atteint ; la projection des processus internes n'apparaît pas encore. Au-dessus de cet intervalle et jusqu'à  $1/50^e$  de seconde environ, le mouvement sera vu à un stade intermédiaire, la préférence pour les marges sera déjà dépassée (dans de nombreuses expériences, le mouvement n'apparaît que dans les « marges » comme une « secousse », etc.), mais ce qui est important, c'est que le stade animiste du sens du réel est atteint, car on perçoit des forces vivantes et dynamiques. Enfin, avec des

(53) I. Hermann : *Ordnungssinn und Gestaltwert Im Zusammenhang mit der Sittlichkeit*, Zeitschr. f. angew. Psych. Bd. 20, 1922.

(54) St. Witasek : *Psychologie der Raumwahrnehmung des Auges*, 1910, p. 334.

intervalles de temps encore plus larges, le dernier stade, celui du sens de la réalité (*Realität*) est atteint et on perçoit le représenté dans ses relations objectives.

C. *Penser et motilité*. On discute depuis fort longtemps du rapport entre penser et activité motrice. Le penser serait-il ce qui dirige tout et la motilité ne serait-elle que sa servante, son dérivé, donc quelque chose de secondaire, ou, au contraire, la motilité serait-elle primaire, centrale, « le réglage moteur » maître de tout et le penser ne remplirait-il que le rôle d'une motilité estropiée ? La motilité doit-elle être rangée parmi les processus physiologiques ou le penser doit-il être considéré, dans son essence, comme une sorte « d'essai d'action » (*Probehandlung*) ?

Nous pensons qu'il n'est pas difficile de répondre à cette question, si nous choisissons correctement notre point de départ. Le penser ne peut être mis en parallèle avec la motilité en général, seulement avec des décharges motrices douées de sens, c'est-à-dire avec des actions. Penser et agir ont quelque chose de commun : le fait d'être doué de sens. Mais ce contenu du sens est dans le cas dudit « penser » un processus interne, alors que, dans le cas de l'action, c'est un processus périphérique. Il peut y avoir des décharges motrices dépourvues de sens, mais le processus de pensée — et c'est là une des présuppositions fondamentales de la psychanalyse — sont toujours sensés, seulement, les contenus *latents* doivent être considérés comme déterminants.

Si notre proposition sur la loi fondamentale de la bio-génétique est juste, il s'ensuit nécessairement que les contenus sensés latents veulent toujours se relier du point de vue phylogénétique, comme du point de vue ontogénétique et aussi de celui de la psychologie normale à des actions en tant que processus périphériques et les processus internes (que nous appelons « penser ») seront investis plus tard du point de vue de l'évolution de l'espèce, comme du point de vue de la psychologie normale. C'est pour cette raison que les affects — en tant que formations phylogénétiquement précoces — sont nécessairement liés à des « actions » motrices ou à leurs réminiscences ; et c'est pour cette raison également que le penser même le plus froid n'est pas exempt de phénomènes moteurs secondaires, même si le caractère fugitif de ces « actions » efface toute participation de contenu et que se développe une « mimique du penser » purement fonctionnelle.

Une confirmation très intéressante de la justesse de la conception ci-dessus esquissée nous est donnée par la découverte théorique et thérapeutique extrêmement importante de Freud, selon laquelle les

malades ne peuvent pas raconter leurs souvenirs d'enfance les plus reculés, ils ne peuvent que les *agir* par leur mode d'action envers le médecin. Cette découverte montre que l'essentiel des premiers vécus repose sur des processus périphériques moteurs et que les réminiscences les plus anciennes y restent attachées.

Signalons enfin que chez les artistes, l'évolution du penser prend un autre chemin, certains processus périphériques passent de l'agir à l'adaptation à la réalité, sans avoir mis le processus interne de notre « penser » au centre ; les processus périphériques acquièrent ainsi chez eux une suprématie. Le chemin de cette évolution se lit avec beaucoup de clarté dans les dessins d'enfant qui sont de véritables documents du réglage moteur par l'organe, de la préférence pour les marges et du travail de penser dans la motilité (55).

(55) Sur les dessins d'enfants, et plus particulièrement sur la motilité du penser chez les enfants, voir un travail fait en commun avec Mme Hermann-Cziner, à paraître prochainement. Il fournira de nouvelles preuves expérimentales de la préférence pour les marges en tant que processus primaire. Les peintures rupestres sont également, à leur stade le plus primitif, de grossières ébauches, avec, tout au plus, certaines parties légèrement hachurées et éventuellement, un cœur dans la région centrale (R. Kühn : *Die Malerei der Eiszeit*, 1922, p. 14-15).